

Fig. 3.17 P. 243 de *NMPREZ*.²⁵⁹

Dans un autre texte de la bibliothèque politique, Vellay affirme, en dévoilant la pensée de Saint-Just lors de la Révolution de 1789, que le peuple est un éternel enfant, ce que Giono ne manque de souligner (Fig. 3.18).

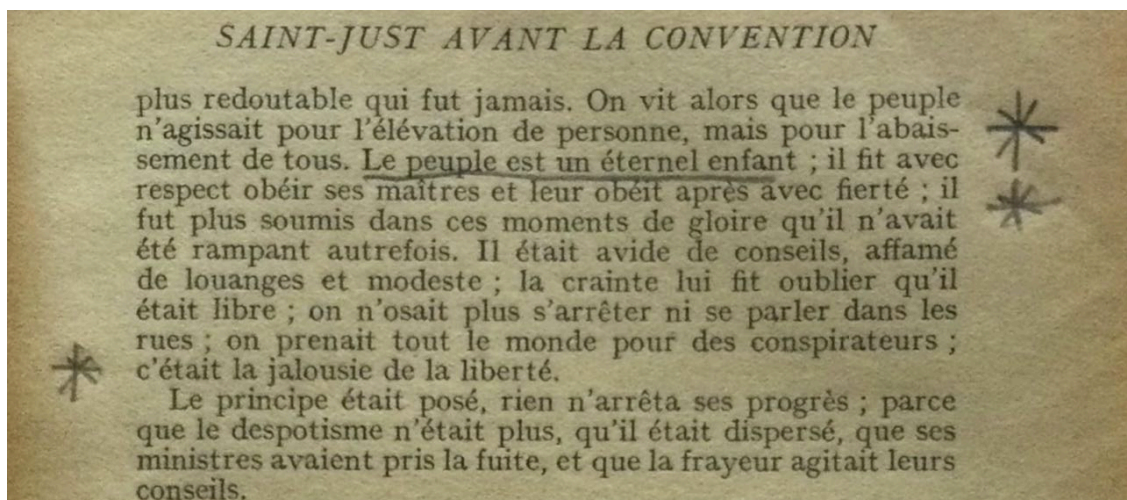


Fig. 3.18 P. 43 de *SJVEL*.²⁶⁰

Comme l'affirme Chevallier dans sa synthèse de Tocqueville, les idées et les sentiments humains sont la source des maux des états sociaux, et même si on échappe au « mal suprême », représenté par le pouvoir illimité d'un seul, l'un des périls de l'état social démocratique est celui de la dictature de la majorité. Ainsi Chevallier souligne comment, pour Tocqueville, la vraie source du mal réside dans les passions humaines :

²⁵⁹ *NMPREZ*, cit., p. 243.

²⁶⁰ *SJVEL*, cit., p. 43.

Mais, pour trouver leur vraie source, et la vraie source en même temps de celui-là, il faut avec Tocqueville (dans sa deuxième partie, fruit de « cinq ans de méditations nouvelles ») creuser très profond : creuser par-dessous la couche superficielle de la politique, jusque dans cette région secrète où se forment idées et sentiments humains, où les mœurs privées prennent leurs racines.²⁶¹

Parmi les passions, Giono s'intéresse particulièrement à celle de l'égalité, toujours en rapport avec la liberté. Toujours dans le chapitre de Chevallier sur Tocqueville, Giono apporte de nombreuses marques non verbales (soulignage, astérisques, flèches, traits verticaux) dans le paragraphe intitulé *L'égalité et ses conséquences naturelles. (Les maux)*, qui analyse l'état social égalitaire des États-Unis au XIX^e siècle. Ces marques intéressent presque chaque passage, souvent avec des manifestations d'emphase telles que la répétition du même signe ou la superposition de plusieurs marques qui se réfèrent à la même unité textuelle (phrase, ou paragraphe). En raison de cet intérêt il vaut la peine de s'arrêter sur la réflexion que ces pages véhiculent. D'après Tocqueville, l'égalité est, au cœur de l'homme, une passion plus puissante que celle de la liberté. Si la liberté ne montre ses biens qu'à la longue, les effets bénéfiques de l'égalité se perçoivent immédiatement, fournissant « chaque jour une multitude de petite jouissances ».²⁶² Celle pour l'égalité est une passion « ardente, insatiable, éternelle et invincible » et si le peuple veut l'égalité dans la liberté, lorsqu'il ne peut l'obtenir, il la désire également dans l'esclavage.²⁶³ Entre les deux systèmes possibles d'égalité politique, à savoir la souveraineté de tous et le pouvoir absolu d'un seul, les États-Unis ont choisi le premier. Pourtant, si les dérives despotiques du gouvernement d'un seul sont évidentes, surtout au lendemain du Nazisme, la souveraineté de tous risque elle-aussi de miner la liberté, débouchant sur une tyrannie de la majorité. Et lorsque « les âges égalitaires tendent au pouvoir unique et central », « l'individu devient petit et sans défense ».²⁶⁴ Ainsi, la démocratie n'est pas forcément synonyme de liberté de l'expression individuelle. Giono, qui lit ces pages en 1949, actualise le discours sur l'égalité aux deux grandes puissances contemporaines : les États-Unis et l'URSS, la première présentant un « goût du bien-être

²⁶¹ *OPCHEV*, cit., p. 235. Pas de marques de lecture sur ce passage mais Giono a laissé une flèche dans le passage qui précède, qui pourrait donc s'étendre l'intérêt également à celui-ci.

²⁶² Ivi, pp. 232-233.

²⁶³ Ivi, p. 233.

²⁶⁴ Ivi, p. 239.

qui finit par être dégradant »²⁶⁵ (Fig. 3.19) et la seconde un état de servitude, de barbarie et de misère qui résulte de l'égalité.

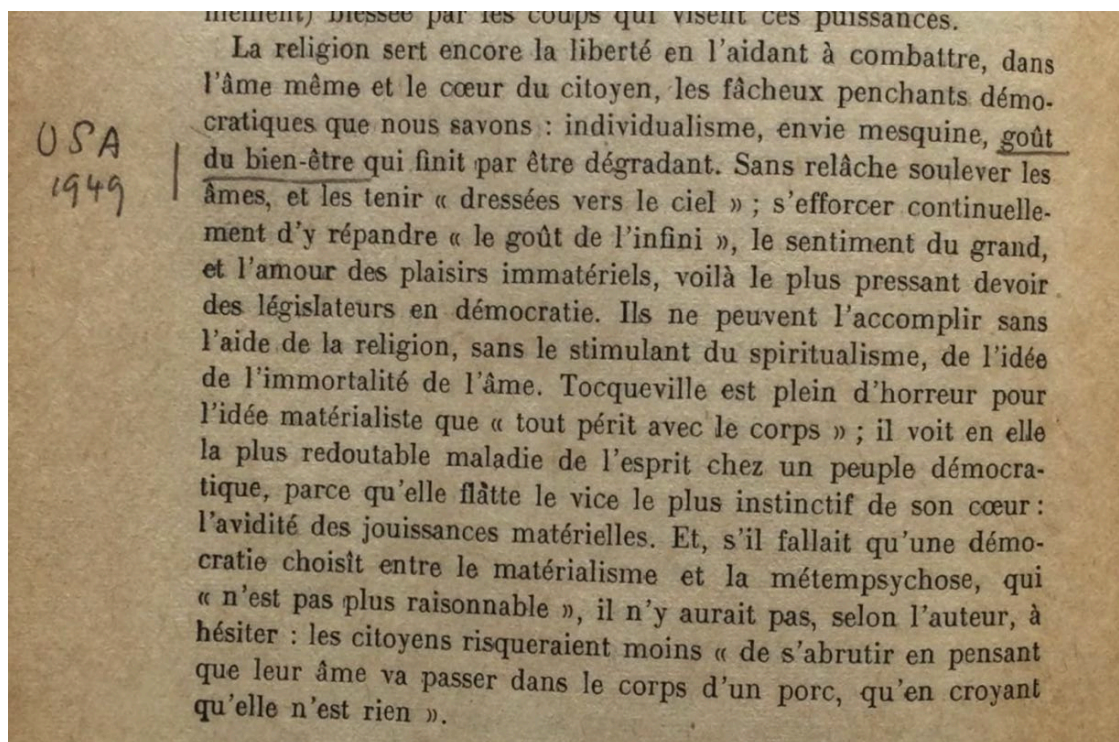


Fig. 3.19 P. 248 de *OPCHEV*.

Afin de contraster ce penchant négatif de la démocratie, Tocqueville suggère une solution, à savoir celle de la liberté, conçue comme libéralisme et comme contre-poison de l'égalité.²⁶⁶ Ici, Giono pense au collectivisme exaspéré, qui ne permet pas de liberté individuelle. À la date du 14 mai 1949, il écrit dans son journal que « [l]a passion du nivellement égalitaire est plus forte que la passion de la liberté; elle contente le médiocre ; elle rassure l'imbécile ; elle donne une chance à ceux qui sont bas : comment émerger sans cela ? »,²⁶⁷ ce qui montre combien cette réflexion l'ait intéressé.

Un troisième aspect important de la réflexion de Giono sur la politique regarde le discours politique. D'un côté, comme nous l'avons anticipé ailleurs,²⁶⁸ il aborde ce thème

²⁶⁵ Ivi, p. 248.

²⁶⁶ Ivi, p. 243.

²⁶⁷ MORZEWSKI, Christian (dir.), *Journal de Giono 1946-1949 II*, cit., p. 30.

²⁶⁸ Nous reprenons ici un passage déjà publié, en italien, dans MELOTTO, Virginia, *Dalla biblioteca fisica alla biblioteca digitale. Creazione e applicazione di un modello di riconoscimento del testo HTR per la*

soulignant la crédulité humaine, qui permet aux gouvernants d'imposer leur pouvoir par un savant remaniement du discours : « L'homme croit tout, et avec des mots on le gouverne ».²⁶⁹ La cause de ce phénomène réside dans les superstitions et dans l'ignorance. Dans le *Moulin de Pologne* on relève une réflexion sur la manipulation de la population afin de gouverner et gagner l'opinion publique. Plus en détail, l'allusion à la peur de mourir causée par le passage d'une comète renvoie clairement à Paul Hazard et à la *Crise de la conscience européenne* (1935), texte présent dans la bibliothèque du Paraïs, dans lequel l'auteur évoque un épisode réellement survenu en décembre 1680 pour souligner l'ignorance et la superstition qui caractérisaient la France de l'époque.²⁷⁰ Dans le *Moulin di Pologne*, le narrateur homodiégétique s'intéresse à l'affaire du décès des de M... de la Commanderie lors d'un accident ferroviaire. L'épisode cause la peur irrationnelle des habitants de la zone envers la famille Coste, sur laquelle pèserait une malédiction qui pourrait s'abattre également sur eux. Le narrateur reporte alors une phrase écrite par un habitant : « Je crains la mort apportée par un astre ! », qui s'insère dans un passage que nous citons ici dans sa globalité :

Quand je me suis intéressé à l'histoire, j'ai cherché et trouvé de vieux numéros de la Gazette et du National, pleins de dessins horribles et d'articles bien propres à faire réfléchir les bourgeois et même les êtres les plus nobles. Ces enchevêtrements de cadavres et d'éclats de bois, ces ballasts imbibés de sang, ces momies de ramoneurs qui avaient servi de torches, et dans lesquelles il était désormais impossible de distinguer un amiral d'un convoyeur : personne ici ne les mettait au compte du prétendu frein qui avait chauffé ; tout le monde les chargeait sur le dos des Coste. On ne lisait les journaux qu'entre les lignes. Quant aux gravures, les regarder et savoir que le Moulin de Pologne n'était qu'à huit cents mètres et contenait encore deux Coste capables de vous faire à chaque instant participer à de semblables horreurs était plus qu'on ne pouvait supporter. On retrouve des traces de ce sentiment unanime dans un dossier qui se trouve encore à la préfecture et qui est bourré de lettres de dénonciations, d'accusations, de plaintes, toutes anonymes.

À en voir le nombre, la différence d'écriture, de style, d'orthographe, de rédaction, il faut que toute la ville et toute la campagne s'y soient employées. J'étais loin de me douter que mes concitoyens, dans lesquels je me plais à reconnaître un sens rassis et une froideur entendue, pouvaient être capables, même poussés à bout, sinon de donner dans ces vertiges, en tout cas de faire de la poésie. L'un d'eux écrit ceci, que je trouve admirable jusqu'à un certain point : « Je crains la mort apportée par un astre ! ».²⁷¹

trascrizione di postillati gioniani in « RiCOGNIZIONI. Rivista di lingue, letteratura e culture moderne », 19/2023, pp. 124-125.

²⁶⁹ GIONO, Jean, *Autres notes sur Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., p. 238.

²⁷⁰ HAZARD, Paul, *La Crise de la conscience européenne*, cit., p. 108-110.

²⁷¹ C'est nous qui soulignons. GIONO, Jean, *MP*, cit., pp. 670-671.

La phrase que nous venons de souligner paraît également dans une des cahiers de travail de Giono, dans une entrée qui date du 20 octobre 1946, cette fois en rapport avec l'apparition de la comète de Halley en 1910 : « 20.X.46. Épigraphe : « Je crains la mort apportée par un astre » (lettre laissée par un suicidé à l'approche de la comète de Halley en 1910) 18 mai 1910 ». ²⁷² Le volume de Paul Hazard présente un chapitre intitulé *La négation du miracle, les comètes, les oracles et les sorciers*, dans lequel l'auteur évoque les réactions de terreur de la population face au passage d'une comète en 1680 (épisode qui a été évoqué notamment dans la fameuse comédie de Fontenelle "La comète" (1681), critique de l'obscurantisme qui annonce le siècle des Lumières), ainsi que le débat sur la légitimité des croyances populaires que cet événement provoque entre athées, rationalistes et défenseurs de la religion chrétienne. L'association de Giono entre la comète de 1680 et celle de Halley est révélatrice d'une volonté d'actualisation du discours et de la réflexion de Hazard. Insérée dans le *Moulin de Pologne* sous forme de renvoi intertextuel sans référence bibliographique ni commentaire de la part du narrateur, cette réflexion invite à un examen de la société en tant que masse inerte, incapable de rationalité et donc facilement manipulable. Si toute théorie politique doit reposer, afin de pouvoir se concrétiser dans une institution, parti ou gouvernement, sur la connaissance de la société et de ses mécanismes, ²⁷³ l'idée que la France de la fin du XVII^e siècle, du début du XX^e siècle et de la moitié du XX^e, soit facilement manipulable, révèle de problèmes de fond dans le tissu social qui pourraient favoriser l'affirmation d'un pouvoir tyrannique. L'intérêt de Giono pour un discours qui souligne l'ignorance répandue était déjà présente lors de la lecture de Prezzolini, comme le montre la combinaison de marques non verbales (astérisque + double flèche) que l'écrivain apporte au passage (Fig. 3.20) qui contient la phrase suivante : « La patrie, c'était la réunion de tels ignorants, de tels médiocres, de tels minus habentes incapables de comprendre, de connaître, de pénétrer les lois humaines ». ²⁷⁴

²⁷² MORZEWSKI, Christian (dir.), *Journal de Giono – 1946*, cit., p. 72.

²⁷³ On connaît, à ce propos, la vision concrète de la politique de Machiavelli, avec la connaissance de la réalité factuelle en tant que méthode d'étude de la politique et comme base pour l'élaboration de théories, qui se concrétise, chez le penseur florentin, dans le réalisme politique. CASTELLIN, Luca Gino, *Sotto un cielo vuoto. Il realismo politico nella storia del pensiero internazionale*. Firenze, Le Monnier, « Università », 2022.

²⁷⁴ NMPREZ, cit., p. 240.

sanglants? N'aurait-elle pas dû, au contraire, aimer ses fils les meilleurs, exalter leurs vertus, apprécier leurs efforts, soutenir leurs tentatives?

Qu'était-ce que cette patrie? Et cette Italie? La réponse de Ludovic le More lui revenait à l'esprit : « Je ne l'ai jamais vue en face. » Cette Italie, c'était Francesco Tarugi, la nullité qu'on lui avait préférée, le gribouilleur plat et vide ; c'était Pietro Ardinghelli, le secrétaire voleur et vénal ; c'était Nicolo Michelozzi, l'instrument aveugle des seigneurs ; c'était Pier Soderini, le républicain des demi-mesures, c'était Julien de Médicis, bon tout au plus à perdre son temps avec des femmes. La patrie, c'était la réunion de tels ignorants, de tels médiocres, de tels minus habentes incapables de comprendre, de connaître, de pénétrer les lois humaines. C'était à ceux-là qu'il devait se sacrifier encore? Ingrate et paresseuse patrie.

Fig. 3.20 P. 240 de NMPREZ.

Ici la réflexion passe de la société à la politique, la critique visant la patrie que forment les individus ignorants.

À partir du problème de l'ignorance répandue et de la facilité avec laquelle les hommes politiques peuvent manipuler le peuple, le discours public prend de l'importance au sein de la réflexion de Giono. Dans les *Âmes fortes* comme dans le *Moulin de Pologne*, on trouve cette dimension de la parole avec son pouvoir de créer de façonner la réalité, ainsi qu'une certaine importance accordée à l'opinion publique. Dans le *Moulin de Pologne*, le narrateur introduit un personnage qui joue un rôle particulièrement important au sein de la société :

Le sieur Marcellin a été jusqu'à sa mort (je l'ai connu et pratiqué pendant au moins vingt-cinq ans) le porte-parole de l'opinion publique. J'oserais même dire : sa source. Connaître l'opinion de Marcellin à neuf heures du matin ce jour-là équivalait pour moi à un bon rapport d'état-major.²⁷⁵

²⁷⁵ GIONO, Jean, *MP*, cit., p. 720.

Le fait de se faire porte-parole et même source de l'opinion publique correspond à une position de pouvoir, phénomène dont le narrateur homodiégétique, connaisseur de l'être humain, est bien conscient, c'est pourquoi il se sert des informations fournies par ce personnage pour être mis à jour sur la réalité perçue par les habitants, une réalité qui est créée par la parole et qui ne correspond pas forcément aux faits réels. Sandro Landi a mis en évidence comment la dimension de la parole publique, des opinions collectives en tant que facteur de structuration et de déstructuration du lien politique soit présente dans Machiavelli. Selon le spécialiste, Machiavelli attribuerait un certain relief social à l'acte de parler, donnant de la valeur ainsi que de statuts différents à la parole dans un contexte urbain dans *l'Histoire de Florence*.²⁷⁶ Ce faisant, le penseur florentin considérerait la parole publique comme un acteur politique et social, un acteur collectif dont les dynamiques constituent une clef de lecture pour interpréter le devenir politique de l'agrégat humain avide et désireux de dire le mal qu'est la ville de Florence. Cette approche permet à Machiavelli de donner une lecture compréhensive de la ville. Comme nous l'avons observé à plusieurs reprises, Giono se montre particulièrement attiré par la méthode analytique de Machiavelli et cette piste nous semble particulièrement féconde si l'on met en relation l'approche de Machiavelli vis-à-vis de la parole publique en relation à certaines chroniques romanesques. L'histoire des *Ames fortes*, par exemple, se fonde sur la capacité qu'ont les opinions et la parole de créer des réalités multiples, des réalités dans la réalité, ou d'attribuer à la réalité des sens différents, dans un effet de distorsion. Les personnages se trouvent dans un labyrinthe de miroirs et le roman est intentionnellement construit pour désorienter le lecteur, favorisant l'espace d'interprétation. Le résultat est une lecture qui demande une attention et un travail interprétatif constants de la part du lecteur, puisque la réalité change au fur et à mesure que les récits des personnages s'enchainent. Ainsi, le pouvoir créateur de la parole est le fil rouge de l'ouvrage dès le début, même avant l'histoire de Thérèse.

Le peuple conçu comme une masse ignorante, facilement manipulable, nécessite d'être gouverné : « Les hommes n'auraient aucun besoin d'être gouvernés s'ils n'étaient pas méchants, et, par conséquent, le but de toute autorité doit être de les rendre

²⁷⁶ Il distingue deux types de parole publique: la parole institutionnelle, qui est celle des citoyens éligibles et la parole anonyme, qui s'exprime dans l'espace public urbain. Machiavelli analyse le rapport complexe entre ces deux types de parole.

bons (Diderot, *Le Père de famille*, *Épître dédicatoire*) ». ²⁷⁷ Pour des penseurs tels que Machiavelli, Spinoza et Hobbes, le mal étant une condition naturelle, à partir du moment où il n'y pas de force supérieure aux passions auxquelles l'homme est soumis, une situation de conflit se crée inévitablement. ²⁷⁸ Ainsi s'établit un rapport direct entre la force des passions et celle de l'État qui reçoit la tâche de résoudre rationnellement ces contrastes, alors que la vertu conçue comme libre choix du bien passe au second plan. Et dans une réalité conçue comme ensemble de forces opposées, chacune visant à sa conservation, la morale ne peut que montrer son inefficacité. ²⁷⁹ Comme le montre Chevallier qui résume la réflexion de Rousseau dans le *Contrat social* :

Pour découvrir les meilleures règles de société qui conviennent aux nations, il faudrait une intelligence supérieure qui vit toutes les passions des hommes et qui n'en éprouvât aucune ; qui n'eût aucun rapport avec notre nature et qui la connût à fond... ; qui, dans le progrès des temps se ménageant une gloire éloignée, pût travailler dans un siècle et jouir dans un autre. Il faudrait des Dieux pour donner des lois aux hommes... ²⁸⁰

Dans la réalité, cependant, tous les acteurs politiques sont, dans la vision gionienne, soumis à la même nature :

Le peuple n'est pas bon, l'aristocrate n'est pas bon, le roi n'est pas bon. Le peuple n'a pas raison, l'aristocrate n'a pas raison, le roi n'a pas raison. Le peuple n'a pas de droit, l'aristocrate n'a pas de droit, le roi n'a pas de droit. (...) Le gouvernement pense à lui avant de penser à moi ; c'est une vérité de La Palice. Peuple, aristocrate, roi, s'il me gouverne, je passe après lui ; s'il faisait passer mon intérêt avant le sien, c'est que je le gouvernerais ; nos intérêts ne peuvent pas non plus aller de front, car un homme ne peut pas avoir d'intérêt commun avec un autre homme, sur ce plan-là tout est artificiel. Il n'y a que le chacun pour soi qui est toujours vrai. ²⁸¹

Dans ses lectures, Giono met en évidence, par le biais de deux astérisques, un passage de Vellay à propos de Saint-Just, qui souligne comment les passions humaines produisent des gouvernements monstrueux (Fig. 3.21) :

²⁷⁷ GIONO, Jean, *Autres notes sur Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., p. 235.

²⁷⁸ VINCERI, Paolo, *Natura umana e dominio. Machiavelli, Hobbes, Spinoza*, Ravenna, Longo Editore «Agorà», 1997, p. 7.

²⁷⁹ *Ibidem*.

²⁸⁰ *OPCHEV*, cit., p. 156.

²⁸¹ GIONO, Jean, *Autres notes sur Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., pp. 246-247. C'est nous qui soulignons.

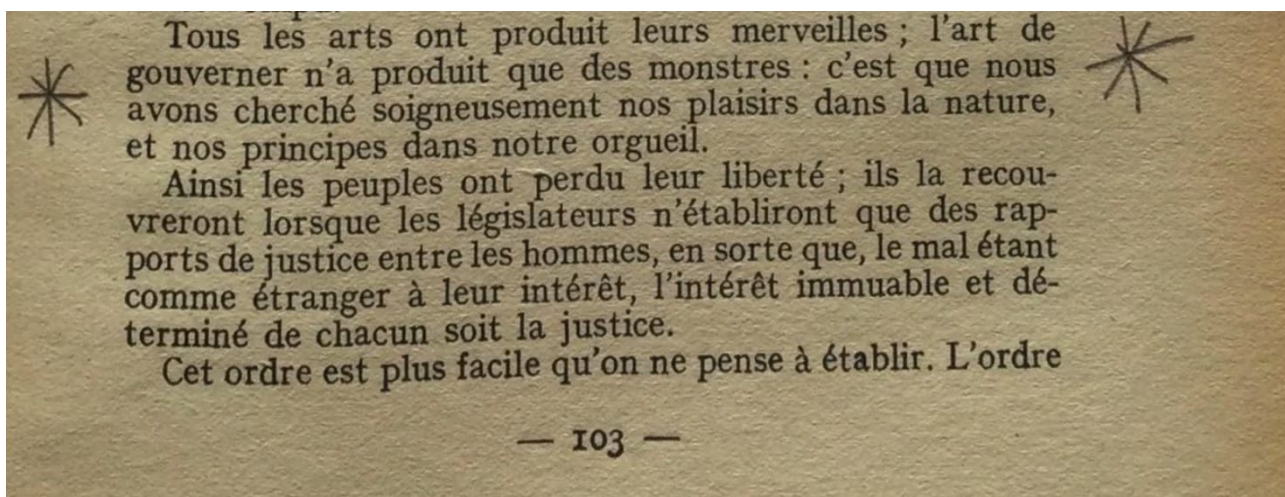


Fig. 3.21 P. 103 de *SJVEL*.²⁸²

Toujours dans Chevallier, Giono a pu lire cette citation de Rousseau : « Comme la volonté particulière agit sans cesse contre la volonté générale, ainsi le gouvernement fait un effort continuuel contre la souveraineté ».²⁸³ Le paradoxe du gouvernement selon le philosophe étant constitué par le fait que, si d'une part le gouvernement est le système le meilleur pour assurer l'égalité et le bien-être des citoyens, à partir du fait qu'il est un corps, il risque de vouloir accroître son pouvoir :²⁸⁴ « Telle est la pente naturelle et inévitable des Gouvernements le mieux constitués ».²⁸⁵ Étant donné le rôle que jouent les passions chez les hommes et par conséquent chez les gouvernants, une question, qui part de la pensée de Machiavelli, reste donc ouverte dans l'esprit de Giono en 1951 : « C'est surtout un homme d'ordre, et par conséquent de *gouvernement*. Il se pose la question : L'homme est-il gouvernable ? Il se répond : Oui, les passions le gouvernent. Ceci n'est pas l'ordre. L'homme est-il gouvernable par l'homme ? Voilà la question bien posée ».²⁸⁶

Dans le *Hussard sur le toit*, l'épidémie impose au gouvernement une action pour gérer les soldats et le peuple dans une situation d'urgence. Ainsi, le narrateur explique la condition des soldats :

Tant que les quarantaines avaient été des affaires de communes sous la direction de gens du cru qui avaient besoin de se dévouer pour ne pas perdre la tête, on avait employé des granges ou des hangars. On avait même parfois établi des campements

²⁸² *SJVEL*, cit., p. 103.

²⁸³ *OPCHEV*, cit., p. 164.

²⁸⁴ Un corps qui, comme tout corps, comme toute société partielle, a naturellement tendance à accroître sa force propre (...) aux dépens de la société. Ibidem.

²⁸⁵ ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Du contrat social*, cit., p. 123.

²⁸⁶ GIONO, Jean, *Autres notes sur Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., p. 245.

sous des arbres, dans des prairies. Tout le monde s'échappait : soit par la violence, soit par de bonnes mains. Les gardiens se faisaient des rentes en promenant de vieux fusils de chasse.

On pensait qu'il fallait calfeutrer le choléra. Les patrouilles de bourgeois, d'artisans et de paysans ne suffisaient pas à assurer la police des routes. Les voyageurs avaient de plus en plus tendance à imposer leur manière de voir, le pistolet à la main. Quand le gouvernement s'occupa de la chose, il fit appel à l'autorité des préfets et aux garnisons de préfectures. Les soldats avaient l'uniforme et un besoin très évident de tirer des coups de fusil dans le désarroi général ou de faire des moulinets de sabre. On leur avait dit qu'il fallait se dévouer, ce qui n'aurait pas suffi à les intéresser vraiment à l'affaire, mais il était plus rigolo de courir les routes que de rester à la caserne où d'ailleurs on mourait fort bien et fort souvent. Le grand air passe toujours pour une panacée universelle ; le mouvement changeait les idées. Il était en outre extrêmement réconfortant d'arrêter les gens à vingt contre un et de voir qu'on faisait peur, quand on avait peur soi-même.²⁸⁷

– Que font les soldats par ici ?
– Vous avez mis dans le mille : ils embêtent le pauvre monde.
– Il semble qu'il y en a partout.
– Je vais vous en donner pour votre argent. Du côté de Chauvac où vous allez, c'est farci de dragons et même de la ligne parce que c'est la grand-route, et il y a du pékin en quantité. On les passe au crible. Ça va chercher dans les quinze jours de quarantaine à l'école des frères qu'on a transformée en hôpital. Maintenant, si vous avez du comptant vous courez deux risques : primo ils vous tabassent pour preuve que vous avez essayé de leur graisser la patte et secondement ils vous ratiboisent le pécule qu'ils appellent confiscation. Étant donné qu'ils vous rendent tout à la sortie, ils ont intérêt à ce que vous sortiez les pieds devant. Et ça arrive.²⁸⁸

Les abus de pouvoir sont communs dans le roman. Les citoyens ayant perdu la liberté de bouger, on entre dans un état de chaos et de désordre, où les abus de la part des autorités ne sont pas punis.²⁸⁹

À partir de toute ces considérations, on pourrait se demander s'il est possible pour l'homme de sortir de cet état de nature où Giono, devenu pessimiste après sa défaite, n'envisage pas de solution. D'après la lecture de la pensée de Hobbes, donné par Chevallier, que Giono aurait lu en 1949, le salut serait possible pour l'homme :

Sous peine de destruction de l'espèce humaine, il faut que l'homme sorte de cet état : en cela consiste réellement sa délivrance, son salut. La possibilité d'en sortir, l'homme l'a. Elle consiste partiellement dans ses passions, partiellement dans sa raison. Certaines de ses passions l'inclinent à la paix : c'est au premier rang de la crainte de la mort ». Hobbes appelle ces articles de paix, ces préceptes rationnels : lois de nature - ce qui conduit à la préservation et à la défense de nous-même.²⁹⁰

²⁸⁷ GIONO, Jean, *HT*, cit., pp. 531-532.

²⁸⁸ *Ivi*, p. 497.

²⁸⁹ Voir, à ce sujet, l'épisode des soldats de garde. *Ivi*, p. 508.

²⁹⁰ *OPCHEV*, cit., p. 57.

À ce sujet Rousseau distingue, toujours dans la lecture de Chevallier, entre le peuple en corps et les membres qui le constituent :

Or le peuple en corps, « le souverain », ne saurait vouloir que l'intérêt général, ne saurait avoir qu'une volonté générale. Tandis que chacun de ses membres, étant à la fois, à la suite du contrat, homme individuel et homme social, peut avoir deux sortes de volonté. Il est, comme homme individuel, tenté de poursuivre conformément à l'instinct naturel, égoïste, son intérêt particulier.

Mais l'homme social en lui, le citoyen, recherche et veut l'intérêt général : recherche toute morale faite « dans le silence des passions ».²⁹¹

Ainsi pour Rousseau, la transformation de l'homme naturel en citoyen engendre une transformation de ses instincts, transportant son « moi dans l'unité commune, en sorte que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie du tout ».²⁹² Après cette transformation, l'homme est doté d'une nouvelle nature, ce qui donne « à l'amour de soi une autre base, pour lui faire porter d'autres fruits : des fruits sociaux ».²⁹³ Rousseau souligne les avantages de ce passage de l'état de nature à l'état civil, qui

produit dans l'homme un changement très remarquable, en substituant dans sa conduite la justice à l'instinct, et donnant à ses actions la moralité qui leur manquait auparavant. C'est alors seulement que la voix du devoir succédant à l'impulsion physique et le droit à l'appétit, l'homme qui jusque-là n'avait regardé que lui-même, se voit forcé d'agir sur d'autres principes, et de consulter sa raison avant d'écouter ses penchants. Quoiqu'il se prive dans cet état de plusieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de si grands, ses facultés s'exercent et se développent, ses idées s'étendent, ses sentiments s'ennoblissent son âme tout entière s'élève à tel point, que si les abus de cette nouvelle condition ne le dégradent souvent au-dessous de celle dont il est sorti, il devrait bénir sans cesse l'instant heureux qui l'en anacha pour jamais, et qui, l'un animal stupide et borné, fit un être intelligent et un homme.²⁹⁴

Un quatrième thème est celui du pacifisme. Comme nous l'avons souligné au premier chapitre, l'engagement de Giono avant la guerre repose avant tout sur un pacifisme intégral sans concessions. Après la guerre, de nouvelles réflexions semblent surgir des lectures politiques à ce sujet, comme le montrent les marques de lecture. Dans le volume de Vellay sur Saint Just, par exemple, il insère des marques non verbales telles

²⁹¹ Ivi, pp. 146-147.

²⁹² ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Du contrat social*, in Ivi p. 149.

²⁹³ Ibidem. Le chapitre sur Rousseau présente seulement une marque de lecture, à savoir un astérisque à la dernière page.

²⁹⁴ Ivi, pp. 149-150.

que l'astérisque à côté d'une série de passages où Vellay synthétise et comment la pensée du révolutionnaire, notamment vis-à-vis de la guerre, que Saint-Just condamne lorsqu'elle est offensive. Si ce type de conflit est associé à une forme d'oppression, la guerre défensive est cependant acceptée et même considérée comme un devoir des citoyens en cas d'attaque de la part d'un ennemi étranger (Fig. 3.22).

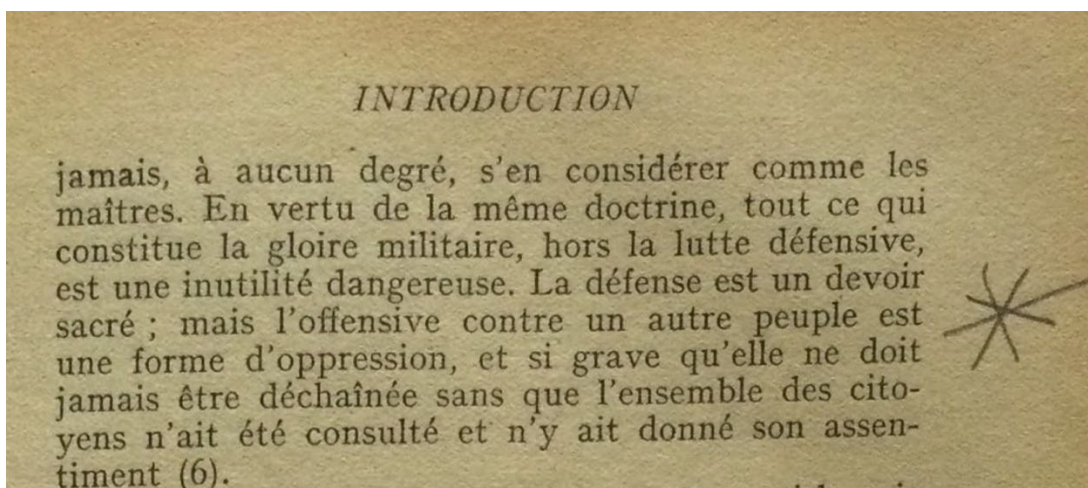


Fig. 3.22 P. 25 de *SJVEL*.²⁹⁵

La présence d'un grand astérisque à côté d'une note à laquelle le passage que nous venons de citer renvoie, au sujet de l'inadmissibilité de la guerre, (Fig. 3.23) ainsi que la présence d'un deuxième astérisque à côté d'un troisième passage, auquel la note renvoie (Fig. 3.24), soulignent l'intérêt de l'écrivain, qui altère le cours normal de la lecture pour suivre attentivement le fil du discours qui est fait par le biais de ces renvois intratextuels.

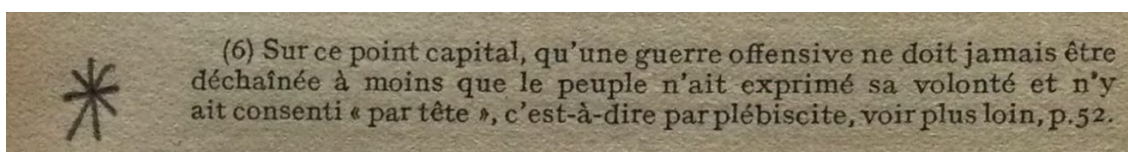


Fig. 3.23 P. 32 de *SJVEL*.²⁹⁶

²⁹⁵ *SJVEL*, cit., p. 25.

²⁹⁶ Ivi, p. 32.

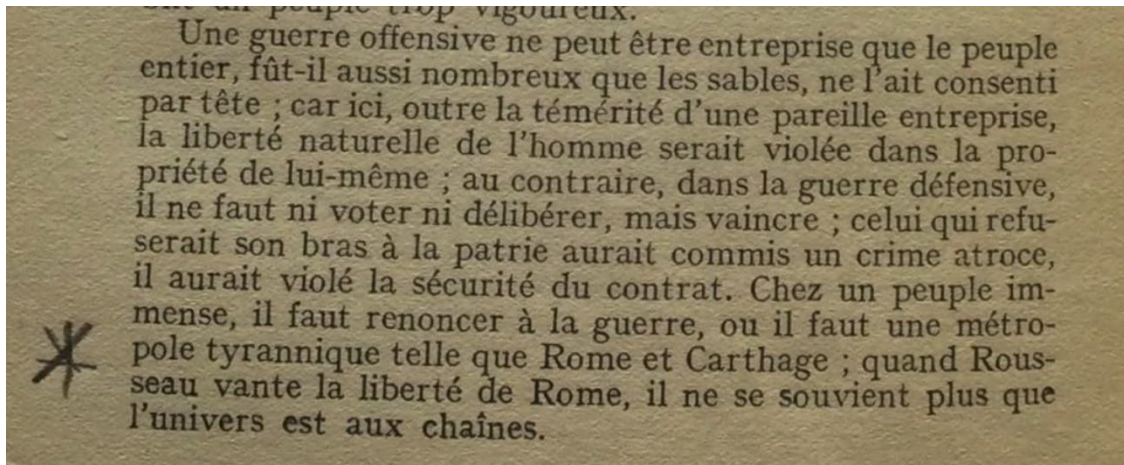


Fig. 3.24 P. 52 de *SJVEL*.²⁹⁷

Si le pacifisme intégral de Giono condamnait la guerre dans toutes ses formes et prônait le désarmement, ces marques sembleraient suggérer une réflexion plus nuancée sur ce thème. Dans un passage tiré du *Discours sur les attributions du ministre de la guerre* (1793) de Sain-Just, Giono insère un astérisque à côté d'une affirmation sur le danger que comporte le maniement des armes de la part de l'organe qui détient le pouvoir exécutif (Fig. 3.25).

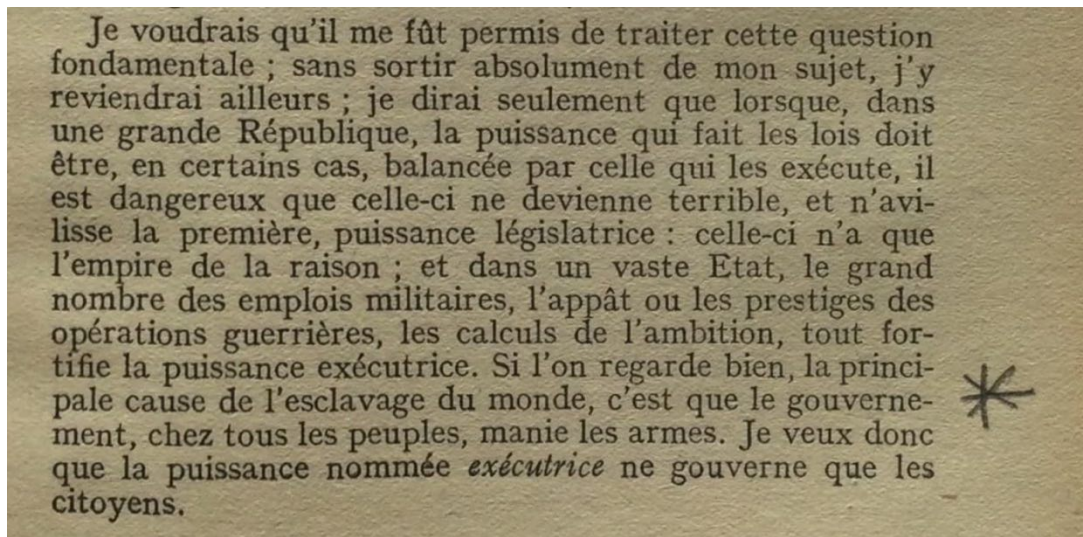


Fig. 3.25 P. 95 de *SJVEL*.²⁹⁸

La séparation des pouvoirs étant l'un des principes soutenus par les révolutionnaires, la nécessité d'empêcher la concentration des pouvoirs dans les mains d'un seul est

²⁹⁷ Ivi, p. 52.

²⁹⁸ Ivi, p. 95. C'est nous qui soulignons.

considérée prioritaire pour ceux qui, comme Saint-Just, ont dénoncé l'état de misère dans laquelle la monarchie absolue avait mis le peuple. Si les révolutionnaires soulignent l'importance de distribuer les pouvoirs de telle manière qu'aucun des organes intéressés ne puisse empiéter sur les compétences des autres, Saint-Just comprend que le cumul des pouvoirs est inévitable : il veut faire de l'assemblée législative l'organe prépondérant et affirme que l'organe exécutif est une autorité subalterne.²⁹⁹ Dans le *Discours sur les attributions du ministre de la guerre* (1793) il part dénonçant l'inclusion de l'administration de la guerre par le gouvernement intérieur permanent. Si, d'une part, il admet que, dans certains cas, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif doivent se balancer réciproquement, le danger que la puissance qu'exécute les lois n'usurpe la place de la puissance législative est toujours présent. Dans le passage que Giono met en évidence, le révolutionnaire est en train d'attaquer le maniement des armes de la part du gouvernement. La question, d'extrême actualité au moment où Giono lit et annote le texte, est de décider quand et comment un gouvernement d'un état moderne et démocratique devrait employer les armes. Comme l'exécutif peut être entraîné par les passions, au moment où il dispose de l'armée cela devient dangereux, c'est qui est advenu lors des dictatures. Ainsi, la séparation des forces armées de l'exécutif pourrait constituer une solution pour empêcher ces dérives destructrices. Selon Saint-Just, la direction du pouvoir militaire est inaliénable de la puissance législative du souverain et il est la garantie du peuple contre le magistrat. La guerre étant la source de moyens supplémentaires à l'exécutif pour prendre du pouvoir sur le législatif, le souverain, qui est le seul qui doit pouvoir délibérer sur les actes de forces qui compromettent la vie des citoyens, doit empêcher que le magistrat puisse agir, par exemple, pour prolonger une guerre. Saint-Just poursuit soulignant que le peuple n'a aucun intérêt à faire la guerre, idée qui retient à nouveau l'attention de Giono (Fig. 3.26).

²⁹⁹ Voir TROPER, Michel, *Saint-Just et le problème du pouvoir exécutif dans le Discours du 24 avril 1793*, in « Annales historiques de la Révolution française » 191/1968, pp. 5-13. Disponible en ligne : https://www.persee.fr/doc/ahrf_0003-4436_1968_num_191_1_3970

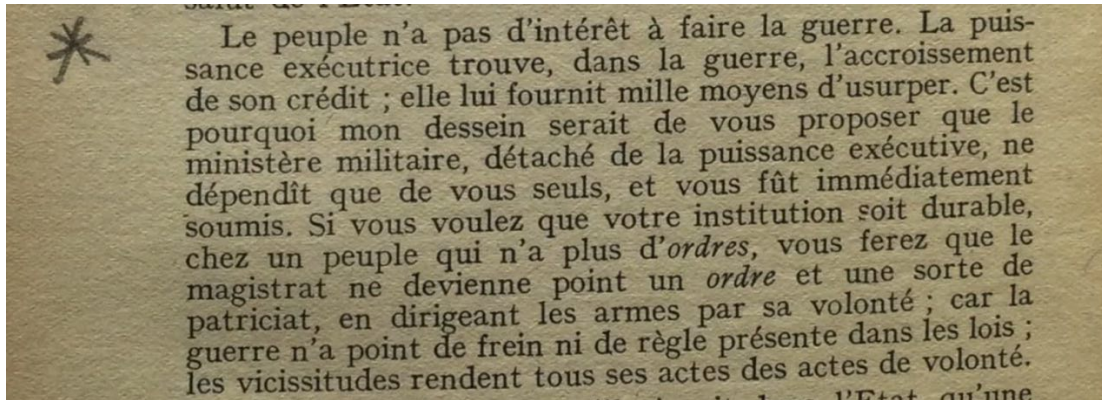


Fig. 3.26 Pp. 96-97 de *SJVEL*.³⁰⁰

Comme on le voit, les marques de lectures de Giono indiquent la permanence d'un intérêt au sujet du pacifisme et de l'antimilitarisme, sur des thèmes comme la question du maniement des armes de la part du gouvernement et de la division des pouvoirs. Il se peut que, après la Seconde guerre mondiale, l'écrivain ait pris en considération l'idée que le contexte devrait être tenu en considération. Il se peut que, prenant du recul après les événements de la Seconde guerre mondiale, il ait raisonné sur les erreurs commis par la France avec le gouvernement de Vichy et qu'il ait été intéressé par des théories sur la gestion du pouvoir et la nécessité de gérer les passions politiques pour empêcher le déchaînement de la violence de la part de ceux qui, si libres d'agir, pourraient en bénéficier. Effectivement, si l'écrivain maintient toujours sa position pacifiste après la défaite des années Trente, le parcours à la découverte de l'homme qui, comme nous l'avons vu, semble prendre le relais sur la collectivité à partir de la fin de la Seconde guerre mondiale, amène l'écrivain à mettre en relation son idée de la guerre et de la paix à tout prix avec la nature humaine. Sur ce plan, l'écrivain constate qu'une tendance vers la violence réside en tout homme. Comme il l'écrit dans son journal, à la date du 18 mai 1949, une « lutte contre la guerre doit d'abord poser pour un premier principe que les hommes aiment la guerre. Partant de ce fait solide et prouvé on risque d'échouer mais on ne risque pas d'errer, en tout cas ».³⁰¹ Source de la joie la plus grande qu'un homme puisse éprouver,³⁰² cette passion est exploitée par les gouvernements, qui légitiment et orientent son actualisation à travers le discours politique :

³⁰⁰ *SJVEL*, cit., pp. 96-97.

³⁰¹ MORZEWSKI, Christian (dir.), *Journal de Giono 1946-1949 II*, cit., p. 33.

³⁰² « La plus grande joie qu'un homme puisse éprouver, (...) c'est quand il tue ». GIONO, Jean, *Autres notes sur Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., p. 247.

(Temps modernes. On se dit : le meurtre correspond à un besoin naturel dont l'homme ne peut pas se passer ; alors notre époque est logique. Ou bien, le meurtre n'a aucune raison, et notre époque est folle. Or, nous savons bien que l'homme n'est jamais fou, c'est-à-dire ne fait jamais rien contre lui-même. Évidemment, je néglige l'excuse qu'on prend aujourd'hui pour tuer : le bien de l'humanité, le bonheur des générations futures, ou cette formule si drôle que j'ai vu dans un journal partisan : *l'érection de la liberté*. Si l'on y croit, on a raison contre moi. Mais, de quel nom appeler celui qui y croit ?)³⁰³

L'ordre de tuer autorise l'homme à libérer ses pulsions sans se sentir coupable ni avoir des oppositions d'ordre moral : "L'ordre de tuer un homme ne se discute jamais. C'est le seul ordre qui n'oblige pas ; au contraire, il autorise. Il autorise une satisfaction impérieuse et que les lois jusqu'alors contrariaient".³⁰⁴ Ce parcours de réflexion se transpose dans l'œuvre romanesque. Dans le *Hussard sur le toit*, par exemple, le choléra est une figure de la guerre, avec ses soldats.³⁰⁵ Lorsque Angelo est à la recherche de Giuseppe, il rencontre de familles qui se sont réfugiées dans des champs pour se mettre à l'abri de l'épidémie. C'est une scène qui fait penser à *Batailles dans la montagne* (1937), la lutte pour survivre face au danger étant présente, mais qui évoque en même temps le moment de repos des soldats pendant la guerre, image que, comme nous l'avons remarqué ailleurs,³⁰⁶ revient aussi dans *Promenade de la mort*, avec l'image du mort couché sur la terre qui renvoie aux soldats en train de guetter l'ennemi sur le champ de bataille :

Il y avait là une mystérieuse ombre verte. Les arbres énormes sortaient avec violence de la terre nue. Une ardente pluie de lumière traversait le sous-bois. Les hommes campaient là-dessous comme une avant-garde d'armée paysanne loin de chez elle. Ils avaient pris position dans le bois par groupes espacés. Couchés sur le ventre, ils semblaient guetter ; couchés sur le dos, c'étaient des morts...³⁰⁷

³⁰³ Ivi, p. 246.

³⁰⁴ Ivi, p. 248.

³⁰⁵ Comme le relève Citron, le choléra est le troisième cataclysme dans l'œuvre de Giono après la guerre de 14 du *Grand Troupeau* et l'inondation de *Batailles dans la montagne*, et si l'inondation, étant localisée, pouvait être jugulée, contre le choléra, comme contre la guerre, il n'y a rien à faire qu'aider et soigner les victimes, ou fuir. En 1938, dans une note en tête du n°5 des Cahiers du Contadour, Giono associait le choléra à la guerre. Ainsi, la maladie est une figure de la guerre et plus généralement c'est une figure du mal, comme pour Camus qui écrit *La Peste* en même temps que Giono *Le Hussard sur le toit*. CITRON, Pierre, *Giono 1895-1970*, cit., p. 399.

³⁰⁶ MELOTTO, Virginia, *Une lecture de Promenade de la mort*, pp. 134-135.

³⁰⁷ GIONO, Jean, *EV*, cit., p. 333.

Plutôt que les soldats qui guettent l'ennemi sur le front, cet épisode du *Hussard* évoque les moments de repos :

Les collines s'arrondissaient en cirque. Sur leurs gradins, toute la population de la ville était rassemblée comme pour le spectacle d'un grand jeu. Elle bivouaquait sous les vergers d'oliviers, les bosquets de chênes, dans la broussaille des térébinthes. Des feux fumaient de tous les côtés.

Angelo avait naturellement l'habitude des campements de soldats. Ils installaient des faisceaux et des marmites, et après, la vie était belle. Ils chantaient, faisaient la soupe ; cela leur tenait lieu de salon. C'étaient de pauvres bougres mais ils savaient qu'on se fait un abri magnifique en ne pensant à rien.³⁰⁸

Suivant le parallèle avec la guerre, les champs non cultivés à cause de la mort de leurs propriétaires évoquent la critique gionienne de la guerre telle qu'il l'a exprimée en 1930 dans *Le Grand Troupeau* (1931) et en 1940 dans *Promenade de la mort* (1943), textes dans lesquels Giono dénonce le départ des hommes pour aller à la guerre et l'abandon des femmes, comme nous l'avons montré ailleurs.³⁰⁹ Dans ces textes de fiction, il est question d'une véritable désertion à l'envers, celle des hommes qui acceptent de quitter leur village et leurs responsabilités pour aller à la guerre, réflexion qui s'exprime à travers la thématique de la lacune et du vide.³¹⁰ Dans *Promenade de la mort*, la critique revient sous forme d'une réitération des affirmations au sujet du départ des hommes de la part de personnages, comme par exemple l'homme qui se trouve dans le bar de Trogne,³¹¹ ou la Bioque qui, au chapitre VI, évoque l'absence des hommes à plusieurs reprises.³¹² Comme dans le *Grand Troupeau*, dans *Promenade de la mort* le départ des hommes altère les équilibres naturels de la vie rurale et la production agricole s'interrompt :

..et ils restent là, plantés, à regarder le côté par lequel le train arrive d'habitude. Ils ne parlent pas, ou guère. Ils ont tout dit, n'ayant d'abord rien à se dire ou presque rien. Quoi ? « Tu as fini de ramasser tes pommes de terre ? » Ils savent bien que non, qu'il n'a pas fini et qu'eux-mêmes n'ont pas fini et que les sacs pleins sont abandonnés dans les champs.³¹³

³⁰⁸ GIONO, Jean, *HT*, cit., p. 403.

³⁰⁹ MELOTTO, Virginia, *Une lecture de Promenade de la mort*, cit., p. 33, pp. 110-112.

³¹⁰ Sur la thématique de la lacune dans *Le Grand troupeau*, voir RASSON, Luc, *Écrire contre la guerre*, cit., p. 115.

³¹¹ GIONO, Jean, *EV*, cit., p. 332.

³¹² *Ivi*, pp. 355-357.

³¹³ *Ivi*, p. 331.

Comme nous l'avons déjà remarqué,³¹⁴ l'abandon des champs est un des arguments que Giono avait déjà évoqué dans sa *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix* (1938) pour critiquer l'État, où il suggère aux femmes paysannes de ne produire que le blé dont elles ont besoin pour survivre, lorsque les hommes sont absents, action qui obligerait l'État de renvoyer les hommes chez eux.³¹⁵ Dans le *Hussard sur le toit*, l'accent est à nouveau mis sur le vide causé par le manque d'hommes et l'abandon de champs :

Au-delà de la ville s'élevait une plaine d'herbe jaune, tachée de grandes plaques de rouille. C'étaient les champs de blé sur lesquels la moisson n'était pas faite, ne se ferait pas parce que les propriétaires étaient morts. Plus loin, serpentant à plat, une Durance de pierre et d'os, sans une goutte d'eau. L'horizon était encombré de montagnes enchevêtrées. Les routes étaient désertes.³¹⁶

À l'instar de la guerre, le choléra empêche les hommes de travailler et les tue. Si la critique gionienne devient plus difficile à décoder par rapport au *Grand troupeau* et à *Promenade de la mort*, la maladie substituant ici le conflit, elle nous semble quand-même présente dans la mesure où, comme nous l'avons souligné, il est possible de voir en elle une figure du conflit. Cette attitude n'est pas présente que dans ce texte. Du *Moulin de Pologne*, par exemple, nous pouvons proposer l'exemple d'un renoncement à exprimer ouvertement une pensée liée au pacifisme, même si la tentation est présente. Effectivement, l'écrivain envisage insérer dans le texte une critique des temps modernes et des transformations de la société et du paysage urbain causées par la guerre :

Les guerres et surtout la façon dont elles ont transformé les rapports des membres de la société entre eux (et le conflit intime des membres de cette même société avec leurs propres désirs) ont décharné toute cette manière à roman. On n'a plus le temps, ni les moyens, de choisir, et encore moins de choisir longuement ni un objet d'usage courant ni un objet d'amour. On n'en a plus la fortune à tous les sens du terme. On est contraint d'être client de la manufacture pour ses souliers et pour ses rêves.³¹⁷

Ruinant les rapports sociaux et l'environnement, la guerre ruine la matière à roman.

Comme nous l'avons observé au premier chapitre, au cours de sa lutte avant la guerre, Giono propose, pour détruire le système capitaliste, la solution, sûrement utopique

³¹⁴ MELOTTO, Virginia, *Une lecture de Promenade de la mort*, cit., p. 112.

³¹⁵ GIONO, Jean, *LP*, cit., pp. 119-120.

³¹⁶ GIONO, Jean, *HT*, cit., p. 413.

³¹⁷ GIONO, Jean, *MP*, cit., p. 1274.

et peu réalisable, de la révolte paysanne. Après la guerre, même si l'écrivain cesse de suggérer cette solution et sûrement d'y croire, le thème de la révolte continue de l'intéresser et, mise en relation avec les nouvelles réflexions sur la nature humaine, elle acquiert de nuances nouvelles qu'il nous semble important d'examiner. Dans l'*Esprit des lois*, dont Giono a pu lire des extraits ainsi qu'une synthèse de la pensée grâce au volume de Chevallier, Montesquieu essaie d'expliquer les raisons pour lesquelles un peuple opprimé par un gouvernement despotique ne se révolte pas. Le philosophe considère que, contrairement à ce qu'on pourrait penser, à savoir « que la nature humaine se soulèverait sans cesse contre le gouvernement despotique, » ce n'est pas ce qui se passe dans les faits. En particulier, Giono associe ce passage au Parti Communiste, comme le montrent les marques de lectures verbales et non verbales (Fig. 3.27).³¹⁸

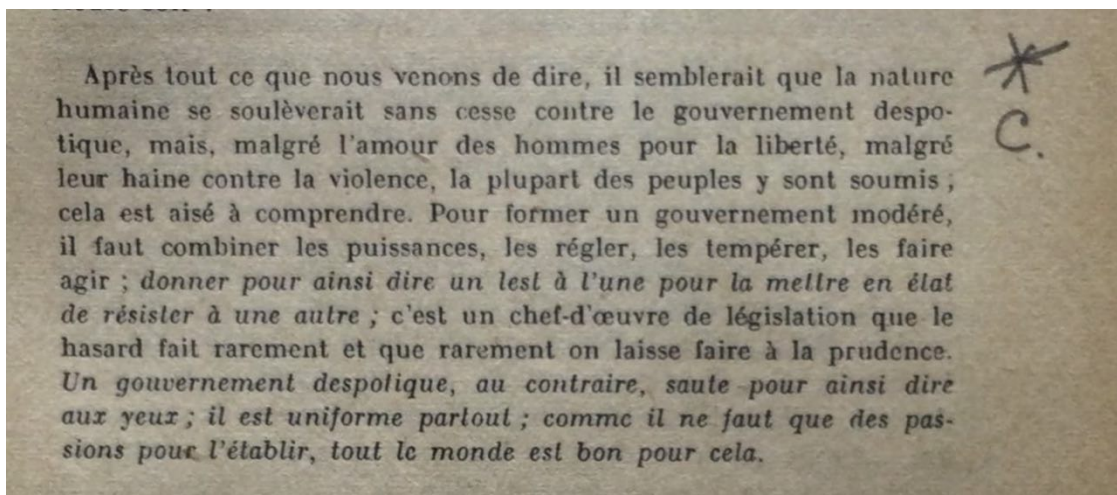


Fig. 3.27 P. 119 de *OPCHEV*.³¹⁹

L'idée de révolte à un gouvernement despotique qui rabaisse le peuple devrait aller de soi, et pourtant cette révolte n'a pas lieu parce qu'il n'est pas facile de former un gouvernement modéré. Ainsi, Giono s'intéresse aux motivations qui expliquent l'absence de soulèvements contre le despotisme, l'injustice et la tyrannie. Dans le *Cycle du Hussard*, nous retrouvons cette incapacité à se révolter contre les injustices. Dans le

³¹⁸ Nous renvoyons à la page 125 du présent travail pour la liste des abréviations des marginalia de Giono.

³¹⁹ Passage lu par Giono, auquel il insère un renvoi au Parti Communiste sous forme de note marginale contenant l'abréviation C. ; *OPCHEV*, cit., p. 119.

Hussard sur le toit, effectivement, les personnages vexés ont tendance à subir les injustices et n'accusent pas le gouvernement qui en est le responsable :

On doit pouvoir s'habituer à ces lieux, se disait Angelo, et même ne plus avoir le désir d'en sortir. Il y a le bonheur du soldat (c'est celui que je mets au-dessus de tout) et il y a le bonheur du misérable. N'ai-je pas été parfois magnifiquement heureux avec ma nonne et souvent au moment même où nous tripotions les cadavres sur toutes les coutures. Il n'y a pas de grade dans le bonheur. En changeant toutes mes habitudes et même en prenant le contre-pied de mes notions morales, je peux être parfaitement heureux au milieu de cette végétation torturée et de cette aridité presque céleste. Je pourrais donc jouir du plus vif bonheur au sein de la lâcheté, du déshonneur et même de la cruauté. L'homme est également fait pour ces sentiments qui me paraissent d'un autre monde, comme cet endroit-ci qui me paraît un autre monde, et cependant voici la trace d'un traîneau et les empreintes d'un sabot de mulet. Cette réflexion manque à Giuseppe. S'il était ici, il hélerait de tous les côtés avec ses mains en porte-voix ou bien, de guerre lasse, il chanterait une chanson de marche pour hâter le pas. Et cependant on voit peut-être ici les raisons pour ne jamais faire aucune révolution. Quand le peuple ne parle pas, ne crie pas ou ne chante pas, il ferme les yeux. Il a le tort de fermer les yeux. Nous n'avons pas dit un mot depuis deux heures avec cette jeune femme, mais nous ne dormons pas.³²⁰

Mis en quarantaine et privé de sa liberté, avec le risque d'être infecté vu le nombre de gens enfermés dans le même lieu, Angelo observe et commente le comportement des autres prisonniers, qui se résignent à leur destin en raison du sentiment que le sort soit commun :

On aimait avoir la preuve que le sort qu'on subissait était le sort commun (ce qui console). Qu'on n'était pas les seuls imprudents, les seuls maladroits, qu'il y en avait d'autres, que les soldats étaient très habiles, ne laissaient échapper personne, que tout le monde était finalement fourré en quarantaine, qu'on n'était pas dans l'exceptionnel. Le plus important de tout était de ne pas être dans l'exceptionnel. C'est ce dont on essayait de convaincre les nouveaux venus restés près de la porte, n'osant pas en prendre leur parti et qui croyaient encore que le fait d'être enfermés dans cette vaste salle grondante de vent, de lumière et de peur au sommet de la tour de Vaumeilh était parfaitement exceptionnel.³²¹

L'esprit grégaire et la peur empêchent les gens de percevoir la violence qui leur est perpétrée. Loin de ce schéma Angelo, non seulement observe cette réaction mais décide d'agir et de s'évader avec Pauline :

Nous sommes résolus, nous sortirons d'ici à la nuit. Vous n'avez là sous les yeux que des gens crasseux et morts de peur qui plastronnent parce que pour eux la révolte est de mauvais goût. Pour moi non. » Et il parla pendant plus de cinq minutes de

³²⁰ GIONO, Jean, *HT*, cit., p. 511. C'est nous qui soulignons.

³²¹ Ivi, pp. 537-538.

révolution sociale et de liberté mais il eut l'esprit de faire des phrases courtes sans emphase qui contenaient au fond beaucoup de bon sens et à cent lieues du choléra.³²²

De leur côté, les prisonniers se montrent incapables d'accuser le gouvernement et les autorités de les avoir enfermés dans un lieu où il était beaucoup plus facile d'être infecté qu'à l'extérieur, comme le montre le passage suivant, duquel ressort une critique à une société qui ne réagit pas aux injustices et qui, au lieu de critiquer le gouvernement et de se révolter, invente et croit à des légendes :

Être contraint à la quarantaine (on n'en faisait reproche qu'à soi-même, on s'accusait d'avoir été maladroit ou imprudent ; on n'allait jamais jusqu'à accuser ce gouvernement qui faisait bouger ses soldats) ; être contraint à la litière de paille n'empêchait pas d'être ce qu'on était. On continuait toujours à avoir pignon sur rue, à être inscrit sur le grand livre des rentes ; on continuait à posséder, à être notaire, huissier, marchand drapier, père de famille, fille à marier, et même menteur, hypocrite ou jaloux, ou célèbre dans son chef-lieu de canton, ou berné. En liberté, on aurait pu alors se réfugier dans les bois, les pavillons de chasse, les fermes, les résidences à la campagne (c'est bien ce qu'on était en train de faire quand on avait été arrêté par les soldats). On aurait pu sauver la face. Ici, il fallait continuer à la sauver. Il fallait rester en situation. A quoi servaient toutes les nouvelles légendes du cru et, en premier lieu, le dogme de la non-contagion qui, une fois accepté, mettait beaucoup de beurre dans les épinards. Il allait jusqu'à donner du courage ou tout au moins une attitude qui imitait parfaitement celle du courage. Jusqu'au moment où l'on avait brusquement ce regard étonné qu'Angelo avait vu à l'officier de la patrouille, où l'on était uniquement aux aguets de choses qui étaient en train de se déclencher en soi-même. Mais alors, on ne tardait pas à perdre conscience et c'est tout juste si on entendait le bruit que faisait le reste de la société en s'éloignant poliment de vous.³²³

En dépit de leur perte de liberté, les prisonniers restent attachés aux schémas imposés par la société, ce lien étant plus fort de toute rationalité. Ainsi, la véritable prison où ils se trouvent est mentale avant que physique, et c'est l'état dans lequel ils se trouvent qui leur empêche de quitter le lieu dans lequel ils sont enfermés. En effet, lorsqu'Angelo s'évade de la tour, il s'aperçoit que personne ne gardait en réalité les prisonniers, d'où une critique à la passivité :

Si Giuseppe avait été là, il aurait eu plaisir sur-le-champ à lui faire comprendre qu'il n'était pas si bête que ce qu'on croyait. Personne ne gardait la quarantaine de Vaumeilh. On ramassait les gens, on les fourrait entre quatre murs. Ils y restaient collés. Il n'y avait pas besoin de s'en occuper. Ils se gardaient seuls. Les plus roublards y faisaient du commerce.³²⁴

³²² Ivi, pp. 539-540.

³²³ Ivi, p. 537.

³²⁴ Ivi, p. 559.

Un autre aspect de la révolte qui intéresse Giono dans ces années est celui de sa réalisation sous forme de révolution, notamment à travers une observation des événements historiques où le peuple s'est enfin rassemblé à ce propos. Dans ses *Notes sur un Machiavel*, Giono écrit, se référant à un passage de l'*Histoire de Florence* : « *Le discours de l'ouvrier*. De la connaissance du cœur humain on va tout naturellement à la politique », ³²⁵ présentant un point de raccord entre la connaissance du cœur humain et la sphère politique. Le discours de l'ouvrier se trouve dans le troisième livre de l'ouvrage, qui couvre les années 1349-1414 de l'histoire de la ville. Le contexte historique et celui de la création des Arts et des corps de métiers qui recueillaient les différents travailleurs. Parmi ces classes, il y avait celle des laniers, qui était particulièrement puissante. Suite à des désordres pendant lesquels des crimes avaient été commis, les membres de ce corps se réunissent, craignant d'être punis pour leurs actions. C'est pendant cette réunion que l'ouvrier cité par Giono prononce son discours, qui est reporté en discours direct dans le texte de Machiavelli. L'ouvrier affirme qu'ils doivent agir dans le but d'échapper au châtement de leurs méfaits, ainsi que dans celui d'améliorer leur condition :

Il nous faut donc, à mon avis, si nous voulons qu'on nous pardonne les vieux péchés, en commettre de tout neufs, en redoublant de forfaits, en multipliant incendies et déprédations. Il faut nous assurer le plus grand nombre possible de compères, car là où l'on est nombreux à mal faire, personne n'est puni ; car ce sont les peccadilles que l'on châtie ; les grands forfaits, on les récompense ; car là où tout le monde est frappé, personne ne pense à se venger ; car le tort qui est fait à tous, on le prend en patience, plus que celui qui vous est fait à vous. Par conséquent, multiplier les méfaits nous vaudra plus facilement l'impunité, et, de plus, les moyens d'obtenir ce qu'il nous faut pour être libres.

L'ouvrier poursuit en affirmant que les hommes sont tous égaux et que la conscience ne doit pas empêcher aux hommes d'agir : « quant à la conscience, nous n'avons pas à nous en soucier, car chez des gens comme nous, tous pleins de peur, peur de la faim, peur de la prison, il ne peut pas y avoir de place pour la peur de l'enfer. ». Le discours suscite l'enthousiasme des autres membres, qui décident de réaliser le plan suggéré par l'ouvrier :

Ce discours ne fit qu'enflammer de plus en plus ces cœurs déjà brûlants de la soif du mal : ils résolurent donc de prendre les armes, aussitôt qu'ils auraient entraîné dans leur complot un plus grand nombre de complices, et ils s'engagèrent, par serment,

³²⁵ Id, *Notes sur un Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., pp. 213-214.

à se secourir mutuellement , s'il arrivait que quelqu'un d'entre eux fût opprimé par les magistrats.

Ainsi Giono évoque un passage dans lequel un groupe d'hommes décide de se rallier par nécessité et qui décide d'agir de façon redoutable mais organisée pour atteindre leurs objectifs. De cette façon, la soif du mal, présente dans les esprits est canalisée et s'exprimera désormais au sein d'un groupe organisé et avec un but précis. La politique naît du ralliement des êtres humains lorsqu'ils considèrent qu'en groupe ils ont plus de pouvoir. Le lien que Giono suggère ici entre la connaissance de l'âme humaine et la politique marque une étape importante dans le parcours, signalant une vision essentiellement instrumentale des organisations politiques de la part de l'écrivain manosquin. D'après Giono, le discours de l'ouvrier, dans lequel on assiste au « passage à la politique », « où la connaissance du cœur humain mène à la politique » est un

excellent exemple de cœur humain dévoilé. C'est véritablement la langue même de la foule en révolte. Ces paroles ont été dites en monologue, dialogue et aparté derrière toutes les barricades de tous les temps. C'est le leitmotiv de toutes les révoltes populaires. Théorie de désespéré. Tous les révoltés ont pensé ces phrases après la première nuit de révolution. Machiavel a été le seul à l'écrire. (Histoire de Florence.)³²⁶

Pendant les années Quarante, Giono s'intéresse au thème de la révolte et de la révolution, ce qui se traduit, sur le plan des lectures politiques, par l'approfondissement des idées de Saint-Just, comme l'a relevé Mény dans son article.³²⁷ Dans le volume qu'il consacre à Saint-Just et à la Révolution française, que Giono aurait lu entre 1946 et 1947, Vellay distingue, au tout début de ses avant-propos, parmi deux groupes d'hommes, à savoir ceux qui ont adapté leur conduite au déroulement des faits et ceux qui, conscients de toutes les réformes qui pouvaient être réalisées ou conçues, « ont envisagé la Révolution comme la source d'une transformation profonde, dont ils ont, dans la mesure de leur pensée et de leurs moyens, cherché à définir l'idéal ».³²⁸ Comme le montre le soulignage (Fig. 3.28), Giono s'intéresse au deuxième groupe, dont Saint-Just aurait fait partie.

³²⁶ Ivi, p. 213.

³²⁷ MÉNY, Jacques, *Lectures politiques de Jean Giono (2)* à paraître en 2024.

³²⁸ *SJVEL*, cit., p. 1.

AVANT-PROPOS

Considérés du point de vue de leur influence et de leur action, les hommes de la Révolution française peuvent être classés en deux groupes : ceux qui n'ont vu dans ce grand drame que la suite des événements, dans leur enchaînement de tous les jours, et ont adapté leur conduite au déroulement des faits, sans s'élever plus haut ; et ceux qui, conscients, dès le début, de toutes les réformes qui pouvaient être réalisées, ou du moins conçues, ont envisagé la Révolution comme la source d'une transformation profonde, dont ils ont, dans la mesure de leur pensée et de leurs moyens, cherché à définir l'idéal. Dans ce second groupe, Saint-Just est sans contredit l'une des figures les plus marquantes.

Fig. 3.28 P. 1 de *SJVEL*.

Dans ces deux groupes il y a les hommes conscients des potentialités de la Révolution, qui participent activement à la définition d'un idéal et ceux qui s'adaptent passivement aux événements. L'attitude de Saint-Just, qui, à partir du début des agitations où il « voit s'agiter les premiers signes précurseurs du mouvement qui va naître », « s'y attache avec passion, en scrute les causes, le développement prévisible, et essaye d'en entrevoir la marche jusqu'à l'extrême limite des conséquences qu'il en attend » et qui « ne perd jamais de vue le but à atteindre, qui est la création d'un monde nouveau », révèle une personnalité qui est décrite comme lucide, avec un intérêt pour la communauté. Toujours à propos de la Révolution française, Giono met en évidence par le biais du soulignage et d'un astérisque (Fig. 3.29), un passage de Gignoux qui présente la prise de la Bastille comme une guerre d'esclaves imprudentes, qui nécessitent d'être guidés :

ton d'être persécuté alors qu'en réalité nul ne songeait à lui ? Le certain est qu'il trouva asile chez un négociant de son pays, M. Dupey, où il récidiva aussitôt, c'est-à-dire qu'il écrivit un *Dialogue entre M. D. et l'auteur d'Organt* dont on ne possède pas le texte. Ces circonstances firent que Saint-Just se trouva à Paris lors de la prise de la Bastille. Il n'y a nulle apparence qu'il y participât, mais l'événement était fait pour l'impressionner grandement. Si pour la plupart des Français la chute d'une vieille forteresse désaffectée et sans défense prit surtout, en dépit de quelques assassinats accessoires, une valeur symbolique et constitua un épisode dont ils n'aperçurent pas les développements, Saint-Just, ainsi qu'il devait l'écrire plus tard, les pressentit aussitôt. La force naissante du mouvement populaire ne devait pas être abandonnée à elle-même ; il s'agissait de transformer en révolution authentique « une guerre d'esclaves imprudents ». L'auteur d'*Organt*, au soir du 14 juillet, comprit que l'heure était venue d'autres armes que les vers décasyllabiques auxquels nul, au surplus, ne prêtait intérêt.

Fig. 3.29 P. 33 de *SJGIGN*.³²⁹

L'auteur d'*Organt*, l'écrivain-poète, après avoir compris la nécessité d'intervenir pour guider le peuple déchaîner et de transformer une guerre d'esclaves en un véritable révolution, décide de s'engager.

En 1949, Giono lit l'ouvrage de synthèse de Chevallier, dont nous avons déjà parlé. Dans ce texte, s'il semble presque ignorer le chapitre sur Sieyès et son apologie des droits du Tiers, publiée sous forme de brochure en 1789 avec le titre « Qu'est-ce que le Tiers État », il s'arrête sur le chapitre consacré à Burke, penseur anglais qui attaque la Révolution, comme le montrent les nombreux signes que l'on trouve à presque chaque page. Ayant déjà jugé négativement la pensée rationaliste des philosophes, qu'il traite de « sophistes et destructeurs athées », en 1790 Burke critique la Révolution française, qu'il accuse d'être « toute abstraite, iconoclaste, perverse et athée ». Il attaque aussi les révolutionnaires, « architectes de la ruine » avec leur « goût de la table rase ». En outre,

³²⁹ *SJGIGN*, cit., p. 33.

il critique les « nouveaux établissements » de l'Assemblée Nationale ainsi que l'esprit, abstrait, purement rationnel et individualiste à la base de l'insurrection.³³⁰ Giono souligne (Fig. 3.30).

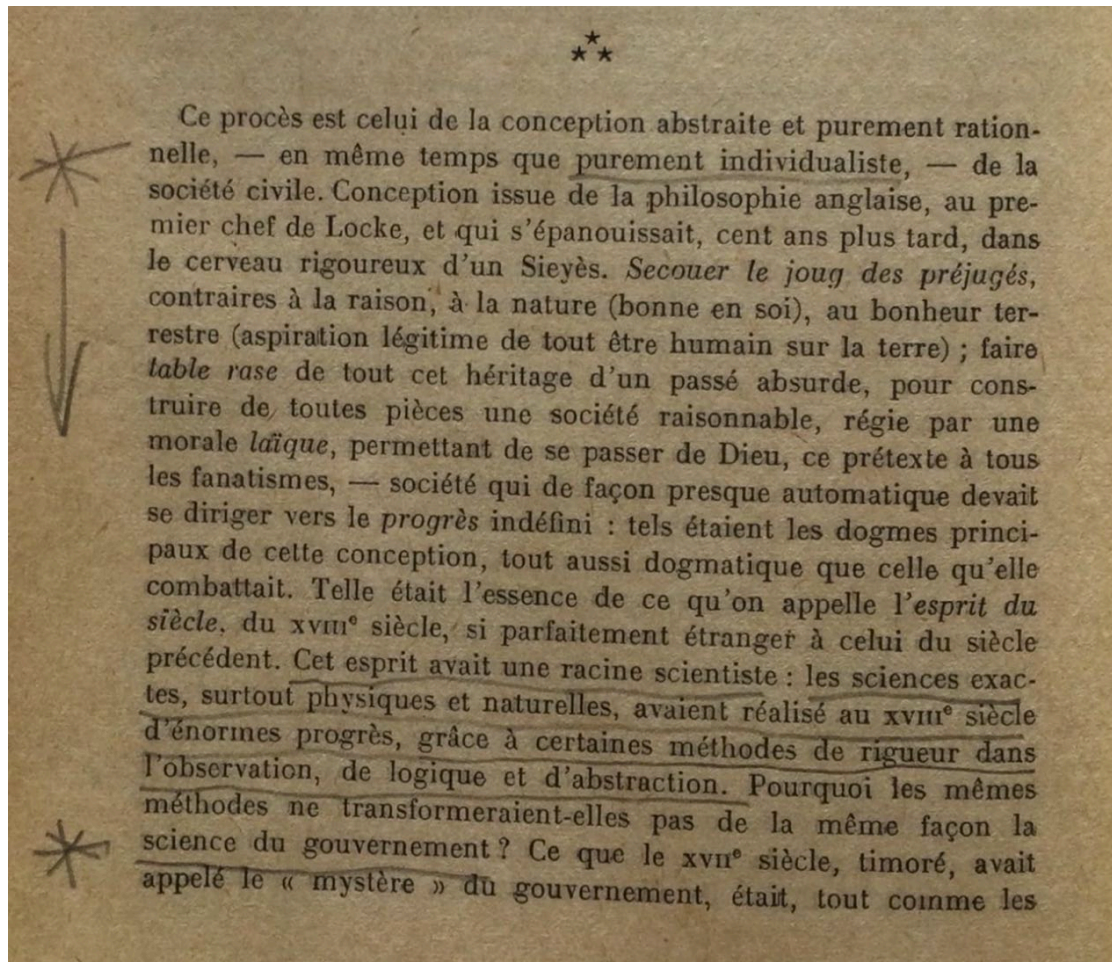


Fig. 3.30 P. 192 de OPCHEV.³³¹

Si l'on observe les autres marques de lecture, Giono se montre sensible à la critique de Burke, qui oppose aux idées révolutionnaires le conservatisme anglais et porte essentiellement sur la rupture avec le passé et sur le manque de pragmatisme. A cette révolution abstraite, il oppose, en positif, la Révolution anglaise de 1688 :

Grâce à notre résistance obstinée à l'innovation, grâce à la paresse froide de notre caractère national, nous portons encore l'empreinte de nos ancêtres. Nous n'avons pas encore perdu, à ce que je vois la façon de penser généreuse et élevée du XIV^e siècle, et nous ne sommes pas encore, à force de subtilités, devenus sauvages. Nous ne sommes pas les adeptes de Rousseau, ni les disciples de Voltaire ; Helvétius n'a

³³⁰ OPCHEV, cit., pp. 187-192.

³³¹ Ivi, p. 192.

pas fait fortune parmi nous ; des athées ne sont pas nos prédicateurs ni des fous nos législateurs. Nous savons que nous n'avons pas fait de découverte, et nous croyons qu'il n'y a pas de découvertes à faire en moralité ; ni beaucoup dans les grands principes de gouvernement, ni dans les idées sur la liberté qui, longtemps avant que nous fussions au monde, étaient aussi bien connus qu'ils le seront lorsque la terre aura élevé son moule sur notre présomption et que la tombe silencieuse aura appesanti sa loi sur notre babil inconsideré.³³²

Les remarques que nous venons de faire confirment cet intérêt de Giono pour la révolution et pour le thème de la révolte après la guerre. Si dans les années Trente, l'écrivain suggérait aux paysans de se révolter contre le système économique et politique, maintenant il réfléchit sur la nature même de la révolte par rapport à la nature humaine. Étant donné le pessimisme de fond sur lequel se base cette réflexion d'après-guerre, on peut observer une tension entre le désir de combattre et la tentation de fuir, qui s'étend au thème de l'ermitage et de l'isolement dans la nature.³³³ Dans le *Hussard sur le toit*, on retrouve la tentation de l'ermitage et de l'éloignement des hommes chez Angelo :

– Il vous faut de la société, même si elle a le choléra ?
– Je n'y tiens pas spécialement, mais, en effet, avec le choléra, je ne fais pas trop mauvais ménage.»

Il lui raconta son aventure avec la nonne, après être descendu des toits de la ville.
« J'avoue qu'ici, dit-il, je respire à l'aise et que je n'ai pas à batailler. Mais, que puis-je faire avec un hêtre au bout de cinq minutes de compagnie avec lui ? Je me dis qu'il est beau, je me le répète deux ou trois fois, je prends plaisir à sa beauté puis il faut que je passe à autre chose, dans quoi il y a l'homme. Je peux rester indéfiniment dans ces solitudes qui ne m'effrayent pas, vous le voyez bien, mais, si je trouve un champ raclé jusqu'à l'os comme celui de tout à l'heure, j'ai l'impression qu'il faut que je m'en occupe. Ne serait-ce que pour dire bonjour à celui qui est venu jusqu'ici piocher dans les pierres. »³³⁴

Selon Le Gall, après l'expérience du Contadour, Giono aurait « déduit que l'imaginaire est, pour un écrivain nécessairement solitaire, le plus sûr moyen d'échapper au réel. De là (...) la naissance d'un héros comme Angelo Pardi et la vaste entreprise du Cycle du Hussard ». ³³⁵ Dans *Les Grands Chemins*, le narrateur décrit une société dans laquelle il n'arrive pas à s'insérer en raison des contraintes et d'une morale qui ne tient pas compte

³³² Ivi, pp. 201-202.

³³³ Comme le souligne la critique, la tentation de la désertion, qui s'exprime souvent par une montée dans les hauteurs, n'est pas nouvelle chez l'auteur. Voir FOURCAUT, Laurent, *Les vraies richesses comme apax*. cit., pp. 130-147.

³³⁴ GIONO, Jean, *HT*, cit., pp. 514-515. C'est nous qui soulignons.

³³⁵ LE GALL, Jacques, *L'amitié dans l'œuvre romanesque de Jean Giono*, in « Revue Giono » n°15/23, p. 83.

des besoins naturels des hommes.³³⁶ Le roman présente en effet deux mondes : celui de la nature et celui de la société moderne. Dans ce fond, le narrateur et l'artiste jouent deux rôles différents, le premier observant et décrivant ce qu'il voit et fait le portrait de la société, le deuxième transcendant les normes de la morale traditionnelle, représentant, comme l'affirme Ricatte, « l'antithèse du bourgeois sédentaire et médiocre ».³³⁷ Le narrateur, qui n'arrive pas à s'insérer dans la société, crée des espaces de communion avec la nature qui sont caractérisés par une lenteur et par la suspension du temps, alors que, lorsqu'il est obligé de revenir dans la société pour satisfaire ses besoins primaires, et donc d'interagir avec les autres membres de la société, continue de se sentir mal à l'aise. Lorsqu'il est obligé de s'isoler à cause de la neige pendant l'hiver, il réfléchit sur la nature humaine et sur la morale.³³⁸ Dans ce contexte, la politique n'est rien d'autre qu'un bruit qui distrait de la compréhension du monde et de la vie. Ce roman aborde donc le thème de la fuite du monde social et politique, thème qui s'étend à ceux, toujours chers à l'auteur, du vagabondage ou de l'errance, de la liberté et des vraies richesses.³³⁹

À la tentation de la fuite s'oppose pourtant celle du combat contre le pouvoir établi. Ce combat peut être individuel, comme dans *Mort d'un personnage* (réd. mi-sept 1945-mars 1946 ; pub. 1949), où Angelo III s'exprime à propos de son père, dont l'action pour aider les autres se réalise en rupture avec les lois :

Quand je pense à tout ce qu'il réalisa, à partir de ce moment-là, je suis sûr qu'il n'existe pas d'action plus grande et plus héroïque. Tout ce qu'il faisait était fait contre les pouvoirs établis, contre les règles, contre l'ordre tel qu'il était conçu par les maîtres de l'ordre. Il n'y a aucune grandeur à distribuer de l'argent quand on en a; l'argent est une telle saloperie qu'il n'y a même pas de grandeur à le distribuer tout entier. Mais il y en a à sacrifier à autrui la paix de sa vieillesse.³⁴⁰

³³⁶ « J'ai besoin de naturel ». GIONO, Jean, *GC*, cit., p. 609.

³³⁷ RICATTE, LUCE, *Notice aux Grands Chemins*, in GIONO, Jean, *ORC V*, p. 1146.

³³⁸ Voir le passage Ivi, pp. 539-541.

³³⁹ Lors d'une interview avec Katherine Clarke, en 1957, Giono confirmera l'idée de rupture entre le gouvernement et sa politique avec la vie des hommes : « il y a un fossé très grand entre nous, les Français, et notre gouvernement, vous savez. Quand le gouvernement s'écroule et on n'a pas de gouvernement, ça marche très bien, on est très content. C'est, d'un côté, le gouvernement, c'est-à-dire, une société de bavards qui sont en train de discuter en vase clos sans trop savoir exactement et sans lien direct avec la vie elle-même, soit qu'ils décident des choses qui se passent à 800 kilomètres d'eux sans avoir si c'est exact ou si c'est faux. C'est purement dialectique ». CLARKE, Katherine, *Interview with Jean Giono*, in « The French Review » Vol. 33 N°1, octobre 1959 ; Dorénavant : CLARKE, Katherine, *Interview*, p. 7.

³⁴⁰ GIONO, Jean, *MUP*, cit., p. 187.

Nous avons déjà mentionné le personnage de Mlle Hortense dans le *Moulin de Pologne*, révoltée qui agit contre la société bourgeoise qui empêche les femmes d'avoir une position de pouvoir. La sienne est une révolte individuelle :

Les révoltes à l'échelle de l'individu sont aussi passionnantes et passionnées que les autres. Elles adoucissent les amertumes par les mêmes moyens : l'illusion du pouvoir. Dans notre société bourgeoise, à l'époque où se place cette partie de mon histoire, il n'y avait aucune liberté possible pour des femmes de la taille et de l'aspect extérieur de Mlle Hortense.³⁴¹

[...]

l'illusion [de créer la justice] du pouvoir. Dans notre société bourgeoise dont les lois, les règles et les comportements sont restés exactement les mêmes de nos jours qu'à l'époque où se place cette partie de mon histoire, il n'y avait (...) l'illusion du pouvoir. Dans notre société bourgeoise il n'y avait.³⁴²

L'attitude de Mme Hortense fait de contrepoids à M. Coste qui se révolte contre Dieu et qui choisit la médiocrité : « Ce qui l'avait révolté, c'était moins la mort que le constant appareil dans lequel elle se présentait. Chaque fois c'était brusquement, et dans une sorte d'aurore boréale ; une exception, rouge et théâtrale ».³⁴³ Dans le *Hussard sur le toit*, nous trouvons une réflexion sur la lutte dans un dialogue entre Angelo et son frère de lait Giuseppe. Ici les deux frères montrent leur différence de caractère, Giuseppe avec son égoïsme, sa peur et son instinct d'autoconservation, qui légitiment l'emploi de la violence, alors qu'Angelo est un homme à principes, courageux, observateur de ceux qui l'entoure et de soi-même, avec une tendance à faire de l'autocritique. Ainsi, la réflexion sur la lutte, dans ce cas pour la liberté de l'Italie, prends des tons différents chez les deux. Selon Giuseppe, combattre pour une idée légitime la violence, idée qu'Angelo ne partage pas. La situation d'urgence causé par l'épidémie permet à Giuseppe de mettre en pratique ses idées, imposant aux autres paysans qui se sont réfugiés dans les champs pour se mettre à l'abri une sorte de régime tyrannique improvisé aux effets meurtriers et qui exploite la peur des gens.

Si, de son côté, Angelo est un homme qui croix aux principes, comme il l'affirme ouvertement³⁴⁴ et comme le montre le fait que lors du combat qui s'était terminé avec la

³⁴¹ Id, *MP*, cit., p. 659.

³⁴² Ivi, p. 1269.

³⁴³ Ivi, pp. 657-658.

³⁴⁴ « je crois aux principes » Ivi, p. 448.

mort du colonel Schwarz, il lui avait donné une arme pour se défendre,³⁴⁵ Giuseppe affirme, lors d'un dialogue entre les deux, que la lutte légitime le meurtre : « Il y a dans l'assassinat plus de vertus révolutionnaires. Il faut leur enlever jusqu'à leurs droits » et il admet d'avoir répandu le bruit des empoisonneurs de fontaines, pour que de nombreux ennemis de la liberté soient pendus.³⁴⁶ Ainsi, d'après Giuseppe, la cause, donc une idée ou un ensemble d'idées, justifient la violence. Peu après, il a l'occasion de mettre en pratique ses propos. Sur la colline des réfugiés,³⁴⁷ il y a une organisation de milice formée par des ouvriers avec des fusils. L'atmosphère décrite est celle d'un gouvernement totalitaire. Il pleut. Un cas de choléra se manifeste, puis d'autres. Des vieillards et des enfants meurent. Angelo soigne les cholériques et Giuseppe se fâche contre lui, puisque, selon lui, il risque de s'infecter et d'infecter ses proches. Ils se battent : « Laisse-les mourir tranquilles, ne t'en mêle pas. Qu'est-ce qu'ils te sont ? Moi, je suis ton frère de lait et Lavinia est ma femme, sans compter qu'elle a joué avec nous étant enfant. Et, pour t'occuper de ceux qui ne te sont rien, tu risques de nous apporter le mal et de nous faire mourir tous ».³⁴⁸ Giuseppe, sa femme Lavinia et d'autres personnes décident de partir, alors que des hommes décident de rester. Le discours que Giuseppe prononce devant ces hommes, insiste sur le l'idée de *devoir* et de *l'asservissement à une idée* :

De fait, il ne se passa qu'une nuit. Ils revinrent le lendemain. Le jeune homme évita de regarder Lavinia. Il dit qu'ils s'étaient rendus à la raison, qu'il fallait peut-être en effet aller un peu plus loin dans les bois. Il ajouta que lui et les cinq ou six types qui étaient avec lui étaient volontaires pour rester ici, faire ce qu'ils pourraient, maintenir l'ordre, un peu soigner. Giuseppe les félicita avec beaucoup de chaleur et parla du peuple, de ses qualités, de l'exemple qu'il donnait et qu'il était sans pareil pour « servir l'idée ». Il fit quelques gestes en dehors des gestes de conjuration.³⁴⁹

Angelo retrouve Giuseppe, qui vient de poster une sentinelle armée près de la fontaine. Son frère a indiqué à chacun un endroit de campement réunissant plusieurs familles, il gère la milice qui surveille la nourriture, les corbeaux qui emportent les cadavres. Dans

³⁴⁵ – Je ne sais pas assassiner, dit Angelo.

– Cela te manquera, dit Giuseppe. Et, ce qui est beaucoup plus grave, cela nous manquera.

– J'étais sûr de mon coup, dit Angelo, et je l'ai prouvé. Il fallait qu'il meure et il est mort. Je lui ai donné un sabre et il s'est défendu ; j'avais besoin qu'il se défende. Ivi, pp. 443-444.

³⁴⁶ Id, *HT*, cit., p. 444.

³⁴⁷ Pour l'épisode que nous allons citer, voir Ivi pp. 452-460.

³⁴⁸ Ivi, p. 456.

³⁴⁹ Ivi, p. 458.

ce cadre, le narrateur souligne qu'« on parlait beaucoup de lois. Et avec orgueil » et que « les miliciens étaient armés ». ³⁵⁰ Peu après, les miliciens décident de chasser une femme qui vient de perdre son mari et son fils, même si elle n'est pas malade. Ici nous voyons comment la peur insérée dans un système d'idées, d'où vient ce qu'on appelle le « bon sens », mène certains hommes à agir comme des machines :

Une femme qui venait de perdre en même temps son mari et son fils hurla et se débattit avec les corbeaux. On l'emporta elle aussi pendant qu'elle hurlait toujours et donnait de violents coups de bras et de jambes comme un nageur. On alla la mettre debout, loin au-delà des arbres, sur un versant sauvage qui dominait des vallons ténébreux. On vit les miliciens lui faire signe de partir, de s'en aller droit devant elle. Elle s'en alla. Le vent faisait flotter ses cheveux dénoués. ³⁵¹

Comme la scène a donné beaucoup d'agitation, Giuseppe décide de parler aux proches de cette femme, pour les rassurer :

il en dit des choses fort touchantes. Le malheur devait être respecté, et soulagé. Au-delà des bois, comme tout le monde le savait, il y avait un village où elle arriverait certainement. L'hospitalité en était bien connue ; elle était même passée en proverbe. Il ne faisait aucun doute qu'après avoir traversé les bois, cette femme serait là-bas accueillie, nourrie, soignée. Il voulait attirer l'attention sur une chose très importante. Il le disait encore une fois, le malheur était respectable. Il n'y avait pas à revenir plus longtemps là-dessus. Une chose certaine : les morts faisaient courir un grand danger aux vivants. C'était donc du bon sens pur et simple de s'en débarrasser le plus vite possible. Deux ou trois minutes de plus ne faisaient rien à l'affaire sur la question du sentiment ; par contre, elles faisaient beaucoup en ce qui concernait la contagion. Au moment de la mort d'un être cher on se précipite sur lui, on l'embrasse, on le presse dans ses bras, on cherche à le retenir par tous les moyens. Il était absolument assuré que tous ces moyens ne servaient à retenir, hélas, personne de ce côté-ci quand la mort avait décidé de les appeler de l'autre côté. Par contre, ces embrassements servaient beaucoup à transmettre le mal. A son avis, c'était à ces embrassements qu'on pouvait reprocher ce redoublement de coups qui frappaient souvent la même famille. C'était encore question de bon sens pur et simple. ³⁵²

Dans le passage que nous venons de citer, nous pouvons observer le pouvoir du discours qu'emploie Giuseppe. Il fait levier sur l'idée de *bon sens* pour légitimer des décisions et des actions qu'il entend imposer aux autres, discours qui est reçu et mis en œuvre :

Il mourut encore un homme dans la matinée. Il fut emporté avant le cri final. Sa femme et son fils firent leur paquet et suivirent sans un mot les miliciens qui les conduisirent hors de la combe.

³⁵⁰ Ivi, p. 459.

³⁵¹ Ivi, p. 460.

³⁵² Ibidem.

[...] On obéit au doigt et à l'œil aux miliciens qui mettaient de l'ordre autour de la fontaine. Sur leur figure rougeaude et très matérielle il y avait maintenant une assurance grave, presque spirituelle. Ce phénomène étonna Angelo. Giuseppe fit quelques pas dans le campement. On le salua avec beaucoup de respect. On salua même Lavinia qui cependant était de plus en plus allégorique. « Je te salue, déesse Raison », lui dit Angelo. Elle eut un sourire d'augure.³⁵³

L'ironie d'Angelo révèle sa capacité de porter un regard lucide sur la situation, de se rendre compte que le fait d'éloigner les proches des morts reste une décision subjective. Ensuite, Giuseppe admet d'avoir peur de la maladie, mais souligne l'importance des apparences. L'important pour lui c'est de survivre, et il est disposé à tout faire :

On n'est pas obligé d'être courageux dans des cas pareils. On risque trop. L'apparence suffit ; on arrive aux mêmes résultats et au moins y arrive-t-on vivant ; ce qui, malgré ton petit rire que je n'aime pas, est la chose la plus importante. Tourne-le comme tu voudras : la mort est un échec total. Il faut savoir se servir des autres. C'est naturel et tout le monde le comprend, même ceux dont tu te sers en guise de matelas pour boucher tes fenêtres. Les hommes arrêtent bien mieux les balles que la laine. Tout le monde a ce bon sens dans le sang. C'est ce qui fait que je suis plus près du peuple que toi. Tu parais fou. Tu ne le mets pas en confiance. Il ne peut pas croire aux vertus qu'il ne peut pas imaginer. Tiens, essaye. Raconte-leur qu'il a fallu que tu me tiennes la main toute la nuit comme à un enfant, ou montre-leur que tu te moques de moi, tu verras s'ils ne te cassent pas la gueule ».³⁵⁴

Au chapitre X, les gens de la combe sont à nouveau attaqués par le virus. On enlève « impitoyablement » les morts, « même un peu avant la vraie mort ». Les survivants de chaque famille touchée ainsi que ceux qui ont soigné les malades sont chassés :

« Où les envoies-tu ? demanda Angelo.
– En bas d'où nous venons : sous les amandiers. »
Angelo y retourna. Il revint éccœuré. Il dit que c'était un charnier dans lequel il restait encore quelques vivants réduits à l'état de squelettes qui titubaient sur les cadavres laissés sans sépulture et dans des vols de charognards. Il en parla avec raideur.

Au chapitre IX, le dialogue entre Angelo et Giuseppe aborde le thème du devoir. Si Angelo ressent fortement le devoir de soigner et d'agir en fonction des autres,³⁵⁵ Giuseppe critique cette attitude : « – Je te défends bien de mourir, dit Giuseppe, surtout de cette façon-là. Quant au devoir, pourquoi t'inquiéter du devoir de tout le monde ? Je te croyais

³⁵³ Ivi, p. 461.

³⁵⁴ Ivi, p. 462.

³⁵⁵ – Le choléra ne m'inquiète pas, dit Angelo. C'est même une façon de mourir qui arrange tout. Je ne peux pas être heureux hors du devoir. Ivi, p. 464.

plus fier. Fais-toi un devoir personnel ». ³⁵⁶ Ainsi, nous trouvons une tension entre le devoir de lutter pour les autres et l'esprit d'auto-préservation.

Un autre thème qu'intéresse Giono lecteur ainsi que Giono romancier, est celui de la liberté, ce qui se lie à la liberté de choix, d'expression, à la liberté de choisir son combat, et qui s'oppose aux obligations imposées par les institutions politiques, ainsi qu'à l'idée du peuple en tant que masse aveugle. Dans le volume de Vellay sur Saint-Just, Giono marque avec un astérisque un passage sur les dangers de l'abus de la liberté : « Si le peuple a abusé de sa liberté, il tombe dans l'esclavage ; si le prince a abusé de sa puissance, le peuple est libre ». ³⁵⁷ Dans *Angelo*, le protagoniste réfléchit sur le fait que passer d'un maître à l'autre, au bout de compte, ne donne pas la liberté : « La patrie changera de joug, un point c'est tout, et le second pèsera autant que le premier, sinon plus. On ne videra pas les prisons, on en changera simplement le contenu. Drôle de liberté celle qui en fin de compte ne fait que faire passer d'un maître à l'autre ». ³⁵⁸ Lors de la lecture de la biographie de Machiavelli par Prezzolini, Giono marque avec une combinaison astérisque + flèche un passage qui souligne comment le peuple ne soit pas toujours en mesure d'apprécier la valeur de la liberté (Fig. 3.31 et 3.32) :

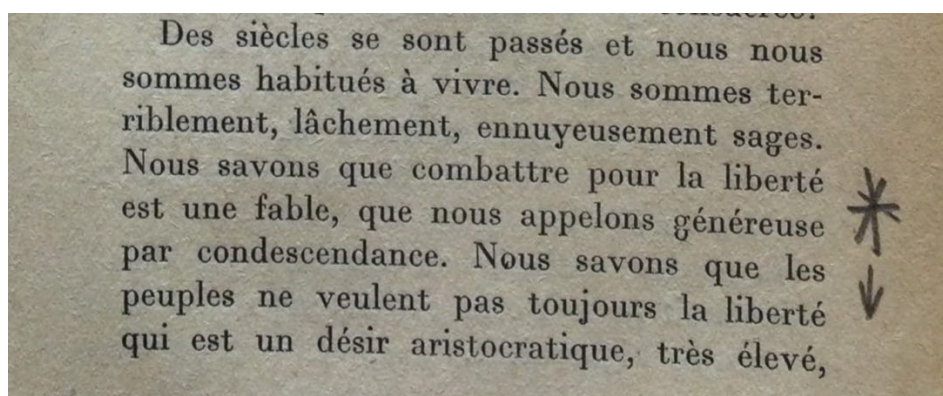


Fig. 3.31 P. 55-56 de *NMPREZ*. ³⁵⁹

³⁵⁶ Ivi, p. 464.

³⁵⁷ *SJVEL*, cit., p. 37.

³⁵⁸ GIONO, Jean, *ANGEL*, cit., p. 38.

³⁵⁹ *NMPREZ*, cit., p. 55.

éprouvé par des gens aussi rares que le sont les poètes et les génies véritables. Nous savons que les Pazzi agirent par ambition, par intérêt, que les Médicis les avaient opprimés par rage et par inquiétude. Nous savons qu'il est facile de faire disparaître un tyran. Nous savons que les esclaves privés de maître se mettent aussitôt à la recherche d'un autre maître. Nous savons que le tyran n'est pas un homme qui exècre mais souvent un pauvre et patient disgracié qui doit prendre sur soi la misère et les péchés des siens afin de conduire les peuples là où ils n'iraient pas si on leur avait dit où ils vont. Nous savons que les peuples à certains moments sont pris du besoin d'être commandés, d'obéir sans réfléchir, d'accepter sans avoir à se tourmenter ce que les autres ont décidé pour eux ; et qu'alors un tyran est utile, nécessaire, bienfaisant, providentiel.

*- Nous savons... Mais que ne savons-nous pas, nous qui sommes vieux de tant de siècles, qui avons tout étudié, tout catalogué, tout mesuré?

Il est extraordinaire au contraire que Machiavel ait su tout cela, en un temps où tous les autres l'ignoraient.

Fig. 3.32 P. 56 de *NMPREZ*.³⁶⁰

Dans le *Cycle du Hussard*, Angelo réfléchit à plusieurs reprises sur le concept de liberté par rapport à la lutte pour la libération de la future Italie du joug des pouvoirs étrangers. Lutter signifie sacrifier une partie de soi-même et la liberté personnelle ne correspond pas à celle de la nation. Dans *Angelo*, par exemple, le narrateur omniscient dévoile au lecteur la pensée du protagoniste :

Il n'en était plus, comme les soirs précédents, à s'exalter aux souvenirs de la Révolution française. Les Français qu'il avait vus portaient des carricks, économisaient leurs chapeaux et jouaient la sympathie pour trois francs d'étrennes.

³⁶⁰ Ivi, p. 56.

« Ce sont précisément ces grands airs que je veux garder, se disait-il. Quelle liberté nationale me donnera jamais plus de joie que ma propre liberté ? Il n'y a pas de sublime commun ». ³⁶¹

Dans le chapitre que Prezzolini consacre au rapport entre Machiavelli et César Borgia, dont la rencontre advient en 1502, il souligne comment la création des états nationaux implique, au début du XVI^e siècle, une perte de liberté pour les citoyens, dans un passage qui, même si ne présente pas de marques de lecture, nous semble relevant dans ce discours :

On allait à grands pas vers les unités nationales, les États modernes plus vastes, les centres organisés judiciairement et financièrement, la paix au moins à l'intérieur, la répression du brigandage. Un vent soufflait qui voulait emporter les tyranneaux, les petites autonomies, les républiques minuscules, les cours dérisoires. L'époque venait des tyrans pour de bon, des armées nombreuses, des justices et des injustices importantes, de l'autoritarisme appliqué sur une grande échelle. Les libertés communales agonisaient un peu partout parce qu'elles profitaient à des groupements faibles, elles laissaient la place à une dépendance générale qui assurait des avantages matériels à des groupements plus étendus. On échangeait la liberté du petit nombre contre la demi-liberté du plus grand nombre. ³⁶²

À travers les réflexions d'Angelo, ainsi que par d'autres personnages tels que Mlle Hortense du *Moulin de Pologne*, Giono semble souligner l'importance, pour les hommes, d'être libre et maîtres d'eux-mêmes, même si le pouvoir des passions et l'ignorance ne leur permet pas de se rendre compte de la valeur de cette liberté. Le 14 mai 1949, l'auteur écrit dans son journal, reprenant la pensée de Tocqueville :

« Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à dieu » (Tocqueville). Ceci est jugé de l'extérieur. Pourquoi voulez-vous faire quelque chose d'un peuple ? Et pourquoi justement vous. Il aurait fallu poser la question autrement : que peut faire de lui-même un peuple maître de lui-même ? Alors on voit tout de suite qu'il n'en est pas réduit à la seule soumission à dieu. Il peut tout faire et d'abord, être heureux (dans quel bonheur il peut y avoir dieu, je le concède, mais comme il peut y avoir, le sport, l'amour, le jeu, l'ivrognerie, la débauche et ainsi de suite – nous voilà retombé à la valeur de l'homme : que peut faire de lui-même un homme maître de lui-même?). Dans la première façon de poser la question est sous-entendue l'idée que celui qui interroge ne fait pas partie de ce peuple mais est le chef de ce peuple qui ainsi – en réalité – est loin d'être maître de lui-même puisque quelqu'un (ici Tocqueville) pose la question : « Que puis-je en faire, moi ? Moi, que puis-je faire de ce peuple ? ». ³⁶³

³⁶¹ GIONO, Jean, *ANGEL*, cit., pp. 39-40.

³⁶² *NMPREZ*, cit., pp. 115-116.

³⁶³ MORZEWSKI, Christian (dir.) *Journal de Giono 1946-1949 II*, cit., p. 31.

Ce discours nous semble capital pour comprendre la position de Giono vis-à-vis du politique et de la politique après la guerre comme avant. Comme nous l'avons montré au premier chapitre, l'importance que l'écrivain accorde à la liberté en politique est à la base de son refus de s'assujettir aux partis et dicte beaucoup de ses choix pendant les années Trente, à partir de la création du Contadour. Dans le volume de Vellay sur Saint-Just, Giono souligne et insère un astérisque un passage :

si, au contraire, il est établi que le peuple doit être libre, l'institution royale doit disparaître parce qu'elle détruit ou limite cette liberté. Le roi, simplement parce qu'il est roi, n'est plus qu'un rebelle en lutte contre son souverain, le peuple ; et tout citoyen a sur lui « le même droit que Brutus avait sur César », car, concluait Saint-Just, « on ne peut régner innocemment ».³⁶⁴

Comme le montrent les marques de lecture, Giono est attiré par la description que Vellay propose de la réflexion de Saint-Just. Contrairement à d'autres révolutionnaires, celui-ci condamnait l'institution de la monarchie et non les actions du roi, faisant preuve d'une capacité de regarder les choses avec un regard lucide et objectif. Une fois que l'on établit qu'un peuple doit être libre, l'institution du roi doit disparaître puisqu'elle mine cette liberté. Ainsi, le roi est un rebelle en lutte contre le peuple souverain et il ne peut pas régner innocemment.

Dans le présent chapitre nous avons tenté de mettre en évidence les échos que les lectures politiques entretiennent avec l'œuvre romanesque d'après-guerre, à travers un parcours qui va de la nature humaine, à la société et au politique. À partir de Machiavelli et en passant ensuite par d'autres auteurs tels que Hobbes ou Tocqueville, l'écrivain essaye d'élaborer l'échec de sa lutte pacifiste des années Trente et cherche à nuancer, à partir d'une exploration de la nature humaine, des thèmes qu'il avait déjà abordé dans ses textes polémiques, comme ceux de la révolte, de la guerre et de la liberté. Si, d'une part, les premières Chroniques romanesques, comme *Un roi sans divertissement*, *Les Âmes fortes* et le *Moulin de Pologne* permettent à l'écrivain d'explorer les passions humaines, poussées jusqu'aux paroxysmes, le *Cycle du hussard* lui fournit l'occasion pour réfléchir sur le sens de la lutte en faveur d'un idéal ou de valeurs qu'on partage. Sur ce plan, le personnage d'Angelo fournit l'occasion pour exprimer ses réflexions, d'une part à travers

³⁶⁴ SJVEL, cit., p. 13.

sa pensée que le narrateur omniscient nous dévoile, et de l'autre grâce aux dialogues avec son frère Giuseppe.

Face à un monde qui ne l'a pas écouté et qui a accepté de réitérer la guerre mondiale et qui l'a mis au centre d'accusations infondées, l'écrivain se retire dans sa tour d'ivoire. Si sa production s'éloigne des textes polémiques, la critique n'étant pas exprimée ouvertement, sa présence entre les lignes prouve qu'il n'a pas renoncé à s'intéresser à des thèmes qui sont propre au politique, ce qui l'aide à refaire surface moralement. Comme nous l'avons observé, la reprise du thème de la révolte, qui avait déjà caractérisé sa pensée avant la guerre, débouche sur une série d'interrogations sur le sens que cette réaction peut avoir dans le cadre d'une réalité où le peuple est souvent ignorant et manipulable. D'où la tension entre la tentation de la fuite, la recherche d'un bonheur personnel, le refuge dans un lieu loin de la société, et le désir de lutter contre un système capitaliste que rien ne semble pouvoir éradiquer. La prise de conscience d'Angelo au sujet de l'importance de poursuivre le bonheur est révélatrice de la pensée de Giono vis-à-vis de son expérience personnelle et de son engagement :

Enfin il ferma la fenêtre et fut en proie à d'amères réflexions : « J'ai manqué ma vie, se dit-il. J'ai cru voir de la grandeur à lutter pour établir la liberté. Je ne serais arrivé qu'à établir des hypocrites dans les ministères de mon pays. Il n'y a pas de tâche plus noble que la poursuite du bonheur. Là aussi, il est difficile de rester pur sans être dupe, mais quelle victoire si on y parvient ! Il y faut presque autant de bravoure. Je me suis laissé prendre à l'illusion de la quantité. La bonne opinion qu'on avait de moi, j'ai voulu la justifier en me sacrifiant au plus grand nombre. Quel bonheur, au contraire, si je pouvais mettre mon cœur au service de la qualité ! Cette qualité n'étant même contenue que dans une seule personne. »³⁶⁵

Comme Angelo, Giono, essaye de se mettre au service de la qualité et, plutôt que de parler au plus grand nombre, il choisit l'implicite et laisse au lecteur la liberté de lire ses romans au niveau qu'il préfère. Évidemment, la mise en relation des lectures politiques avec les romans, auxquels s'ajoutent les carnets de travail et les essais sur Machiavelli nous permet de mettre en évidence des renvois qui ne seront pas immédiates au public de l'époque. Il en résulte que le but didactique n'était pas recherché par l'écrivain, même si son engagement reste et s'exprime dans l'œuvre à travers la création de personnages qui doivent faire face à des épreuves précises ou qui cherchent à réaliser leurs projets, ce qui

³⁶⁵ GIONO, Jean, *ANGEL*, cit., pp. 62-63.

permet d'aborder les thèmes que nous avons mentionnés. Il s'agit d'un engagement qui se réalise comme réflexion libre dans des romans dont l'histoire peut se dérouler en dehors des contraintes imposées par un réalisme souvent envisagé pour des romans engagés. À travers le regard lucide de Machiavelli, Giono devient un connaisseur du cœur humain et critique les stratégies de manipulation de masse et les dangers du discours et de l'action politique. Avec *Les grands chemins*, l'écrivain met en scène un narrateur qui fait le portrait de la société et en souligne les problèmes ainsi qu'un artiste qui en viole les lois. En général, les épisodes de violence et les actions brutales présents dans les *Chroniques* ainsi que dans le *Cycle du Hussard* montrent le côté le plus obscur de l'être humain et ce qu'il est capable de faire dans un cadre où la violence est légitimée, encouragée ou prescrite par le gouvernement. Comme l'exprime très bien Giono même, à propos de l'action des gens pendant l'épidémie de choléra, dont le renvoi métaphorique à la guerre a été relevé, quand tout est fini, il reste « les miroirs à affronter ».³⁶⁶ La littérature devient un moyen pour mener cette réflexion, outre à exprimer la volonté, déclaré ou moins, de se mettre au service de la mémoire pour s'assurer que de crimes d'une telle gravité ne se répètent jamais. La bibliothèque³⁶⁷ qui s'établit autour du thème de la nature humaine dans cette période est vaste et montre des choix formels, stylistiques et de contenu, ainsi que des modalités d'expression et de réalisation de l'engagement très variées. En se détachant de l'intérêt collectif à l'égard de la nature humaine, on peut voir dans ce thème le point de départ d'une réflexion qui est propre de toute théorie politique. En effet, « chaque forme de connaissance pratique (la politique, le droit, l'économie et la morale) ne peut pas se passer de présupposer une idée quelconque de nature humaine, puisqu'elle a par objet les actions et les comportements des êtres humains ». ³⁶⁸ L'intérêt pour l'être humain est donc le point de départ dans un parcours d'élaboration d'une réflexion qui s'insère dans le domaine du politique en tant qu'espace de liberté, l'œuvre littéraire constituant l'espace où cette liberté peut se réaliser pleinement.

³⁶⁶ Id, *HT*, cit. p. 576.

³⁶⁷ Nous employons ce terme en reprenant et en élargissant l'acception de William Marx, à savoir la bibliothèque comme ensemble de textes contenant un élément donné (thème, motif, etc). Voir le cours « Construire, déconstruire la bibliothèque », donné au Collège de France du cinq février au vingt mai 2020, disponible en ligne à l'adresse <https://www.college-de-france.fr/agenda/cours/la-bibliotheque-des-etoiles-nouvelles/poesie-bibliotheques-et-probabilites>.

³⁶⁸ Traduit de l'italien. VIOLA, Francesco, *Natura umana e biopolitica. Uno sguardo d'insieme e un'analisi critica di una concezione particolare*, in *Natura ed Etica*, Signore, Mario (dir.) Pensa Multimedia, Lecce 2010, p. 63.

QUATRIÈME CHAPITRE

De la lecture à l'écriture. Les romans (1953-1970)

4.1. Giono dans les années Cinquante et Soixante

Après les efforts pour refaire surface qui caractérisent l'immédiat après-guerre, Giono retrouve petit à petit sa stature d'écrivain. En effet, la publication du *Hussard sur le toit* en 1951 restitue à l'écrivain, qui retrouve son succès auprès du public, la sécurité économique perdue à cause de l'ostracisme des années Quarante. Dans les années Cinquante, Giono redevient un écrivain de premier plan sur la scène littéraire, et entre avec son œuvre dans le patrimoine mondial.¹ La production de la dernière partie de la vie de l'auteur est caractérisée par plus de diversité, avec des travaux pour le cinéma, le théâtre, des textes de commande, des essais biographiques plus ou moins romancés comme *Le Déserteur* (1966) et un ouvrage historique comme *Le Désastre de Pavie* (1963). En ce qui concerne la production romanesque, Giono se consacre dans ces années au *Bonheur fou*, qui sera publié en 1957, à *Ennemonde et autres caractères* (1968) et à *l'Iris de Suse* (1969), qui sera son dernier roman. À ces textes, nous pouvons également ajouter *Dragoon* et *Olympe*, deux romans inachevés qui ont été publiés, posthumes, en 1982.

En ce qui concerne l'influence que les penseurs politiques jouent sur le romancier Giono, l'approche qu'il hérite de son Machiavelli « psychologue » et connaisseur des êtres humains continue d'inspirer la représentation des passions et des caractères, comme le témoignent certains renvois présents sur les carnets de travail, ainsi que des affirmations de Giono lui-même, par écrit ou lors d'entretiens, comme nous le verrons plus dans le détail.² Si, d'une part, avec *Le Bonheur fou*, Giono concrétise le projet d'écrire une version toute différente du *Prince*, idée que nous détailleront plus loin et qui remonte à 1946, de l'autre le thème de la révolution et du soulèvement populaire lui permet de s'appuyer sur des lectures des années Quarante et qui concernent Saint-Just et

¹ GRAMAIN, Michel, *Réception*, dans *Dictionnaire*, cit., p. 793.

² « [Dans *Le Hussard sur le toit* et *Le Bonheur fou*] je me suis adressé à des textes qui me donnaient une notion de cette connaissance de l'homme que j'ai trouvée dans Machiavel, qui, à mon avis, est plus un psychologue qu'un politique [...] c'était seulement un homme qui connaissait très bien les hommes, qui ne leur faisait pas confiance. CLARKE, Katherine, *Interview*, cit., p. 8.

la Révolution française. Effectivement, *Le Bonheur fou* a demandé un très long travail de documentation sur les faits historiques, mais relève également de lectures qui nous semblent dépasser les besoins documentaires. Dans les romans successifs, nous allons nous intéresser, outre aux échos du rapport que l'écrivain, désormais sexagénaire, entretient avec les êtres humains, la société et la politique dans l'œuvre littéraire, pour réfléchir sur son engagement dans cette période. Par rapport aux années de l'immédiat après-guerre, ces pages de fiction montrent une évolution dans la représentation de l'homme dans le monde, avec l'inclusion de la nature et du paysage dans la réflexion sur l'homme, sur la société et sur la politique, ce qui aboutit sur une sorte de retour en arrière, qui n'est pas évident si l'on considère la noirceur de l'âme humaine des personnages gioniens à partir de 1946, et en même temps d'un avancement rendu possible par l'expérience et la sérénité de l'âge.

4.2. Révolution et liberté. *Le Bonheur fou*

Le Bonheur fou est un long texte qui relève du roman historique et du roman de formation. Dernier volet du *Cycle du Hussard*, il raconte les aventures d'Angelo Pardi, qui participe, en 1848, à la première guerre pour l'indépendance de l'Italie. Dans ce roman, on assiste à un traitement du matériel historique qui est nouveau pour l'auteur, comme l'a remarqué Ricatte. En effet, au lieu de dépasser et métamorphoser les événements, évacuant progressivement le réel par l'imaginaire, se crée une concurrence entre les faits authentiques et leur mise en scène imaginaire.³

4.2.1 Un roman de formation sous le signe de Machiavelli

L'histoire du roman représente le cadre de la formation d'Angelo, qui évolue en tant qu'individu se confrontant à des thèmes liés au sens de la vie, aux vraies valeurs, au bonheur, à la grandeur, à la politique et au sens d'une action humaine qui se lie à la lutte pour la collectivité. En 1952, Giono souligne la centralité du personnage par rapport à

³ RICATTE, Robert, *Notice au Bonheur fou*, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., p. 1561.

l'histoire, refusant l'appellation de roman historique, idée qui sera réitérée dans une lettre qu'il envoie à l'écrivain et historien Fausto Lechi :⁴

J'ai donc les documents et toute la marche de l'affaire de 17 mars 48 jusqu'à Novare. Il n'y a là qu'à chercher les détails pour y incorporer mes personnages. [...] Les détails sont sous mes yeux. Il me faut trouver de quoi occuper A[ngelo] (et c'est très important pour le caractère et le roman car c'est loin d'être un roman historique, c'est le roman d'un homme) jusqu'au 17 mars.⁵

Giono poursuit en affirmant le rôle que l'histoire joue dans l'évolution du personnage : « Les documents ne me donnent que les acides d'expérience. La base dont j'entends noter les variations c'est A[ngelo]. Donc schématiser à certains endroits (je pense à la question de matière). Cela peut d'ailleurs donner une facture primitive au décor ». ⁶ Ainsi, les événements tirés de l'Histoire et réélaborés à différents degrés, auxquels le personnage fictif se confronte, sont fonctionnels à sa formation. Pour le rapport qu'entretiennent les événements historiques avec les événements du roman, nous renvoyons à l'étude de Ricatte. ⁷ Ce qui nous intéresse pour le but de notre travail, c'est d'observer si et comment tout ce qui relève de l'arbitraire, à partir des écarts que l'écrivain opère avec l'Histoire, de l'insertion de personnages fictifs qui interagissent avec elle, en passant par le contenu des dialogues et des monologues intérieurs, et jusqu'à l'esthétique du roman et aux thèmes abordés, permet de relever la présence d'un engagement littéraire qui se réalise par rapport à la vérité romanesque plutôt qu'à la vérité historique.

Un autre aspect qui nous intéresse dans ce roman et qui constitue le vrai point de départ de notre analyse, est l'influence de Machiavelli et d'autres penseurs politiques, ce qui nous permet de lire le texte par rapport à la production qui le précède telle que nous l'avons étudiée jusqu'ici. En effet, *Le Bonheur fou* est lisible sous le signe de Machiavelli. En 1957, lors d'un interview avec Katherine Clarke et dans le cadre d'une question sur le

⁴ « Je n'écris pas un livre d'histoire mais un roman, dans lequel la vérité historique est sacrifiée au profit de la vérité romanesque. Si donc je m'inspire évidemment des caractères qui ont marqué cette période héroïque de la vie italienne, je ne me sers de cette inspiration que pour créer des caractères moins parfaitement héroïques, plus près des événements inventés qui sont la nature même du roman ». GIONO, Jean, Lettre à Fausto Lechi, cité par RICATTE, Robert, *Notice au Bonheur fou*, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., p. 1515. En dépit des affirmations de Giono, l'analyse de l'emploi du matériel historique et du rapport entre le roman et la réalité historique, menée par Ricatte, nous invite à considérer quand-même *Le Bonheur fou* comme un texte qui relève du roman historique. Voir Ivi p. 1535.

Si nous considérons texte relève du roman historique,

⁵ Carnet 1952, F° 47, r°. C'est nous qui soulignons.

⁶ Ibidem. C'est nous qui soulignons.

⁷ RICATTE, Robert, *Notice au Bonheur fou*, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., pp. 1508-1535.

sens du roman, Giono affirme d'être, depuis longtemps, un lecteur de Machiavelli et c'est sur cette base qu'il explique sa vision de l'homme, de la masse, des forces des tyrans.⁸ Ce qui est de plus, un lien explicite lie ce roman à un projet qui prend forme dans l'esprit de l'auteur déjà en 1946. Dans la postface à *Angelo*, Giono affirme que « Le vrai prince ne cherche pas en réalité à conquérir ou à garder la principauté mais la grandeur et le bonheur ».⁹ Or, dans son carnet de travail, à la date du 20 juin 1946, nous pouvons lire : « Écrire le vrai *Prince* (équivalent du *Prince* pour conquérir et garder non pas la principauté mais la grandeur et le bonheur) ».¹⁰ Au-delà du temps qui sépare l'entrée du carnet que nous venons de citer et la rédaction du *Bonheur fou*, l'hypothèse de l'existence d'un lien entre les deux nous semble plus que fondée, à partir du titre et jusqu'à la présence, d'une part, de thèmes qui renvoient à Machiavelli, et, de l'autre, au rôle que jouent le bonheur et la grandeur dans le parcours de formation d'Angelo.

Si la grandeur est un trait de la personnalité Angelo, qui est souvent poussé par une force irréfrenable vers les grands gestes et les grandes entreprises, le bonheur, parfois poussé à l'extrême, est au centre de ses réflexions tout le long du roman. Après les événements le plus marquants sur le plan de l'émotivité, l'ancien hussard s'interroge sur la possibilité de l'obtenir et sur ses sources ainsi que sur le fait de l'avoir éprouvé lors de situations moralement critiquables, comme dans les actes de violence. L'accent mis sur le bonheur, donc sur un sentiment, dans un cadre historique et politique où il est souvent question d'idées, est très important. En effet, la dichotomie qui se crée entre les passions et les sentiments, d'une part, et les idées, de l'autre est à la base du rapport que Giono entretient avec la politique et de la réflexion qu'il mène à son sujet. Dans le *Hussard sur le toit*, l'opposition entre Giuseppe et Angelo se réalisait également sur ce plan, Giuseppe agissant sur la base d'une série d'idées se montrant détaché de toute empathie vis-à-vis des plus faibles, alors qu'Angelo montrait de la pitié envers les autres ; ici nous retrouvons cette séparation. Au chapitre XI, par exemple, Angelo, qui se trouve à Bidogno en compagnie de Lecca et de ses troupes, affirme, dans un dialogue avec Michelotti : « Tu crois que j'ai des idées dans la tête : je n'en ai pas. Il y a six mois, je me serais fait tuer pour mes idées ; aujourd'hui, si je me fais tuer, ce sera pour mon plaisir ».¹¹ Peu après,

⁸ CLARKE, Katherine, *Interview*, cit., pp. 5-8.

⁹ GIONO, Jean, *Postface à Angelo*, in *ORC IV*, cit., p. 1171.

¹⁰ MORZEWSKI, Christian, *Journal de Giono 1946-1949*, in « Revue Giono » n°1/2007, cit., p. 56.

¹¹ GIONO, Jean, *BF*, cit., p. 966

au chapitre XII, lorsque les soldats entrent dans la vallée de l'Adige, Angelo réitère sa position, cette fois en s'adressant à Giosué : « Je ne sais pas ce que vous a raconté Lecca pour vous embaucher, dit Angelo, mais, quoi que ce soit, ce sont des craques. Une seule chose est certaine : nous ne sommes pas les anges de la liberté. Tout ce que je peux vous dire, moi, c'est que je n'ai pas d'idées ».¹² Ainsi le bonheur est le phare qui, avec la recherche de la liberté, guide le personnage tout le long de son parcours à travers cet épisode chaotique de l'Histoire de la future Italie. C'est un parcours qui oblige le personnage à se confronter avec une réalité où l'insurrection populaire contre l'ennemi étranger doit faire face à l'âme humaine avec ses passions, d'où les machinations, les complots et les attaques qu'Angelo subira sur sa peau.

Dans *Le Bonheur fou*, la nature humaine telle que Giono l'a élaborée au cours de sa vie, avec les apports fondamentaux de Machiavelli et de Hobbes, dont nous avons parlé, est examinée en particulier dans le cadre des passions politiques. Lors de l'interview que nous avons citée plus haut, Clarke pose une question dont la réponse nous intéresse particulièrement, puisqu'elle est révélatrice de la position de Giono à l'égard de la nature humaine dans la période que nous sommes en train de prendre en examen.

Moi : Et est-ce que j'ai tort de penser que vous avez perdu toute confiance en l'homme, le trouvant si complètement méchant ?

Jean Giono : Ah ! là, là, Catherine, non. Non, non. Vous avez tort de penser que j'ai perdu toute confiance en l'homme. Je n'ai pas perdu toute confiance en l'homme. Et je ne le trouve pas complètement méchant. Je trouve simplement qu'il est plein de défauts. Il est comme moi, d'ailleurs... et que les sociétés sont également pleines de défauts. Je crois que ce que... j'imagine, c'est surtout qu'il faut se garder d'être dupe. Il faut alors, il faut être dupe à bon escient. On a figure de naïf ou d'imbécile. Alors, je crois qu'il faut... je n'ai pas perdu toute confiance en l'homme. Je le vois tel qu'il est. J'essaie de le voir tel qu'il est et j'essaie de l'aimer tel qu'il est.¹³

Ces mots confirment donc la pertinence d'une lecture des passions sous le signe de l'influence de ce Machiavelli que Giono voit comme une sorte de « psychologue ».¹⁴ En 1952, il souligne à deux reprises le rôle de premier plan que jouent ces passions dans le projet du roman :

Je m'intéresse plus particulièrement, comme on voit, aux histoires qui dépeignent la passion de 1830 à 1850 et surtout les passions politiques. C'est que le personnage

¹² Ivi, p. 1003.

¹³ CLARKE, Katherine, *Interview*, cit., p. 5.

¹⁴ Ivi, cit., p. 8.

que j'ai appelé Angelo dans *Le Hussard sur le toit* n'a pas fait que traverser le choléra en 1831 ; il a eu de ce côté-ci des Alpes (si non en Vénétie qui est restée autrichienne malgré la révolution de 1848, tout au moins en Lombardie et Piémont) des aventures que je veux écrire.¹⁵

Dans *Le Bonheur fou*, l'individualisme, l'égoïsme, l'utilitarisme et l'esprit de conservation sont des forces qui s'opposent à la réalisation d'une entreprise collective, qui est celle de libérer la future Italie des Autrichiens. Déjà au premier chapitre, on peut observer l'émissaire Doria, qui fait partie du groupe des réactionnaires constitutionnels de Bondino et qui a été chargé de la propagande, recevoir un louis d'or de Giuseppe pour acheter des armes et le garder presque tout pour lui.¹⁶ Peu après, il fait imprimer de sa propre initiative une proclamation et la vend à son profit.¹⁷ La présence de gens ambitieux qui adhèrent à une révolution dans le but de satisfaire leurs besoins de richesse ou de pouvoir attire l'attention de Giono au moins à partir de la lecture des textes sur Saint-Just et la Révolution française, dans les années Quarante, comme le montrent les marques non verbales qu'il apporte dans ce passage de Gignoux (Fig. 4.1).¹⁸

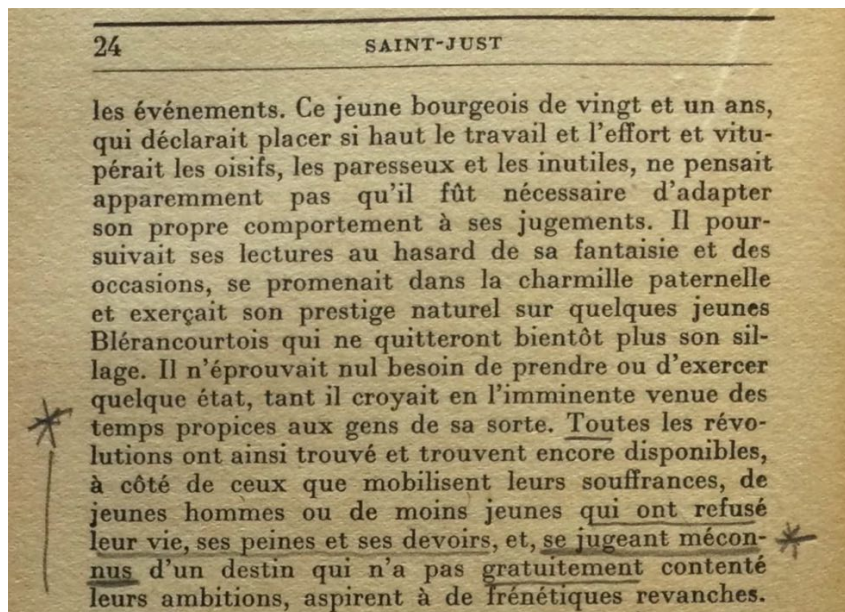


Fig. 4.1 P. 24 de *SJGIGN*.

¹⁵ Carnet F° 24, v°. C'est nous qui soulignons.

¹⁶ GIONO, Jean, *BF*, cit., p. 675.

¹⁷ Ivi, pp. 681-682.

¹⁸ *SJGIGN*, cit., p. 24.

L'ambition en tant que passion qui dépasse les idéaux révolutionnaires et la réalisation d'une lutte collective est présente tout le long du roman et prend plusieurs formes. De l'acquisition de grades, comme dans le cas de Doria, simple soldat dans le groupe de Bondino, qui profite de son pouvoir d'action pour s'octroyer des grades,¹⁹ à Giuseppe qui, avant de trahir Angelo, souligne à plusieurs reprises l'importance qu'il attribue au pouvoir politique.²⁰ Comme le souligne Ricatte, le choix de d'ouvrir le roman avec un chapitre centré sur « les acteurs ténébreux de la machine politique », tels que Bondino, avec leurs machinations, souligne une opposition entre les passions politiques et l'élan pur et spontané d'Angelo.²¹ Nous pouvons ajouter que ce choix nous semble fonctionnel à la création d'un cadre des passions et des mécanismes humains, dans lequel les actions du héros s'insèrent. Cette stratégie n'est pas nouvelle et nous fait penser aux récits qui précèdent l'histoire de Thérèse dans *Les Âmes fortes*, que nous avons commentés au Chapitre III. Et si Bondino veut faire d'Angelo un homme de paille, les patriotes décident de faire de lui un profitable martyr de la cause et Giuseppe trahit son frère de lait, l'élan spontané d'Angelo est en écart avec la ruse que l'on est obligé d'adopter pour réussir en politique, comme le souligne la duchesse au chapitre IX : « Angelo croit dur comme fer à tout ce qu'il dit et à tout ce qu'il fait. Bravo ! Mais on ne chasse pas les rois avec de la loyauté. Si tu savais la quantité incroyable de mensonges qu'il faut dire pour créer une république ! ». ²² Ainsi, dans le roman se met en place une opposition entre l'utilitarisme et grandeur, deuxième mot-clé pour le nouveau *Prince* que Giono voudrait écrire. Le projet était clair dans les carnets :

Complots et retraites, retraites et complots, retraites, désastres et complots, complots, désastres et retraites, désastres, trahisons, complots et retraites, retraites, trahisons, complots et désastres. Voilà dans quels événements sera entraîné Angelo (vol. II) jusqu'à l'écoeurement. C'est d'ailleurs historiquement exact. Ceci doit être écrit avec un humour léger un peu méprisant.²³

¹⁹ GIONO, Jean, *BF*, cit., pp. 681-684.

²⁰ En dialogue avec Doria, il affirme : « Cette Armée nous plaît. A une condition cependant : mon ami qui est colonel veut y entrer avec au moins le grade de général », et, lorsqu'il reçoit Bondino il reprend cette idée sous forme de monologue intérieur « Giuseppe fut ravi d'avoir de la visite et de discuter avec des messieurs qui surenchérisaient. Il se disait : « Que fait Angelo, en Piémont ? C'est ici qu'on peut devenir patron. » Ivi, pp. 675-676 ; p. 686.

²¹ RICATTE, Robert, *Notice au Bonheur fou*, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., p. 1551.

²² GIONO, Jean, *BF*, cit., p. 910.

²³ GIONO, Jean, Carnet, 28.X.47, t *Opus 28/ Opus 31*, f° 14 v°.

Comme il paraît clair maintenant, Angelo se fait porteur de cette grandeur qui est celle de son élan spontané pour la libération de l'Italie et les autres personnages opposent à cette grandeur leurs machinations politiques et leur ambition. Cette opposition renvoie à la personnalité et à l'expérience vécue par Machiavelli, telle que Giono a pu la recevoir grâce à la lecture de la biographie de Prezzolini, ce Machiavelli qui apprécie le dédain pour la petitesse dont l'œuvre de Dante est pleine (Fig. 4.2) et qui est décrit comme un visionnaire qui aspire à l'unité de l'Italie et qui n'est pas compris par une société et par les hommes politiques de son temps, pris dans le jeu du pouvoir.

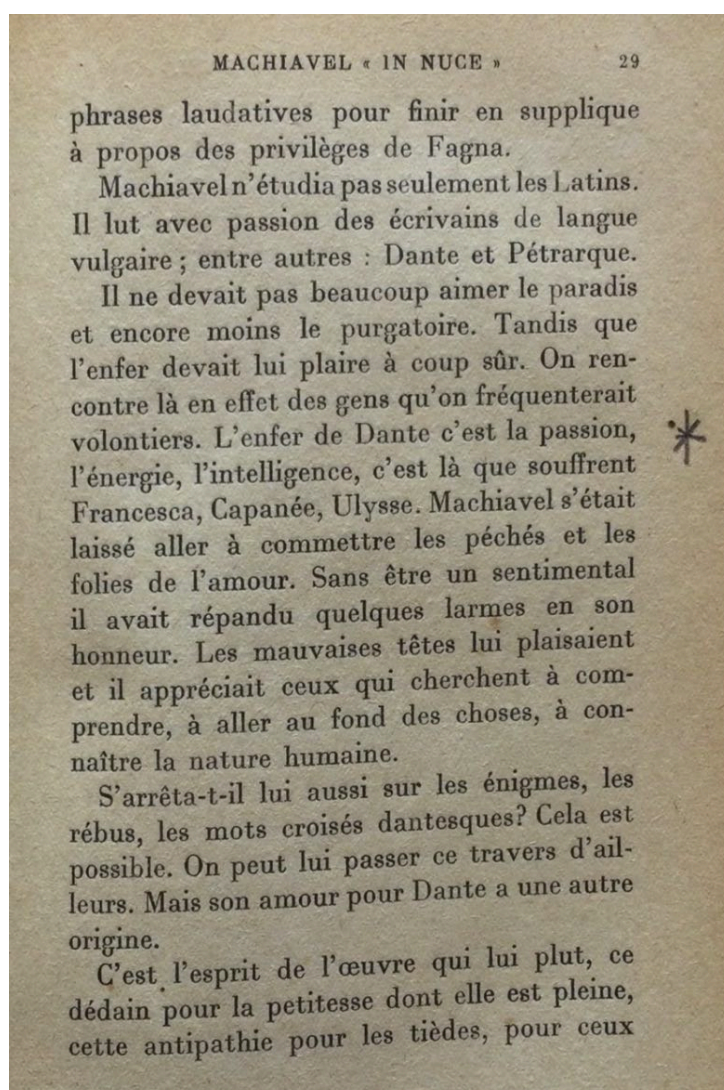


Fig. 4.2 P. 29 de *NMPREZ*.²⁴

²⁴ *NMPREZ*, cit., p. 29.

Comme le Machiavelli de Giono, Angelo connaît le cœur humain. Au Chapitre III, après avoir été caché dans une grange par une jeune fille, il est réveillé par un garçon qui lui demande de l'argent pour ne pas crier. Sa réponse est révélatrice de cette connaissance des êtres humains :

– Tu vas me tenir compagnie. Si j'avais donné le florin, ajouta-t-il au bout d'un instant, est-ce que tu aurais crié quand même ? Il se disait : « Quand seras-tu fatigué de vouloir toujours qu'on te parle de ce que tu sais déjà ? Il t'aurait vendu parce qu'il doit y avoir une prime et qu'il aurait pu te faire complètement les poches. Tu le sais. Qui cherches-tu à excuser à toute force ? Avoir le cœur net est une fausse expression. On n'a pas le cœur net quand on sait ».²⁵

Outre à ce regard lucide, Angelo est aussi un connaisseur de la ruse, trait qui le rapproche encore une fois de Machiavelli. Il s'agit d'un trait qui est visible, par exemple, au chapitre IV, lorsqu'il apprend des techniques de combat aux soldats qui soutiennent la bataille pour la libération de l'Italie : « Les beaux yeux qu'il a ! se disait Angelo. Beaux yeux d'une franchise étonnante ! Ai-je le droit, même pour le sauver, de lui apprendre la ruse ? » (Angelo se prenait pour un monstre de duplicité parce qu'il connaissait trente façons secrètes de tuer un homme avec un sabre, en combat singulier).²⁶ Le fait de connaître et d'apprendre la ruse ne va pas sans réflexion, vu le danger potentiel qu'elle représente. D'ailleurs, comme l'imagine Prezzolini, Machiavelli aurait affirmé que, s'il est vrai qu'il a enseigné aux tyrans comment on conquiert le pouvoir, il a également enseigné aux peuples comment on renverse les tyrans.²⁷ L'éthique d'Angelo est visible dans d'autres passages, comme dans le dialogue avec le vieillard dont il fait la rencontre au chapitre V :

Angelo était trop ému par le sommeil de cette tête dans sa collerette de sang pour ne pas dire bêtement qu'il fallait finir ce que ce jeune garçon avait commencé. – Je ne vous contredirai pas, dit le vieillard. Il y a bien longtemps que je ne contredis plus personne. Mais qu'il faille se faire trouer la paillasse, comme ce petit bonhomme a fait, pour mettre Charles-Albert à la place de Ferdinand, je trouve ça un peu couillon, révérence parlée. Je ne suis pas pour les Autrichiens, notez bien, mais je ne serai pas pour vous si demain vous tenez la trique. – Nous ne cherchons pas la trique, dit Angelo. Nous ne sommes pas une armée qui va caser son général en chef. Nous n'obéissons qu'à ce que nous avons de meilleur dans le cœur.²⁸

²⁵ GIONO, Jean, *BF*, cit., pp. 727-728.

²⁶ Ivi, p. 760.

²⁷ *NMPREZ*, cit., p. 160.

²⁸ GIONO, Jean, *BF*, cit., p. 802.

Outre à mettre en évidence la noblesse des propos d'Angelo, ce dialogue fait surgir le doute sur les risques que comporte la lutte contre les Autrichiens et les tentatives de changer le gouvernement. Même en cas de succès, les risques de passer d'un gouvernement autoritaire à un autre de la même nature est toujours présent. Changeant l'autorité, le pouvoir pourrait être géré de la même manière brutale et répressive. En outre, au cours des tumultes qui signent le passage d'un gouvernement à l'autre, les citoyens risquent de se faire tuer. Encore une fois, l'accent est mis sur l'inutilité de la guerre pour le peuple, outre que sur l'amère constatation de l'inutilité de l'espoir qui repose sur l'instauration d'un nouveau gouvernement et qui est celle d'obtenir une amélioration de sa propre condition. Le vieillard qui symbolise l'expérience de la vie en raison de son âge, sait que cet espoir n'est qu'une illusion. Dans le volume de Burnham sur les machiavéliens modernes, Giono souligne cette idée dans le cadre de la pensée de Mosca (Fig. 4.3).²⁹

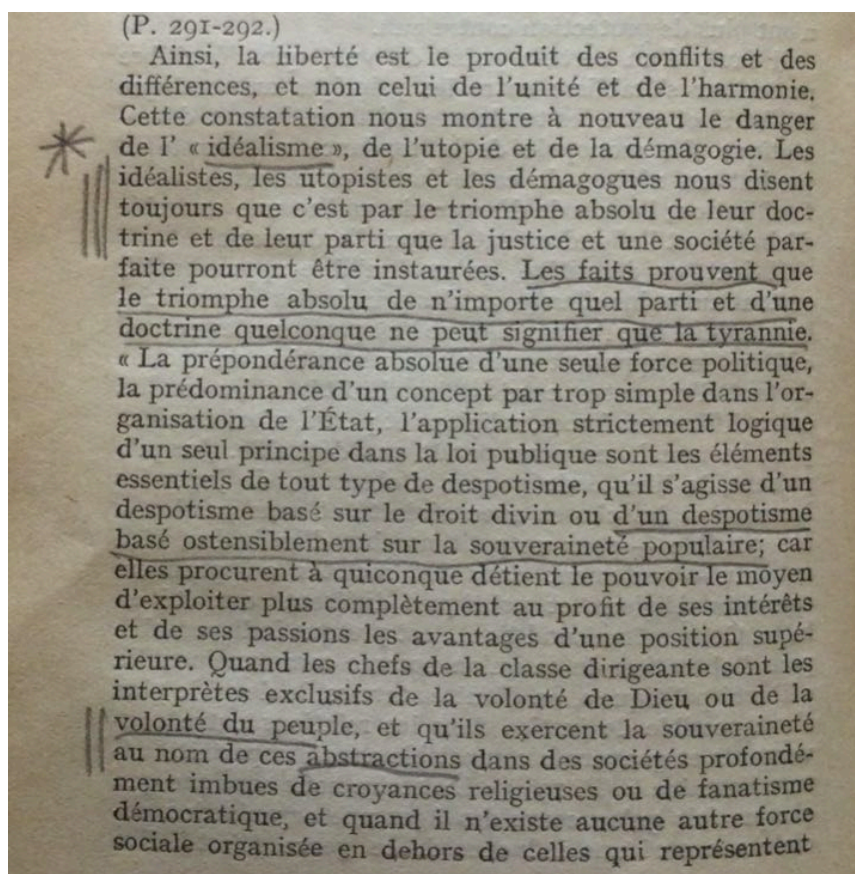


Fig. 4.3 p. 122 de *MACHBURN*.³⁰

²⁹ Gaetano Mosca (1858-1941) était un professeur de droit, journaliste et politologue italien. Il a proposé la théorie des élites et de la classe politique.

³⁰ *MACHBURN*, cit., p. 122.

Angelo ne semble pas tenir compte des amères considérations du vieillard. Tout le long du roman, il opposera sa grandeur aux forces qui s'opposent à sa lutte, à partir de l'utilitarisme des autres personnages, à commencer par Bondino, un homme « qui ne se dérangera que pour des réalités » et auquel il faut « promettre des choses réelles ».³¹ Cerutti observe ce trait parmi les révolutionnaires :

Cerutti subissait un orage du cœur. Il avait écouté quelques-uns des discours que tenaient les messagers de la révolution. Dans les marais du Mincio (où l'on avait arrêté Menotti) le soir, sur le bord des fleuves, quand les bateliers campaient, des avocats et des libraires venaient leur parler d'avenir. Il était chaque fois question d'utilitarisme, jamais de rêve et de grandeur. Il avait en horreur des projets aussi prosaïques.³²

Les capacités oratoires des révolutionnaires n'arrivent pas à séduire Cerutti, qui est dégoûté par le manque de grandeur de ces hommes. Il pense que l'utilitarisme et la soif de pouvoir étant le moteur de leurs actions, l'instauration d'un nouveau gouvernement de leur part ne changera rien à l'état actuel de choses, et même elle risque de l'empirer. En tant que roman de formation dans lequel on assiste à l'évolution d'Angelo sur le plan personnel aussi bien que sur le plan de sa sensibilité politique, le *Bonheur fou* prévoit toute une série de rencontres qui participent à faire mûrir le protagoniste. Nous avons souligné plus haut l'importance que le Machiavelli gionien accorde à l'observation et à la fréquentation des autres afin de se former une vision du monde la plus objective que possible. *Le Bonheur fou* amplifie cette dimension, devenant, comme l'a bien noté Ricatte, un « roman des rencontres ».³³ La fréquentation, parfois très brève, d'autres personnages, permet à Angelo de mûrir, et le contexte de la révolution est pensé pour favoriser ces rencontres, comme le montre cette note que Giono insère dans son carnet en septembre 1953 :

Il est engagé par le fait de la révolution à rencontrer beaucoup de gens. C'est ça la description de la révolution.
C'est par ces gens et dans des conversations naturelles qu'il faut faire dire ce qui est l'essentiel du livre. Par exemple que « quiconque veut gagner la liberté doit s'attendre à la perdre d'abord plusieurs fois » et en principe tout ce qui fait de la révolution l'équivalent du choléra. C'est là sa description. [...] Recueillir et classer

³¹ GIONO, Jean, *BF*, cit., p. 651.

³² *Ivi*, p. 664.

³³ RICATTE, Robert, *Notice au Bonheur fou*, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., pp. 1557-1558.

les faits à utiliser dans ces rencontres *sur une route*. Donner à chaque vie principale un *personnage porteur*.³⁴

Ces affirmations suggèrent l'importance des dialogues entre Angelo et les personnages qu'il croise dans son parcours. Ce serait donc dans la dimension mimétique qui seraient véhiculées les idées qui stimulent l'évolution d'Angelo. En effet, l'échange avec les autres personnages enrichit son expérience tout le long du roman. Au cours de son parcours, Angelo rencontre des adjuvants, des gens du peuple qui le cachent pour qu'il ne soit pas arrêté ou qui le sauvent lors des attaques ennemies. Angelo rencontre également des antagonistes, certains desquels déjà évoqués plus haut, dans le cadre des machinations politiques. Au-delà du bien et du mal, celle des tyrans est, comme Giono le déclare, une force en action dans le monde,³⁵ à laquelle Angelo doit se mesurer. Parmi les ennemis, on trouve son frère de lait, Giuseppe, qui le trahi et qui sera tué dans le duel qui clôt le roman. Décrit comme un homme exalté et calculateur, Giuseppe est toujours incapable de dépasser le monde des idées, ce qui le détache des sentiments fraternels, et, même s'il éprouve des remords pour sa trahison, il sait les chasser de son esprit.³⁶ La critique a déjà détaillé le rapport entre Angelo et Giuseppe.³⁷ Ce qui nous intéresse ici, c'est l'opposition qui sépare les deux frères sur le plan des idées et des valeurs. Comme dans le *Hussard sur le toit*, l'éthique et la sensibilité d'Angelo ne trouvent pas d'échos chez Giuseppe, qui est toujours incapable de dépasser sa rationalité stérile et asservie à la recherche de pouvoir. Pour ce personnage, dont les actions dénotent une petitesse qui s'oppose à la grandeur d'Angelo, la révolution est un labyrinthe sans sortie : « Enfermés (ou -é) dans la révolution comme dans un labyrinthe (ce pourrait être Giuseppe) ».³⁸

Un autre ennemi d'Angelo est Bondino, le chef des insurgés. Ce personnage est un arriviste à la recherche s'améliorer sa position, avec le goût du paraître et qui croit dans ses propos. Ensuite nous avons Cerutti, ancien officier piémontais qui collabore avec Bondino. Cerutti est un sensuel et un homme sans scrupules, qui éprouve du plaisir lorsqu'il peut vendre ses amis, ce qui fait naître chez lui un amour aux traits monstrueux :

³⁴ GIONO, Jean, Carnet, F° 57, r°.

³⁵ CLARKE, Katherine, *Interview*, cit., p. 5.

³⁶ « Cinq ou six ans de combinaisons place San Carlo et au domaine de La Brenta organisèrent l'âme de Giuseppe par rapport à cette vanité. « Il me faut garder un pied dans chaque camp », se disait-il. Et les soirs de remords : « C'est le même camp, somme toute. » « Où en êtes-vous ? lui écrivait Bondino. J'ai confiance en vous et je vous ai nommé adjudant-général ». GIONO, Jean, *BF*, cit., p. 692.

³⁷ Voir RICATTE, Robert, *Notice au Bonheur fou*, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., pp. 1480-1490.

³⁸ GIONO, Jean, Carnet décembre 1953, F° 8, v°.

Il ne vendait strictement que ses amis. Son emprisonnement à Fénestrelles, son exil forcé dès le début du mouvement insurrectionnel, à la suite de son évasion spectaculaire, l'avaient placé dans la situation du héros pur. Il ne dénonçait les hommes qui entraînaient secrètement en France par la route de Chambéry qu'après avoir fait avec eux amitié sincère et véritable. Les fonds secrets faisaient évidemment bouillir sa marmite, mais l'argent ne fait pas le bonheur et il aurait préféré mourir de faim plutôt que de se priver de cette nostalgie, de cet exquis sentiment de solitude qui suivaient les arrestations.³⁹

[...]

Cerutti se met à aimer Sandro.

Au surplus, il sentait qu'il allait se mettre à aimer Sandro à la folie. Combien de fois, en admirant son beau visage, sa belle ardeur et sa sincérité, ne savoura-t-il pas par avance l'amer désordre qui suivrait son arrestation ?⁴⁰

Enfin, il y a le général Lecca, personnage à moitié fictif qui n'est pas exactement un ennemi d'Angelo, mais qui l'utilise pour atteindre ses propres buts.

Les personnages que nous venons d'esquisser représentent des individualités dont la force s'oppose à la lutte d'Angelo et à sa vraie mission, qui est celle d'atteindre ou garder le bonheur et la grandeur. Mais les individus ne sont pas la seule force antagoniste en action dans le roman. Dans l'épisode charnière de Brescia, la foule, à savoir la masse déchaînée, devient une force antagoniste qui s'oppose à Angelo, telle qu'une force destructrice dont le personnage fera les frais. En mission pour le général Lecca, Angelo arrive dans la ville de Brescia où il est pris pour un prisonnier de haut rang et arrêté. Dans la cour, la foule grossit. On entend des cris isolés de « mort au tedesco ! ». ⁴¹ Mal renseigné et manipulé, le peuple est prêt à attaquer. Lorsque Angelo est libéré par les autorités, il est agressé par la foule et blessé au couteau. Cet épisode sera commenté par le personnage qui le sauve, un avocat qui se livre ensuite à un « exposé de morale sociale ». ⁴² Le discours de l'avocat participe à l'élaboration de l'événement de la part d'Angelo et constitue un élément important pour son évolution :

« C'est pire, poursuit-il. C'est la foule qui va commander. La foule servira toujours d'instrument à un caprice. (Ce caprice peut être une idée ou une constitution.) Et c'est à ce caprice qu'il faudra que tu te plies. « L'alternative ne laisse aucun espoir. Devenir commun, abandonner tout idéal personnel, ou mourir, et dans des souffrances physiques organisées pour faire renier toute dignité : tout cela sera fait au nom du "bon tyran". » ⁴³

³⁹ Id, *BF*, cit., p. 651.

⁴⁰ Ivi, p. 656.

⁴¹ Ivi, p. 872.

⁴² RICATTE, Robert, *Notice au Bonheur fou*, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., pp. 1525-1526.

⁴³ Ivi, pp. 877-878.

Angelo sera très bouleversé par cette attaque, spécialement de la part d'un peuple pour qui il est en train de combattre. Les mots qu'il profère à ce sujet ne laissent pas de doute sur son état d'âme et ne vont pas sans évoquer les sentiments que Giono a dû éprouver vis-à-vis des attaques qui l'ont ciblé alors que, dans sa lutte pacifiste, il avait mené une lutte pour une cause collective :

– Je n'ai pas peur de mourir, même bleu, dit Angelo, mais j'ai peur de mourir bête. C'est le petit moment de trois secondes dans lequel, avant de casser ma pipe, j'aurais la certitude de la bêtise générale, qui m'effraie. – Mon cher, on dit que pour vivre en paix dans le pays des borgnes, il faut tenir un œil fermé. Avouez que ce n'est pas bien compliqué ! Et cela suffit, je puis vous le garantir. Le garçon boucher qui vous tenait dans ses bras s'y prenait avec vous comme avec ses cochons ou avec sa promise. C'est un bon garçon que je connais comme ma poche, et qui ne ferait pas de mal à une mouche en temps ordinaire ; mais, que voulez-vous qu'il comprenne à votre silence hautain ? Vous lui en demandez trop. Quant à celui qui vous a frappé de son couteau, c'est un gentil petit clerc de notaire à qui je confierais volontiers ma fortune, sauf ma fortune politique. Vous tendiez la gorge. Il ne comprenait rien à cette façon de lui témoigner du mépris. Il ne voyait que la gorge et une occasion qu'il n'a jamais eue. Rien ne ruine comme la misère.⁴⁴

Pour celui qui mène une lutte pour une cause collective, l'expérience de la masse et très importante. Dans ce cas, le fait de s'avoir assisté à une manifestation de la bêtise générale constitue une étape fondamentale dans le parcours évolutif d'Angelo, dont la cicatrice symbolise la valeur : « – Vous voilà défiguré, dit-il, en regardant la blessure d'Angelo. Les plaies au front ne s'effacent plus et la cicatrice restera vilaine. Elle va rougir comme un stigmaté à la moindre émotion. Vous allez être une horreur ».⁴⁵ Outre à représenter un épisode charnière dans le parcours évolutif d'Angelo, l'épisode de Brescia témoigne d'un intérêt de Giono pour le gouvernement des masses. Lors de son interview avec l'écrivain en juin 1957, Katherine Clarke lui demande s'il y a bien, dans *Le Bonheur fou*, des « forces aveugles des masses mal renseignées ».⁴⁶ La réponse de Giono est affirmative et confirme la lecture de Clarke :

Quant aux forces aveugles des masses mal renseignées, alors, là, là, c'est une autre chose. Ça, vraiment, ce sont des forces aveugles. Les masses, à mon avis, sont toujours mal renseignées puisqu'on n'a aucun intérêt à bien les renseigner. Par

⁴⁴ Ibidem.

⁴⁵ Ivi, p. 907.

⁴⁶ CLARKE, Katherine, *Interview*, cit., p. 5.

conséquent, elles sont toujours aveugles, toujours mal renseignées. C'est ce qui fait l'intérêt du drame à exprimer chaque fois qu'on parle des masses politiques.⁴⁷

Ce discours indique que les masses sont instrumentalisées par ceux qui détiennent ou cherchent le pouvoir. Il ne s'agit pas de masses intrinsèquement ignorantes, mais dont le manque de renseignement est voulu par une puissance supérieure. Il y a donc un intérêt à maintenir le peuple dans l'ignorance.

À partir de cette lecture, il semblerait que Giono n'ait pas totalement perdu la foi dans la conscience collective. Si la masse est plus faible de l'individu, elle n'est pas incapable. L'importance que revêtent les masses dans *Le Bonheur fou* est témoignée par les titres que Giono avait envisagé pour le roman, à savoir *Au réveil du lion*, « qui s'applique fort bien au sursaut révolutionnaire d'un peuple endormi dans la servitude » et *L'âne rouge* – en 1949 qui aurait renvoyé métaphoriquement « aux ruades entêtées d'un peuple en colère ».⁴⁸ Cet intérêt pour les masses déchaînées dans le cadre de soulèvements populaires remonte au moins aux années Quarante. En effet, dans un extrait de *l'Esprit de la Révolution* de Saint-Just, édité par Vellay, Giono apporte des marques de lecture en proximité de passages relatifs à ce thème (Fig. 4.4 et 4.5).

⁴⁷ Ibidem.

⁴⁸ RICATTE, Robert, *Notice au Bonheur fou*, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., pp. 1475-1476.

de verroux et d'autres harnois d'esclaves. Les uns n'avaient point vu la lumière depuis quarante années, leur délire était intéressant, tirait des larmes, perçait de compassion ; il semblait qu'on eût pris les armes pour les lettres de cachet. On parcourait avec pitié les tristes murailles du fort couvertes d'hieroglyphes plaintifs. On y lisait celui-ci : *je ne reverrai donc plus ma pauvre femme, et mes enfants, 1702 !*

L'imagination et la pitié firent des miracles ; on se représentait combien le despotisme avait persécuté nos pères, on plaignait les victimes ; on ne redoutait plus rien des bourreaux.

L'emportement et la sotte joie avaient d'abord rendu le peuple inhumain, son attentat le rendit fier, sa fierté le rendit jaloux de sa gloire ; il eut un moment des mœurs, il désavoua les meurtres dont il avait souillé ses mains, et fut assez heureusement inspiré soit par la crainte, soit par l'insinuation des bons esprits, pour se donner des chefs et pour obéir.

Tout était perdu, si les lumières et l'ambition de quelques-uns n'eussent dirigé l'embrasement qui ne se pouvait plus éteindre.

Si M. d'Orléans avait eu sa faction, il se serait mis alors à sa tête, eut effrayé et ménagé la cour, comme le pratiquèrent quelques autres. Il n'en fit rien, si ce n'est, comme on l'a dit, qu'il comptait sur le meurtre de la famille royale, comme il faillit à se commettre quand Paris courut à Versailles. Toutefois, pour peu qu'on juge sainement des choses, les révolutions de ce temps n'offrent partout qu'une guerre d'esclaves imprudents qui se battent avec leurs fers et marchent enivrés.

La conduite du peuple devint si fougueuse, son désintéressement si scrupuleux, sa rage si inquiète, qu'on voyait bien qu'il ne prenait conseil que de lui-même. Il ne respecta rien de superbe ; son bras sentait l'égalité qu'il ne connaissait pas. Après la Bastille vaincue, quand on enregistra les vainqueurs, la plupart n'osaient dire leur nom ; à peine furent-ils assurés, qu'ils passèrent de la frayeur à l'audace. Le peuple exerça une espèce de despotisme à son tour ; la famille du Roi et l'Assemblée des États marchèrent captives à Paris, parmi la pompe la plus naïve et la

Fig. 4.4 P. 42 de *SJVEL*.⁴⁹

⁴⁹ *SJVEL*, cit., p. 42.

SAINT-JUST AVANT LA CONVENTION

plus redoutable qui fut jamais. On vit alors que le peuple n'agissait pour l'élévation de personne, mais pour l'abaissement de tous. Le peuple est un éternel enfant ; il fit avec respect obéir ses maîtres et leur obéit après avec fierté ; il fut plus soumis dans ces moments de gloire qu'il n'avait été rampant autrefois. Il était avide de conseils, affamé de louanges et modeste ; la crainte lui fit oublier qu'il était libre ; on n'osait plus s'arrêter ni se parler dans les rues ; on prenait tout le monde pour des conspirateurs ; c'était la jalousie de la liberté.

Le principe était posé, rien n'arrêta ses progrès ; parce que le despotisme n'était plus, qu'il était dispersé, que ses ministres avaient pris la fuite, et que la frayeur agitait leurs conseils.

Le corps des électeurs de Paris, plein d'hommes désespérés, perdus de misère et de luxe, souleva beaucoup le peuple. Cette faction n'eut point de principes déterminés et ne pensa point à s'en donner ; aussi passa-t-elle avec le délire de la révolution ; elle eut des vertus, de la fermeté même, et de la constance un moment ; on se rappelle avec respect l'héroïsme de Thuriot de la Rosière (1) qui fut sommer le gouverneur de la Bastille ; et le grand de Saint-René qui fit fuir vingt mille hommes de l'Hôtel-de-Ville, en se faisant apporter de la poudre et du feu ; et Duveyrier (2), et Dussaulx (3), ce sage vieillard qui écrivit ensuite l'histoire de la révolution. Ceux-là n'étaient point factieux. Plusieurs autres s'enrichirent, c'est tout ce qu'ils voulaient ; le petit nombre des gens de bien s'éloigna bientôt, et le reste se dissipa, chargé d'épouvante et de butin.

Fig. 4.5. P. 43 de *SJVEL*.⁵⁰

L'extrait en question décrit l'écroulement de la monarchie absolue dans le but d'analyser la Révolution française dans ses causes. Le peuple, accablé d'impôt, a facilement cédé aux pressions des parlements et des philosophes qui s'étaient dressés contre la tyrannie. Saint-Just considère que le peuple est un éternel enfant qui a besoin d'être guidé par une

⁵⁰ Ivi, p. 43.

élite. Les marques de lecture de Giono montrent une reprise lexicale entre l'idée de masse *aveuglée* et *enivrée*. Dans ces pages tirées de *l'Esprit de la Révolution* de Saint-Just, on peut observer l'intérêt pour les mécanismes qui sous-tendent les actions des êtres humains lorsqu'ils se regroupent. Ces « esclaves imprudents et enivrés » forment une « masse aveugle » qui est incapable de raisonner lucidement. Ce sont les traits que Giono décide de représenter dans son roman :

Le Bonheur fou. La misère d'un peuple que d'étranges mots d'ordre divisent sans qu'il puisse toujours savoir où est son devoir. [...] Dans les 5 journées de Milan, la foule déchaînée (ménagerie de monstres). Comment il réagit. Après il se souviendra – très rapidement – des massacres près des fontaines (empoisonneurs ?) pendant le choléra. Il y a du Giuseppe là-dessous se dit-il. Non c'est simplement l'homme déchaîné.⁵¹

Il est intéressant de remarquer que Giono écrivain reprend exactement les adjectifs de Saint-Just.

Ce qui est très intéressant est que Giono suit, dans ses lectures, l'évolution de la pensée politique sur la gestion des masses, dont les idées de Machiavelli et celles du discours de Saint-Just que nous venons de citer ne constituent que le début. La fin du XIX^e siècle et le début du XX^e signe, en Europe, l'entrée des masses dans l'histoire, ce qui entraîne la préoccupation des classes dirigeantes. Selon les théoriciens des élites tels que Gaetano Mosca e Vilfredo Pareto, les masses auraient besoin d'un groupe restreint d'individus qui se mette à les guider. Les masses sont présentées comme des unités compactes, irrationnelles et criminelles. Les membres de ce courant élitiste admirent souvent l'œuvre de Machiavelli, et c'est dans l'ouvrage de Burnham que Giono fait leur rencontre.⁵² Parmi ces théoriciens des élites, Mosca, qui fonde ses considérations sur les événements historiques de l'Italie en train de se former en tant qu'État unifié, considère que le gouvernement d'une minorité sur la majorité qui subit le pouvoir est une constante dans l'Histoire (Fig. 4.6, 4.7 et 4.8), ce qui retient l'attention de Giono.

⁵¹ GIONO, Jean, Carnet février 1952 F^o 44, v^o.

⁵² MACHBURN, cit., dont Giono fait l'acquisition en 1949. MÉNY, Jacques, *Giono et sa « Librairie »*, « Instinct Nomade », n^o10/2022, p. 100.

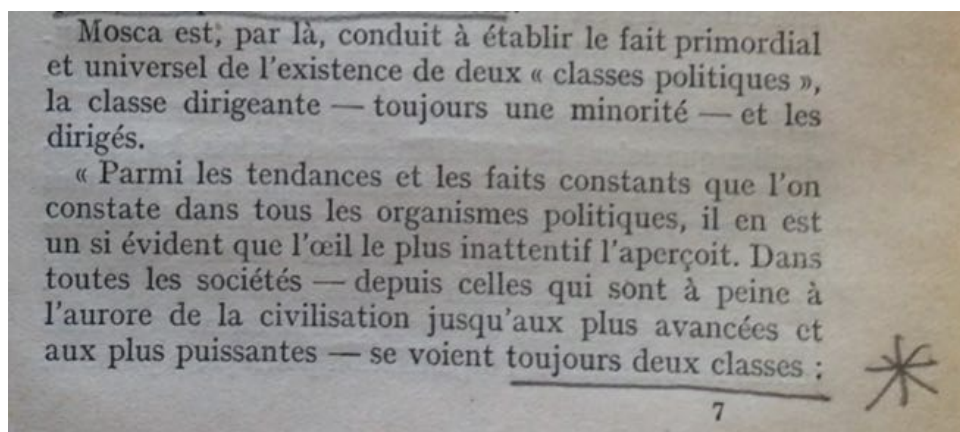


Fig. 4.6. P. 97 de MACHBURN.⁵³

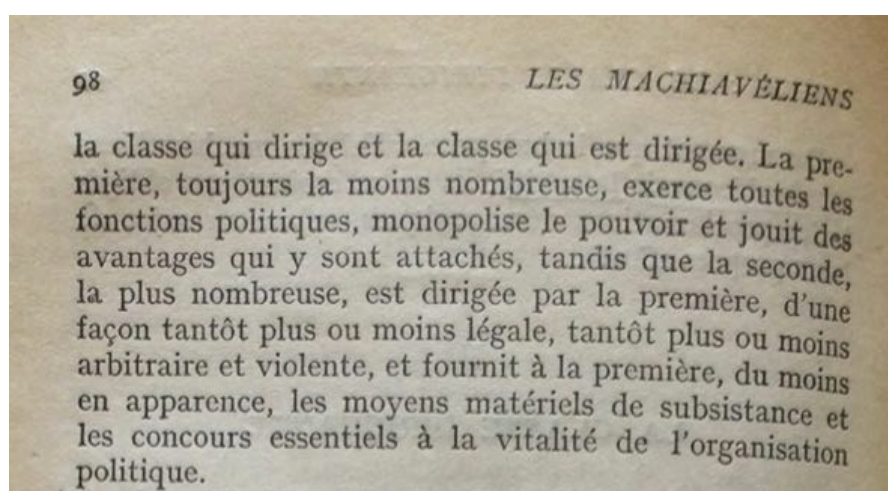


Fig. 4.7 P. 98a de MACHBURN.⁵⁴

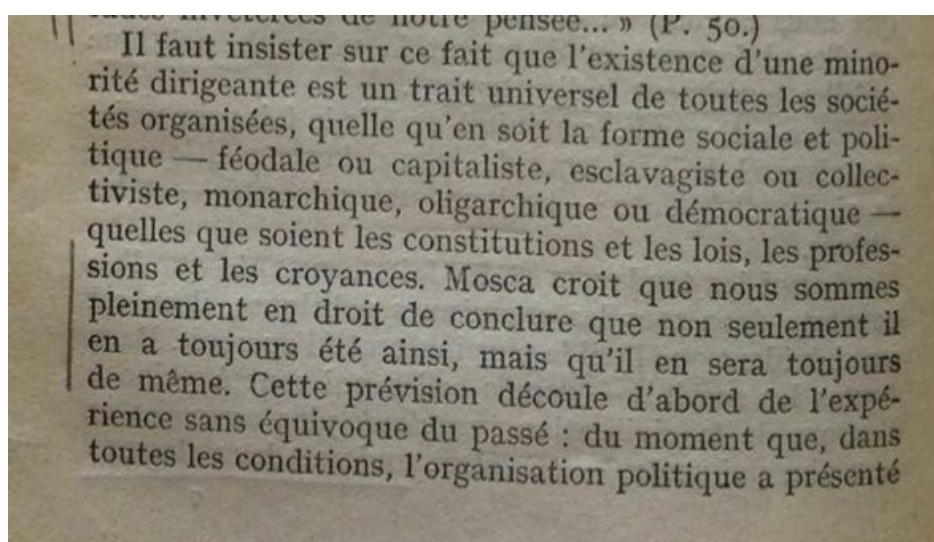


Fig. 4.8 P. 98b de MACHBURN.⁵⁵

⁵³ Ivi, p. 97.

⁵⁴ Ivi, p. 98.

⁵⁵ Ibidem.

Comme le souligne Burnham dans sa synthèse, Mosca poursuit son discours en affirmant que les masses ne sont pas capables de se gouverner elles-mêmes. Dans ce passage, Giono combine les marques de lecture non verbales pour signaler l'importance qu'il attribue à cette idée (Fig. 4.9).

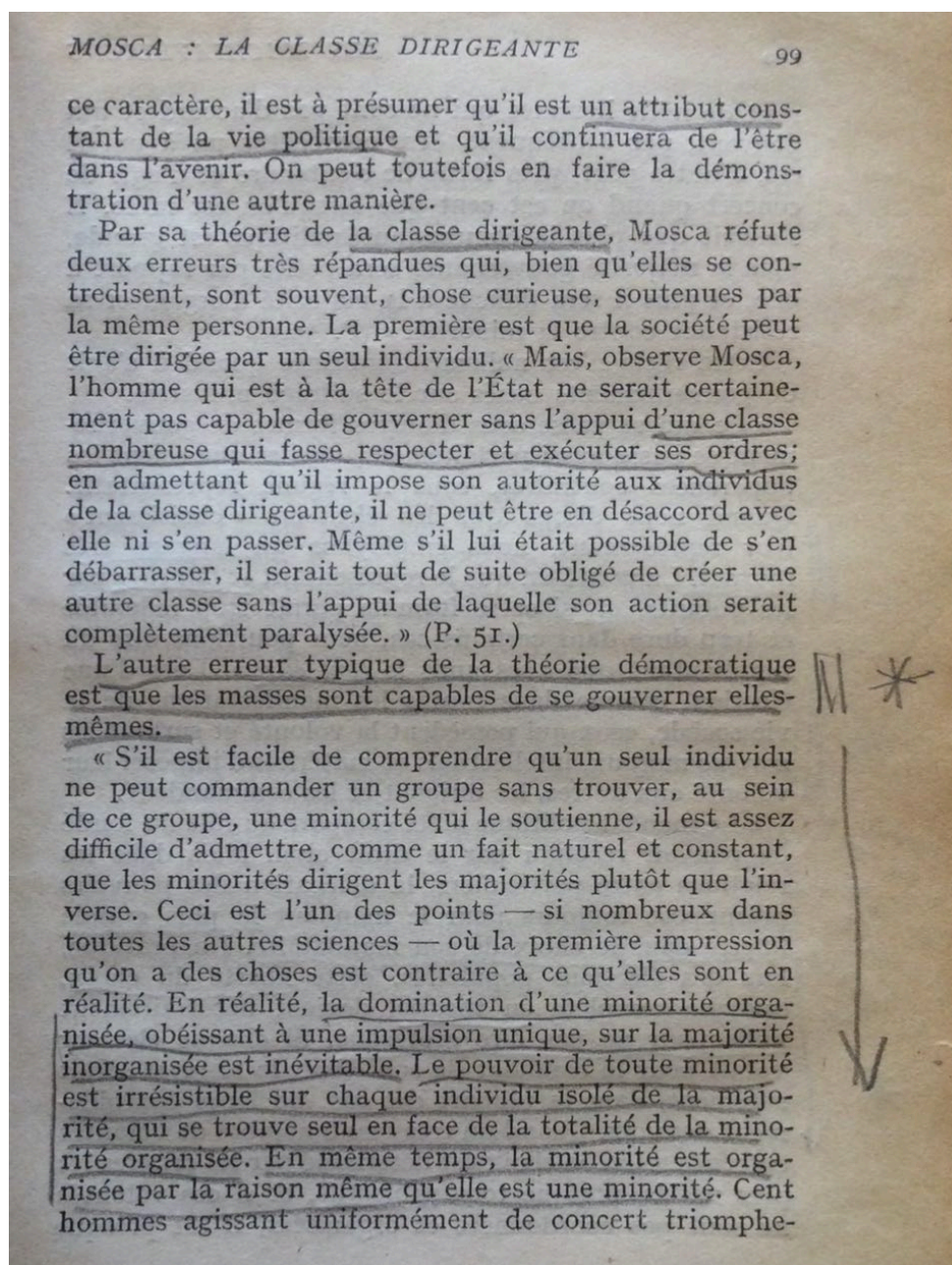


Fig. 4.9 P. 99 de MACHBURN.⁵⁶

⁵⁶ Ivi, p. 99.

Comme le souligne Burnham, Mosca affirme que la lutte pour la prééminence a pour but d'établir les membres de la classe dirigeante. Pour s'élever dans l'échelle sociale, il faut de l'ambition ainsi qu'une habileté particulière : celle d'obtenir de la reconnaissance (Fig. 4.10).

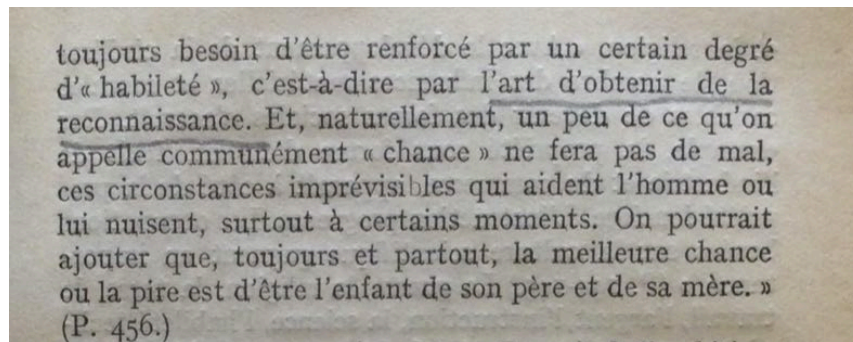


Fig. 4.10 P. 107 de *MACHBURN*.⁵⁷

Ainsi, la classe dirigeante doit être capable de contrôler les forces sociales qui agissent dans la société, donc de diriger « les forces aveugles des masses » auxquelles Giono faisait référence dans son interview avec Clarke, afin de maintenir et exercer son pouvoir (Fig. 4.11).

⁵⁷ Ivi, p. 99.

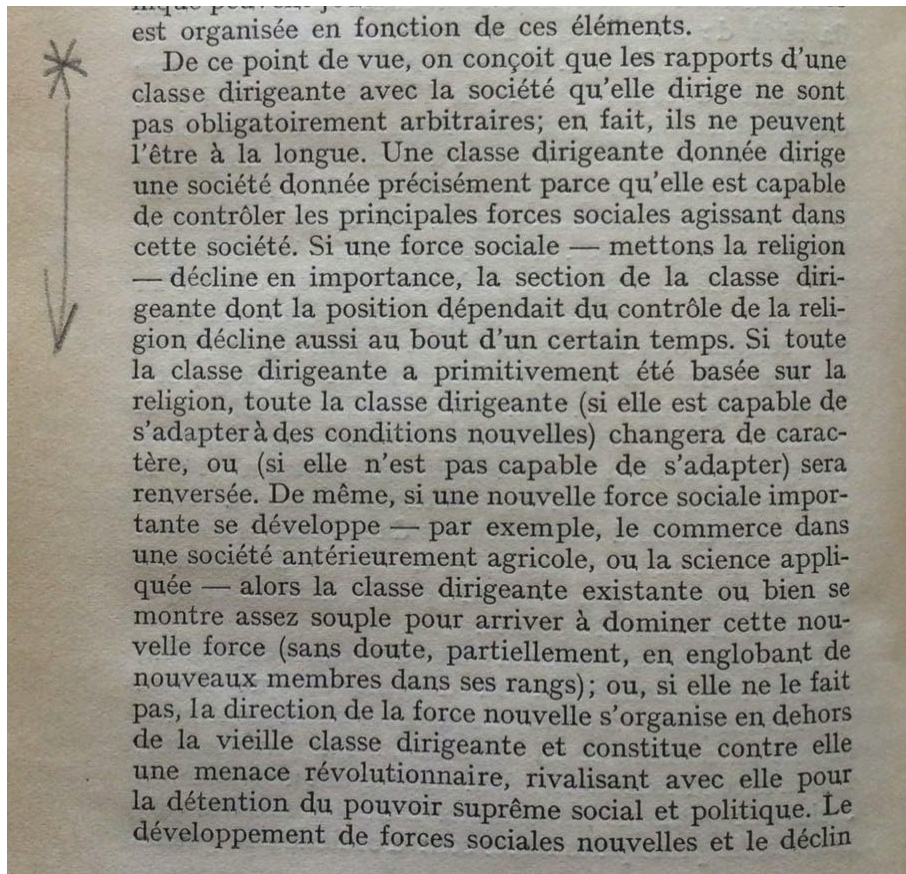


Fig. 4.11 P. 108 de *MACHBURN*.⁵⁸

Ce qui distingue les gouvernants des gouvernés selon Mosca est donc l'organisation. La classe dirigeante est supérieure, sur le plan moral aussi bien que culturel. De leur côté, les masses doivent croire dans la classe politique qui les gouverne et y voir un guide. Pour que le gouvernement soit stable, il est nécessaire qu'il soit justifié, aux yeux du peuple, sur le plan des idées, il faut obtenir le consensus. C'est la formule politique de Mosca (Fig. 4.12). Comme le résume Burnham, cette formule politique peut être un « mythe racial », comme en Allemagne, la doctrine du « droit divin » ou bien la croyance en la « volonté du peuple ».

⁵⁸ Ivi, p. 108.

de forces anciennes sont donc généralement en corrélation avec le changement et la dislocation qui s'élaborent constamment au sein de la classe dirigeante.

Une classe dirigeante exprime son rôle et sa position par ce que Mosca nomme une *formule politique*. Cette formule rationalise et justifie sa domination et la structure de la société qu'elle dirige. La formule peut être un « mythe racial », comme en Allemagne, à présent, ou, dans notre pays, par rapport aux Nègres ou aux Jaunes : la domination est expliquée comme étant la prérogative naturelle d'une race supérieure. Ou bien, ce peut être la doctrine du « droit divin », comme dans les théories relatives aux monarchies absolues du xvi^e et du xvii^e siècle, ou au Japon, de nos jours; la domination y est expliquée comme étant la conséquence d'une relation spéciale avec la divinité; souvent par une filiation physique directe (ces formules, très communes dans l'antiquité, n'ont pas du tout perdu leur efficacité). Ou encore, pour citer la formule qui nous est la plus familière et qui fonctionne actuellement chez nous : c'est la croyance en la « volonté du peuple » : la domination s'établit légitimement par suite de la volonté et du choix que le peuple exprime au moyen d'un type quelconque de suffrage.

« Selon le niveau de civilisation des peuples parmi lesquels elles ont cours, les diverses formules politiques peuvent être basées soit sur des croyances surnaturelles, soit sur des idées qui, si elles ne correspondent pas à des réalités positives, paraissent du moins être rationnelles. Nous ne dirons pas qu'elles correspondent, dans l'un ou l'autre cas, à des vérités scientifiques. Un observateur consciencieux serait forcé de confesser que, si personne n'a jamais vu le document authentique par lequel le Seigneur a accordé à certaines personnes ou familles privilégiées le pouvoir de gouverner ses peuples à sa place, on ne peut pas non plus soutenir qu'une élection populaire, quelque libre que puisse être le vote,

Fig. 4.12 P. 109 de MACHBURN.

soit d'ordinaire l'expression de la volonté d'un peuple ou même celle de la majorité d'un peuple.

« Et cependant, cela ne veut pas dire que les formules politiques ne soient que des charlataneries inventées pour amener par ruse les masses à l'obéissance. Quiconque les envisagerait sous ce jour commettrait une grave erreur. La vérité est qu'elles répondent à un besoin réel de la nature sociale de l'homme, et ce besoin, si universellement éprouvé, de gouverner et de savoir qu'on est gouverné, non sur le fondement de la force matérielle ou intellectuelle, mais en vertu d'un principe moral, offre, sans aucun doute, une importance pratique et réelle. » (P. 7.)

Comme la question de ces formules (idéologies, mythes) nous occupera longuement plus loin, je ne noterai ici que deux autres faits qui s'y rapportent :

Primo, la formule politique spéciale employée chez une nation donnée est souvent apparentée à des mythes de plus large envergure partagés par de nombreuses nations, de sorte que plusieurs formules politiques ont l'air d'être des variations sur les mêmes thèmes fondamentaux. Les plus marquants de ces mythes sont les grandes religions — christianisme, bouddhisme, mahométisme — qui, contrairement à la plupart des religions plus anciennes ou des religions encore observées du type du shintoïsme japonais, ne sont pas spécifiquement celles d'une nation ou d'un peuple en particulier; le mythe, que Rousseau a sans doute le mieux exprimé, édifié sur des idées telles que la bonté innée de l'homme, la volonté du peuple, l'humanitarisme et le progrès; et le mythe moderne du collectivisme qui, de l'avis de Mosca, est la prolongation logique du mythe démocratique de Rousseau.

Secundo, l'expérience historique démontre que l'intégrité de la formule politique est essentielle à la survivance d'une structure sociale donnée. Les modifications de la formule, si elles ne doivent pas détruire la société,

Fig. 4.13 P. 110 de MACHBURN.

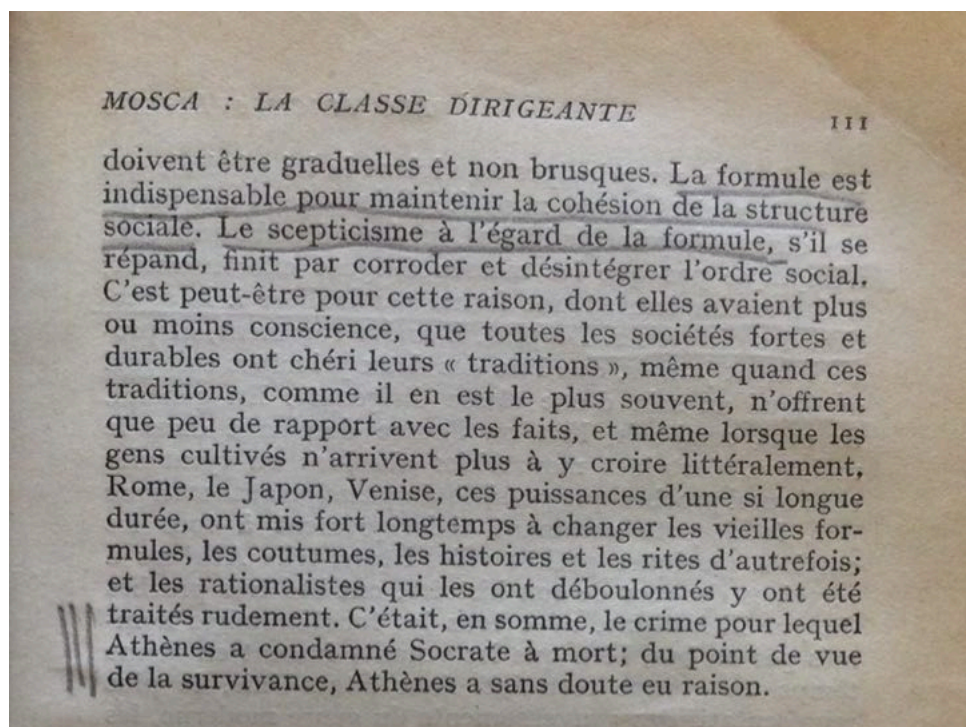


Fig. 4.14 P. 111 de MACHBURN.

Dans le *Bonheur fou* on retrouve l'idée d'une masse facilement influençable, telle que nous l'avons décrite au Chapitre III. Dès le début du roman, l'accent est mis sur les stratégies discursives mises en place par les révolutionnaires pour gagner le consensus du peuple. Au premier chapitre, on joue sur l'émotivité du peuple autour de la mort du révolutionnaire Menotti, condamné à mort pour avoir organisé le soulèvement : « On fit paraître sur cette mort un opuscule apologétique qui parlait de vertu outragée, de liberté châtrée (ce qui était piémontais) de martyr du juste, de père de la patrie, d'ennemi de l'esclavage et de monument de gratitude. Cette brochure eut un très vif succès en France ».⁵⁹ Toujours au premier chapitre, Cerutti voyage à travers la Lombardo-Vénétie et admire l'efficacité des « remarquables morceaux de littérature » qui réveillent les âmes des soldats de l'Armée :

Ces factums étaient, de toute évidence, rédigés par quelqu'un qui connaissait fort bien le cœur humain. Cette connaissance était d'une extrême finesse et elle allait toucher avec précision des ressorts bien secrets, habituellement noyés dans beaucoup d'ombre. Elle ne pouvait appartenir qu'à un homme rompu à l'exercice d'une intelligence caustique et sachant généraliser l'expérience de ses propres défauts. Ce

⁵⁹ Ivi, p. 664.

sont les réflexions que Cerutti se faisait. Il était bien content d'avoir compris Bondino dès le premier coup d'œil.⁶⁰

Ici, avec ce clin d'œil au Machiavelli « connaisseur du cœur humain », nous pouvons observer comment les stratégies pour acquérir le pouvoir demandent des capacités rhétoriques très développées, l'instrumentalisation demandant une connaissance très profonde des mécanismes qui sous-tendent le comportement des êtres humains. Toujours au premier chapitre, Asinari commente, par le biais du monologue intérieur, les proclamations du chef Bondino, qui s'assure le consensus du peuple grâce à la promesse de grades et de récompenses, s'appuyant sur le désir de pouvoir et de richesse des gens :

Il fut atterré. Il se dit : « Personne ne résistera à cette façon de présenter les choses. » Jusqu'à la proclamation no 6, Bondino ne traitait que de généralités, mais avec des mots qui allaient de plus en plus droit au cœur. A partir de la septième, il entra dans le vif du sujet et il parlait de distributions de grades et de récompenses. Enfin, faisant la description du peuple pour lui déclarer son amour, il lui donnait des idées. Il disait : « Le peuple sera sans pitié ». ⁶¹

Les révolutionnaires ne sont pas les seuls capables de rhétorique pour stimuler l'action du peuple. Le roi Charles-Albert, qui veut inciter les gens à prendre les armes, sait aussi s'appuyer sur les mots : « La veille, le Roi avait adressé une proclamation aux Lombards. Il leur avait dit : « Armez-vous ! » Il avait parlé de sacrifice extrême et d'humiliation ». ⁶² Si ce discours ne semble pas sortir l'effet désiré - « – Armez-vous, oui, de patience, dit le paysan. De quoi d'autre veut-il qu'on s'arme ? Le premier sabre piémontais que je vois depuis une semaine, c'est à votre ceinturon qu'il est pendu », celui qu'il fera par le biais d'une proclamation sera accueilli avec beaucoup plus d'enthousiasme par les milanais :

Le soir, arriva à Milan la proclamation émanée de Bozzolo par laquelle le Roi, en appelant aux armes les Milanais, les invitait tous à être prêts à mourir plutôt que de perdre leur indépendance. Il assurait que ses soldats verseraient pour la patrie jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Des enfants couraient dans les rues avec des liasses de proclamations imprimées ; ils en jetaient des poignées à droite et à gauche ; les trottoirs en étaient jonchés. La formule « dernière goutte de sang » eut un succès fou. ⁶³

⁶⁰ Ivi, p. 671.

⁶¹ Ivi, p. 680.

⁶² Ivi, p. 1091.

⁶³ Ivi, p. 1096.

Peu après, Angelo parle avec un cordonnier qui, à la différence des autres milanais, adopte un regard lucide sur la manipulation qui est mise en place à travers l'emploi du discours :

– Il y a actuellement cent romanciers pour prôner l'héroïsme ; c'est la croix de ma mère. J'ai cinq enfants qui ne sont pas toujours mouchés quand leur nez coule ; ma bourgeoisie est loin d'être une biche et j'habite un immeuble où l'on fait bouillir du chou à tous les étages, du 1^{er} janvier à la Saint-Sylvestre. Ma liberté est dans ma poche : c'est mon porte-monnaie. Mon ennemi, c'est mon maître. On me dit que le peuple va commander ? Je lui garde tout de suite un chien de ma chienne.⁶⁴

Ce passage présente des renvois à la pensée de Giono d'avant-guerre, notamment en ce qui concerne la vision critique de la littérature qui légitime et encourage le sacrifice humain dans le cadre de la guerre par le biais de l'exaltation du combat, vision critiquée par la littérature pacifiste de l'entre-deux-guerres. Le cordonnier du *Bonheur fou*, qui affirme qu'« il y a actuellement cent romanciers pour prôner l'héroïsme » dénonce une manipulation qui se réalise à travers des œuvres littéraires et par des écrivains qui ont asservi la littérature à une cause bien précise, discours duquel s'étend une critique de la littérature qui encourage le sacrifice des combattants par le biais d'une apologie de l'héroïsme.⁶⁵ La présence, dans le roman, d'autres traits de la littérature pacifiste, tels que la présence d'images évocatrices des horreurs des combats, ainsi que l'ironie qui se substitue au sérieux de tout discours légitimiste, pourrait confirmer cette lecture.⁶⁶ Le cordonnier, en outre, souligne que la liberté passe à travers une certaine stabilité économique, ce qui pourrait sous-tendre une position de l'auteur qui ne légitime pas la possibilité de parler de liberté à un niveau théorique mais qu'il n'existerait pas de société libre sans égalité économique.

Comme nous venons de l'observer, dans le *Bonheur fou*, ceux qui veulent acquérir ou garder du pouvoir politique, à partir des révolutionnaires jusqu'au roi de Sardaigne, essayent de manipuler le peuple, qui est souvent représenté comme une masse inerte qui agit poussée par des passions basiques. Lorsque les soldats révolutionnaires avec qui accompagnent Angelo se mettent à faire de la politique, ils le font « à la façon du peuple »,

⁶⁴ Ivi, p. 1098.

⁶⁵ RASSON, Luc, *Écrire contre la guerre : littérature et pacifismes 1916-1938*, Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 13-14.

⁶⁶ « La nuit tomba. En cherchant à se cacher, les insurgés trouvaient les cachettes des civils autrichiens. Quelques policiers déguisés, mais bien connus, furent étripés, morti popolarmente ». GIONO, Jean, *BF*, cit., p. 848.

proclamant « j'aime ou je n'aime pas, devant le bon feu de cheminée ». ⁶⁷ Si le discours est un moyen très exploité, il a d'autres manières d'atteindre l'instrumentalisation. Dans ce cadre, on retrouve le thème de l'apparence, cher à Giono lecteur de Machiavelli. Dès le début du roman, en effet, le thème est abordé pour souligner l'importance de la dissimulation en tant que stratégie mise en œuvre par les politiciens, à commencer par Bondino exilé à Londres :

Il y avait à Londres quelques révolutionnaires piémontais. Peu : le pays exigeant la modestie. Bondino avait un talent d'imitation qui pouvait en tenir lieu. Il avait de l'argent liquide. [...] Il s'imposa une retraite. Il apprit à passer inaperçu. Le jour où il sut porter avec plaisir une redingote de vingt livres semblable en tous points (sauf l'essentiel) à une redingote de commis-drapier, il comprit tout l'intérêt de cet art d'être. Au service d'une position dans le monde, cet art pouvait être d'une très grande utilité.

Si l'invitation à une lecture de ce passage sous le signe de Machiavelli n'était pas évidente, la présence d'une variante confirme cette piste : « il comprit [que Machiavel était anglais et qu'il avait écrit un art de vivre] ». ⁶⁸ Si la chemise amidonnée représente le pouvoir, comme l'a noté Ricatte, dans le roman on trouve des exemples de coquetterie, avec des personnages qui cherchent à se faire admirer. Par exemple, au chapitre VIII, après l'arrivée de l'armée piémontaise à Milan, on assiste à une vraie « fanfaronnade » :

Les rues étaient pleines d'officiers en train de se faire admirer. On l'aurait beaucoup étonné si on lui avait dit qu'il sacrifiait lui aussi à la parade. En réalité, il ne voulait pas faire « ancien combattant ». Il en voyait partout qui arboraient fièrement des haillons sanglants. Est-ce que tous ces gens-là ne pouvaient pas prendre cinq minutes pour se débarbouiller et mettre du linge frais ? Il ne se souvenait pas d'avoir jamais rencontré autant de héros. Avec le quart des vertus qu'on voyait briller dans tous les regards, il y avait de quoi construire cent Italie. ⁶⁹

Une autre stratégie pour faire du prosélytisme consiste à fausser la réalité aux yeux du peuple. Au Chapitre III, Angelo est accusé d'avoir tué un homme, alors que ce n'est pas vrai. On arrive jusqu'à montrer au peuple, toujours dans le but d'acquérir du pouvoir, un cercueil vide et à payer une fausse veuve et des faux enfants. ⁷⁰

⁶⁷ Ivi, p. 763.

⁶⁸ Ivi, p. 1569.

⁶⁹ Ivi, pp. 894-895.

⁷⁰ Ivi, pp. 741-755.

Ce long aperçu sur l'évolution d'un Angelo qui résonne, d'une part avec le Machiavelli de Giono et, de l'autre, avec le nouveau *Prince* que Giono projetait d'écrire, peut se terminer avec des considérations générales sur les stratégies qu'il faut adopter pour acquérir et garder le bonheur et la grandeur, ainsi que sur les acquis d'Angelo au bout de son parcours de formation. Comme nous venons de l'observer, la grandeur semble faire déjà partie du caractère d'Angelo. Cependant, il est nécessaire d'aller vers des situations qui en favorisent l'expression, comme tout théâtre de combat. Une fois acquise et exprimée, on peut garder la grandeur d'âme, à condition de ne pas se laisser corrompre, comme Angelo arrive à le faire, même si la déception sur le plan politique le met à l'épreuve.⁷¹ En ce qui concerne le bonheur, sa conquête semble beaucoup plus difficile pour Angelo. S'il se rend compte, non sans angoisse, d'éprouver du plaisir dans la lutte, au final il se rend compte que cette action révolutionnaire n'est pas en mesure de lui offrir un bonheur durable, et si d'après Ricatte le bonheur serait impossible, Angelo trouve quand même la volonté, à la fin du roman, de poursuivre son parcours revenant en France et à la femme qu'il aime.

Ainsi, nous avons esquissé l'évolution d'Angelo dans un roman que nous avons pu lire sous la loupe de Machiavelli et, par traits, des lectures sur Saint-Just et sur la Révolution de 1789. Effectivement, si *Le Bonheur fou* a eu une longue genèse en raison de l'ample documentation livresque que l'écrivain a consulté, avec des ouvrages historiques et documentaires, ainsi que des témoignages de l'époque du Risorgimento,⁷² qui résonne dans l'ouvrage sous forme de personnages, d'anecdotes, d'événements historiques, l'intertextualité se réalisant parfois par des emprunts textuels.⁷³ Dans le cas des lectures politiques, nous avons une intertextualité moins ponctuelle, souvent filtrée par une élaboration intellectuelle qui a évolué avec le temps. C'est sur ces lectures politiques que nous avons décidé de nous concentrer, en raison du dépassement des

⁷¹ À ce sujet, voir la réflexion amère d'Angelo au chapitre VII: "Angelo avait la faiblesse de se dire : « A quoi sert la vertu ? Si l'Autriche m'avait mis la main au collet, elle m'aurait fourré dans une de ses prisons où l'on finit par cracher son cœur. Le Piémont voulait me pendre en guise de papier tue-mouches. Le garçon boucher qui sait maîtriser les porcs et n'y a gagné que de gros bras voulait faire joujou avec ma gorge ouverte. « Aujourd'hui comme avant, il va falloir caresser les puissants. Or, cela ne m'amusait pas ; pourquoi cela m'amuserait-il maintenant ? Je ne cherche pas à porter les chemises amidonnées du nouveau régime. » Il croyait être en train de raisonner politique. Au fond, il était jaloux. La révolution se donnait aux premiers venus. Il aurait voulu qu'elle restât sage puisqu'il ne désirait pas lui-même en tirer profit. Il ignorait qu'il y a des nécessités ». Ivi, p. 884.

⁷² Pour la liste et l'analyse très détaillée de ces textes par rapport au roman, voir RICATTE, Robert, *Notice au Bonheur fou*, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., pp. 1510-1513.

⁷³ Ivi, p. 1500; p. 1513.

besoins documentaires qui les caractérise, notre but étant d’observer comment elles ont marqué l’écrivain dans le long-terme. Dans le cadre du *Bonheur fou*, les lectures autour de Machiavelli et de Saint-Just se relient par le thème de la révolution et du soulèvement populaire, de la gestion du pouvoir et des valeurs de la liberté et du bonheur en politique. La recherche de la liberté est en effet au centre de la réflexion d’Angelo, elle est aussi à la base de la révolte même, la lutte étant pour la libération de la future Italie des autrichiens qui occupe certaines de ses régions. À ce sujet, Giono nous donne une piste de lecture qui nous aide à comprendre le rapport entre le peuple, les révolutionnaires et l’espoir de pouvoir obtenir la liberté grâce à un changement de régime. Le 14 mai 1949, Giono écrit dans son journal :

La passion du nivellement égalitaire est plus forte que la passion de la liberté ; elle contente le médiocre ; elle rassure l’imbécile ; elle donne une chance à ceux qui sont bas : comment émerger sans cela ? De là Burke (whig cependant mais qui avait compris).⁷⁴

Interrogé sur cette entrée par Clarke, lors de l’interview que nous avons citée précédemment, il répond :

Il est incontestable que pour des gens qui sont dans la masse elle-même, la passion de la liberté était contente d’une certaine médiocrité. Il semble que, avec la liberté, on va pouvoir sortir du médiocre. Ce qui n’est pas vrai. Elle rassure l’imbécile. Elle rassure l’imbécile. Pourquoi ? Parce que celui-là voit devant lui des quantités de gens qui ont ce qu’il appelle réussi. Il se demande pourquoi il ne réussit pas, et il espère chaque fois qu’un changement de régime, qu’un changement de ton dans le régime social, lui permettra d’acquérir ce que les autres n’ont pas, et de donner en effet une chance à ceux qui sont bas – je parle de l’âme basse, je ne parle pas simplement de ceux qui sont bas socialement parlant, puisqu’il peut y avoir dans ceux qui sont bas les plus grands aristocrates du moment. Mais je pense simplement à ceux qui ont l’âme basse et qui se posent la question : Comment émerger sans qu’un bouleversement social nous permette par un simple mouvement physique de mettre au-dessus ceux qui étaient au-dessous ?⁷⁵

Ici nous retrouvons une idée que Giono marque sous forme de marginalia dans *Introduction au monde de la Terreur* de D’Astorg, à propos de l’abandon de la poésie de la part de Saint-Just pour s’engager dans le combat révolutionnaire, ce qui cause pour lui la perte du sourire (Fig. 4.15) :

⁷⁴ Ibidem.

⁷⁵ CLARKE, Katherine, *Interview*, cit., p. 6.

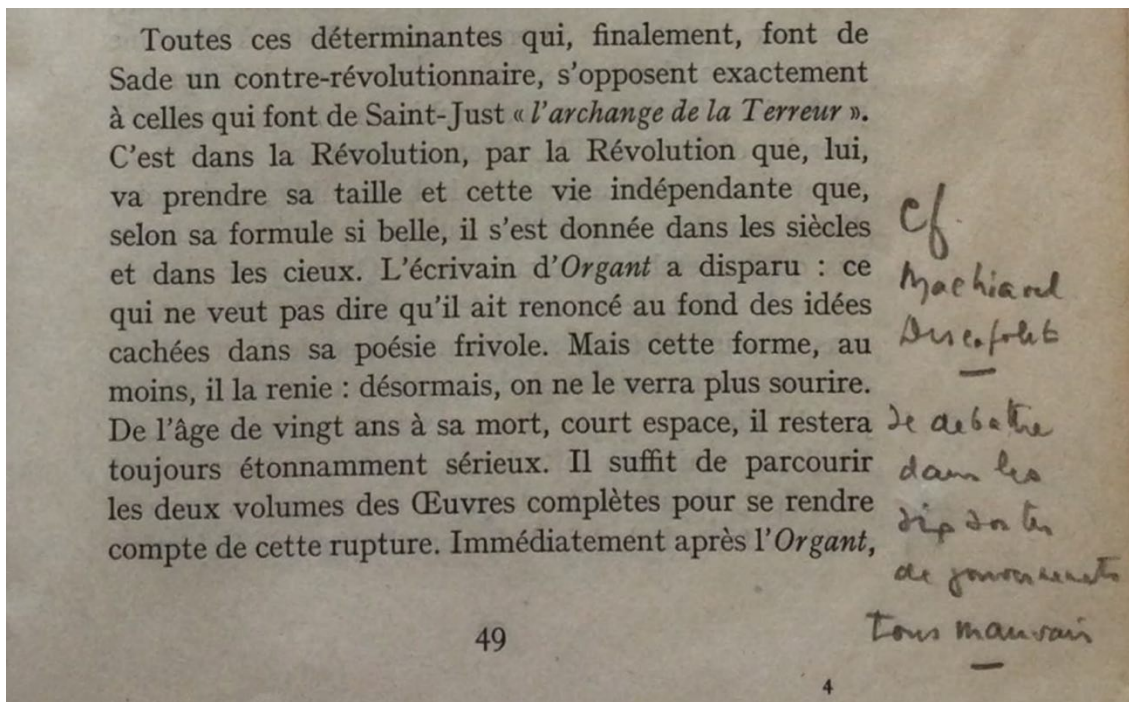


Fig. 4.15 P. 49 de *MTDAST*.⁷⁶

La note marginale – « Cf. Machiavel – Disc[ours] Polit[iques] – se débattre dans les [ill.] de gouvernements tous mauvais », tisse un lien avec la pensée de Machiavelli telle qu’il l’a exprimée dans ses *Discours politiques*. Si l’on considère que toute révolution est vouée à l’échec puisque les conditions du peuple ne vont pas changer, tous les gouvernements étant mauvais, la crise et l’engagement de Saint-Just, qui renonce à sa tranquillité pour s’engager dans la lutte révolutionnaire serait tout à fait inutile. Ainsi, en abordant le thème de la révolution dans *Le Bonheur fou*, Giono semble vouloir réfléchir, encore une fois, sur la conscience du peuple, ainsi que des individus qui le composent, vis-à-vis de la politique et du monde.

Cette attention au peuple, à la masse aveugle et donc pas en mesure de regarder les mécanismes qui agissent autour d’elle, ce qui la rend manipulable, à laquelle s’oppose encore une fois le regard lucide de Machiavelli, souligne l’importance que Giono accorde à ce sujet. S’il est vrai que le roman n’a pas de traits didactiques, la représentation d’un peuple aux prises avec les tyrans de tous types dans un texte qui refuse l’appellation de roman historique et dont le lien avec l’actualité a été déclaré ouvertement de la part de

⁷⁶ *MTDAST*, cit., p. 49.

l'auteur nous semble suggérer l'importance pour les lecteurs de réfléchir sur les possibles manipulations de la part de ceux qui détiennent le pouvoir. Si la révolution donne lieu à « la liberté qui se répand sur le monde » et à un « monde touché par la liberté »,⁷⁷ une constatation de Prezzolini, sur l'élévation du désir de liberté nous vient à l'esprit dans ce contexte (Fig. 4.16 et 4.17) :

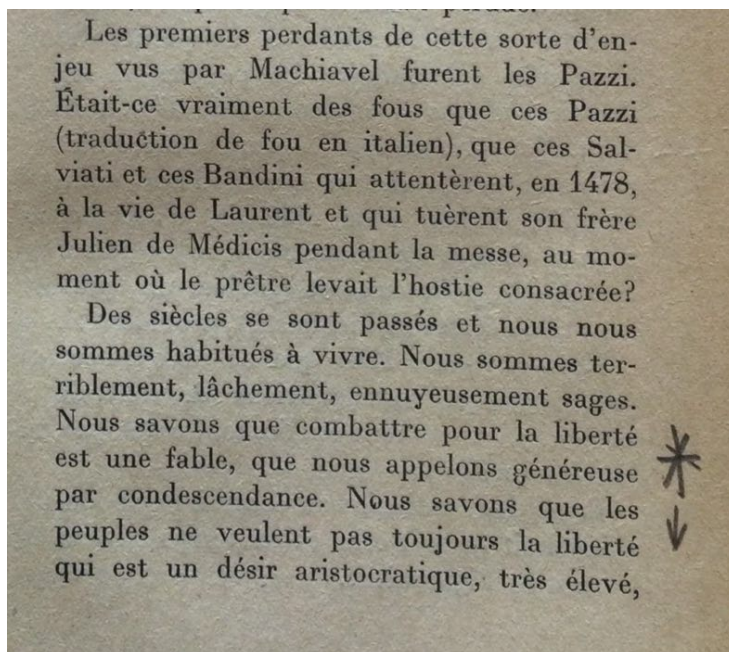


Fig. 4.16 P. 55 de *NMPREZ*.⁷⁸

⁷⁷ GIONO, Jean, Carnet 15 Août 52, F° 56, r°.

⁷⁸ *NMPREZ*, cit., p. 55.

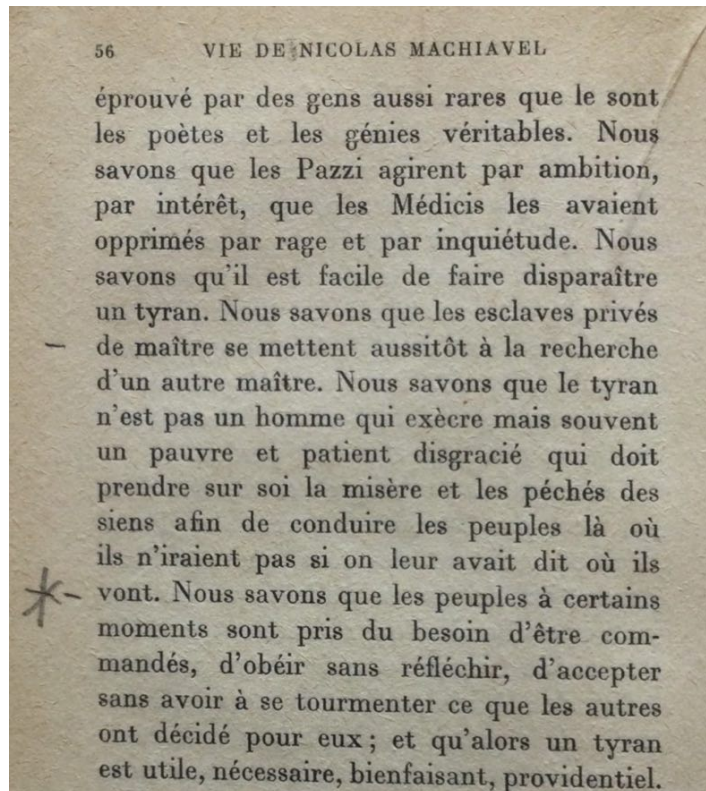


Fig. 4.17 P. 56 de *NMPREZ*.⁷⁹

Ainsi, le concept de liberté n'est pas si facile à saisir, et si les médiocres se trompent lorsqu'ils croient la trouver dans un changement de régime, Angelo aussi change d'avis au cours de ses aventures, en particulier après avoir fait prisonnier le couple autrichien :

A l'âge où en France, par exemple, un jeune homme à l'âme pure peut consacrer du temps à dire qu'il aime autre chose que les couleurs de son drapeau sans être repris vertement par sa conscience, j'étais au prytanée de Turin, se disait Angelo, et j'y étais pour dissimuler : j'apprenais de ceux que je voulais détruire le métier qui devait me permettre de les détruire. J'ai cru longtemps que la liberté était une conquête, et c'est un état.⁸⁰

C'est après ce constat qu'il décide de relâcher les prisonniers, de leur donner la liberté qu'il lui a enlevée. Cet épisode montre l'ouverture d'esprit d'Angelo, et les avantages de son refus de devenir un esclave du monde des idées. Si, sur le plan de la rationalité, on ne relâche pas un prisonnier ennemi, le personnage se rend compte que, face à lui il y a un couple d'amoureux. Cette élévation d'esprit permet à Angelo d'adopter un regard lucide

⁷⁹ Ivi, p. 56.

⁸⁰ GIONO, Jean, *BF*, cit., p. 1026.

et lui consent de faire le départ entre la nationalité des prisonniers et leur droit à la liberté. Michelotti, qui assiste à la scène et qui a un raisonnement beaucoup plus basique, ne comprend pas l'action d'Angelo et le défie en duel. En effet, Giono souligne que la manière qu'a Angelo de concevoir la liberté est étroitement liée à la notion de droit :

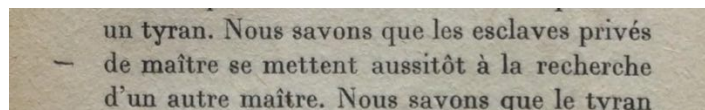
Si on défend la liberté, il faut y croire. [...] Vouloir être libre dans ses actions, ou dans quelques-unes de ses actions, non point parce que tous les hommes ont un droit général à l'indépendance, mais parce qu'on possède soi-même un droit particulier à rester indépendant, telle était la manière dont on entendait la liberté au Moyen Age, et telle on l'a presque toujours comprise dans les sociétés aristocratiques (Tocqueville).

– Ou qu'on croit posséder un droit... C'est de cette façon qu'Angelo comprend la liberté.⁸¹

Si un changement de régime n'assure pas la liberté, il n'assure pas non plus le bonheur du peuple, comme le suggère le monologue intérieur de Cerutti qui observe la Révolution de juillet 1830 en France :

C'était une affaire française dont Cerutti se contenta de regarder le pittoresque. Ces ouvriers en manches de chemise manquaient d'allure. Comment pouvait-on se révolter sans chapeau à plumes ? Ce « Vive la Charte » que criaient des gamins et des femmes manquait vraiment de grandeur et même d'esprit. Où était le jeu dans tout ça ? « Nous aussi nous crions contre la tyrannie, se disait-il, mais au moins nous la respectons. Nous nous attaquons à l'objet d'un culte. Quel plaisir de se révolter sans une âme tendre et sublime ? Croient-ils vraiment qu'une charte peut faire le bonheur ?⁸²

Et pourtant, le désir de s'assujettir à un nouveau pouvoir dans l'illusion d'améliorer sa condition est naturel des peuples, comme le souligne Prezzolini (Fig. 4.18) et comme le reprend Giono dans le roman.⁸³



un tyran. Nous savons que les esclaves privés
de maître se mettent aussitôt à la recherche
d'un autre maître. Nous savons que le tyran

Fig. 4.18 P. 56 de *NMPREZ*.⁸⁴

⁸¹ GIONO, Jean, *Carnet - décembre 1952 F° 57, r°*.

⁸² Id, *BF*, cit., pp. 651-652.

⁸³ [Giuseppe] Il retrouva Angelo à Turin. Il fut sur le point de tout avouer. L'influence de Bondino était très grande dans les milieux carbonari. On disait de lui : « C'est un organisateur. » Ces hors-la-loi rêvaient de lois. Ivi, p. 692. C'est nous qui soulignons.

⁸⁴ *NMPREZ*, cit., p. 56.

4.2.2 L'actualité du *Bonheur fou*. Guerre et pacifisme

À travers cette tendance qu'à Giono de rechercher les traits communs entre les différentes époques, par exemple en étudiant la nature humaine, les événements du *Bonheur fou* sont actualisés, comme l'affirme Giono lors de l'interview avec Clarke :

Évidemment ce livre se passe pendant la Révolution de 1848 en Italie, mais on peut faire un parallèle très exact entre ce qui se passait en 1848 et ce qui se passait, par exemple, pour nous Français, en 1940, pendant l'Occupation. Et après l'Occupation aussi. Après, on appelle ça la Libération. Bien. En effet, *Le Bonheur fou* a été construit pour exprimer à la fois mon époque et pour en faire un parallèle avec une époque passée.⁸⁵

D'après Ricatte, *Le Bonheur fou* exprimerait le sentiment anticommuniste de l'écrivain, devenant « une machine de guerre contre toute politique révolutionnaire » ainsi qu'une critique des résistants de la seconde guerre mondiale.⁸⁶ De notre part, nous pouvons nous demander quel rapport le roman entretiens avec certains thèmes de l'actualité politique qui intéressent Giono, à partir de son refus de la guerre et de sa sensibilité pacifiste. En 1957, Giono souligne comment l'âge et l'expérience ont influencé sa posture vis-à-vis de la guerre. Si *Le Grand Troupeau* a été écrit sous le signe d'un antagonisme violent et d'un dégoût profond, sentiments dérivant de la proximité chronologique du premier conflit mondial, dans *Le Bonheur fou*, le romancier, désormais sexagénaire, arrive à aborder ce thème avec « une très grande sérénité et un très grand détachement ».⁸⁷ Cette sérénité retrouvée n'empêche pas l'insertion de certaines images qui résonnent avec l'esthétique de la guerre telle que nous l'avons décrite plus haut, dans le cadre de notre analyse du *Grand Troupeau*.⁸⁸ C'est à partir d'une sensibilité très humaine, qu'Angelo, personnage qui admet qu'il éprouve du plaisir à tuer,⁸⁹ observe le théâtre de la guerre. Au chapitre III, par exemple, alors qu'il s'achemine vers Castelletto, il tombe sur le cadavre d'un soldat qui vient d'être abattu à coups de fusil :

⁸⁵ CLARKE, Katherine, *Interview*, cit., p. 6.

⁸⁶ RICATTE, Robert, *Notice au Bonheur fou*, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., p. 1500 ; p. 1536.

⁸⁷ CLARKE, Katherine, *Interview*, cit., p. 9.

⁸⁸ Voir, pp. 29-31 du présent travail.

⁸⁹ « A n'importe quel autre moment cette matinée m'aurait rendu heureux, se disait-il. Et pourtant, j'ai tué cet homme avec plaisir ; peut-être avec un plaisir trop vif. » ; « Il pensait à la facilité avec laquelle il avait tué le lancier, et même aux frémissements de bonheur qu'il avait ressentis dans son poignet. » GIONO, Jean, *BF*, cit., p. 768 ; p. 778.

Angélo quitta son abri et s'approcha du soldat. Il était mort. Il avait la mâchoire emportée et la gorge ouverte. Dans le fouillis sanglant où luisaient quelques dents égrenées, sa langue pendait, étonnamment rose et propre.⁹⁰

Lors des cinq journées de Milan, Angelo, qui vient d'arriver dans la ville, voit un cheval mort et un homme qui a été tué, puis des pigeons qui voltigent dans le ciel.⁹¹ Les images inquiétantes se poursuivent peu après, lorsqu'Angelo arpente la ville déserte : « Il remontait depuis un bon quart d'heure une rue dallée quand il fut brusquement frôlé par une grosse mouche brûlante. Une détonation éclata. Il se jeta à plat ventre. Il était assez clair qu'il ne s'agissait pas de crépitements mais d'une balle qui lui était destinée ».⁹² Quelques pages plus loin, la vue d'un cadavre d'un jeune qui semble dormir renvoie au *Dormeur du val* de Rimbaud :

Angelo sauta sur le toit de la berline, mais en descendant par le marchepied du cocher, il vit un visage renversé sur les coussins de la voiture. C'était un garçon d'une vingtaine d'années. Angelo crut qu'il dormait, mais il était bel et bien mort. Il portait une très vilaine blessure à la base du cou. Il sentait la poudre. « C'est un jeune bourgeois, se dit Angelo. Il a dû combattre seul dans les grands appartements là-haut et venir chercher les coussins de cette voiture quand il s'est senti mourir. Peut-être avait-il à son chapeau une de ces plumes qui ne te plaisent pas et qui, tu le vois, ne gênent rien ».⁹³

Au chapitre XI, Angelo se fait des scrupules parce que dans l'opération qu'il est en train de mener des soldats vont peut-être mourir : « Halte-là ! Ceci est bon pour toi, mais est-ce bon pour tous ces braves garçons qui dorment maintenant sous les pins, près de leur feu de bivouac ? Il y en a qui vont casser leur pipe »,⁹⁴ tandis que, après une bataille où les réactionnaires gagnent contre les Autrichiens, il éprouve de la peine à la vue des morts autour de lui : « Il regardait avec compassion la vingtaine de cadavres croates couchés entre les petits chênes verts. « Je n'ai pas plus tôt gagné que je suis du côté de celui qui a perdu ».⁹⁵ Cette image et l'état d'âme qu'elle suscite, ne le quitterons pas de la journée, et alimentent, le soir, la question qui tourmente Angelo, *leitmotiv* du roman : « Trouverai-

⁹⁰ Ivi, p. 723.

⁹¹ Ivi, pp. 787-790.

⁹² Ivi, p. 791. C'est nous qui soulignons.

⁹³ Ivi, p. 802.

⁹⁴ Ivi, p. 982.

⁹⁵ Ivi, p. 1079.

je le bonheur ? ».⁹⁶ Ces considérations nous font percevoir les limites de la lecture que Citron fait du roman, dont le héros aime la guerre :

Mais ce n'est rien à côté de la double gageure qu'affronte Giono : écrire un roman étroitement lié à l'histoire, et un roman dont le héros aime la guerre. Autre gageure : il écrit un roman sur la guerre, qui n'est pas un roman contre la guerre. Ce n'est pas que ses convictions aient changés. Il garde sa sympathie au pacifisme, même s'il a perdu ses illusions de pacifiste. Il fait partie d'un comité qui défend les objecteurs de conscience. Mais la guerre de 1848 en Italie n'a rien à voir avec la guerre de 1914. Elle est moins meurtrière...En outre elle a chez Giono quelque chose d'une guerre de théâtre. Rien de macabre...pour un livre de guerre, *Le Bonheur fou* recèle singulièrement peu de souffrance : cent fois moins que *Le Grand Troupeau*.⁹⁷

De son côté, Ricatte affirme que l'influence que jouent les souvenirs de la Première guerre mondiale dans le roman est limitée, et ajoute que ce roman militaire s'inscrit dans une tradition opposée à celle du *Grand Troupeau*, en raison de l'accent sur la dimension individuelle par rapport à celle collective : « L'exploit individuel retrouve ses droits ; d'autre part on assiste à de « vraies » batailles, telles que les peuvent reconstituer des officiers d'état major ». ⁹⁸ Or, il nous semble que la reconstitution des batailles par des officiers d'états major n'empêche pas l'écrivain d'insérer des éléments qui soulignent sa position pacifiste. Au chapitre XIII, par exemple, le narrateur emploie le motif de la couleur pour parler des soldats piémontais blessés dans la bataille de Rivoli :

Sous cette fumée, le 14e de ligne piémontais se retirait par les fonds avec armes et bagages vers le village de Rivoli. Il emportait des charrettes pleines de blessés barbus qui mettaient un point d'honneur à considérer leur sang comme une belle couleur de tableau. Les hauteurs boisées qui formaient un amphithéâtre autour de Rivoli étaient couvertes de Piémontais en marche.⁹⁹

Toujours dans le cadre de la bataille de Rivoli, on assiste aux événements du point de vue de De Sonnaz, chef de l'armée piémontaise, dans un passage qui souligne l'indifférence des chefs militaires face aux cadavres :

On porta à de Sonnaz le corps d'un général hongrois sur un brancard. C'était, manches de tunique retroussées, col dégrafé, le cadavre d'un homme qui avait mis la main à la pâte. On le fouilla. Il s'appelait Matiss. – Connais pas, dit de Sonnaz. Il était inquiet pour son cheval. Celui du début de la bataille tué sous lui, il l'avait

⁹⁶ Ibidem.

⁹⁷ CITRON, Pierre, *Giono 1895-1970*, cit., pp. 478-479.

⁹⁸ RICATTE, Robert, *Notice au Bonheur fou*, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., pp. 1554-1555.

⁹⁹ Ivi, p. 1035.

remplacé par le noir qu'il aimait beaucoup et celui-là avait reçu un éclat de bombe à la base de l'encolure. Il le faisait examiner par le vétérinaire.¹⁰⁰

Au-delà de la position pacifiste, qui nous semble vouloir trouver des subtils moyens d'expression dans le texte, dans *Le Bonheur fou* la guerre est représentée comme un moment d'action qui demande de la froideur et oblige ses participants à renoncer à leur part d'humanité, ce qui, dans la mécanique du combat, est la seule façon d'agir. D'où la perte d'humanité des soldats qui suivent aveuglement les ordres :

– Vous ne vous couvrez pas assez, dit-il. Vous allez au-devant des coups. Pour ma part, j'en suis ébloui, mais vous allez avoir affaire à un lancier qui, d'abord, a des ordres (il ne faut pas se le dissimuler) et ensuite est complètement détaché de toute grandeur d'âme. On l'a chargé d'accomplir un travail ; il va s'arranger pour le faire le plus rapidement possible et de façon à ce qu'il n'y ait pas à y revenir. Ce qui compte pour lui c'est que ses patrons soient contents et qu'il ait loisir de retourner à ses parties de cartes.¹⁰¹

Une fois conduit sur le champ de bataille, le troupeau de soldats, répond au besoin naturel d'obéir, besoin que Giono trouve, par exemple, dans *Prezzolini* (Fig. 4.19).

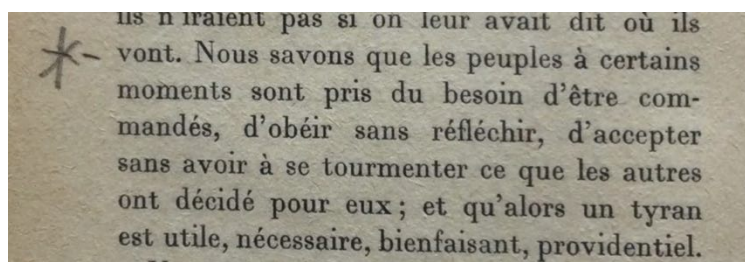


Fig. 4.19 P. 56 de *NMPREZ*.¹⁰²

C'est à partir de ce détachement, de cette dépersonnalisation et de cette perte de conscience que la mécanique du combat est décrite. Lorsqu'Angelo enseigne au capitaine à combattre, au chapitre IV, il essaye de lui démontrer qu'il s'agit, en réalité, « d'un mécanisme d'horlogerie » et souligne la distance qui sépare la technique du combat de l'âme : « – Je suis très malheureux, dit-il. Vous êtes l'homme à l'estime duquel je tiens le plus. Cependant, je suis en train de tout faire pour que vous me méprisiez. Cette mécanique est tout le contraire de l'âme. Mais je veux que vous viviez, et c'est le seul

¹⁰⁰ Ivi, p. 1040.

¹⁰¹ Ivi, p. 757.

¹⁰² *NMPREZ*, cit., p. 56.

moyen ».¹⁰³ Moyen de survivre donc, en effet les exemples d'actions froides, qui ne laissent pas d'espace aux sentiments, se multiplient. Et si, pendant les cinq journées de Milan, le discours d'Angelo a beaucoup de succès chez les révolutionnaires qui « n'attend[ent] que des ordres »,¹⁰⁴ la variation de point de vue permet au lecteur d'entrer dans la peau du feld-maréchal Radetzky, avec son sens du devoir et l'idée de suivre les ordres sans discuter.¹⁰⁵ Les seuls moments où les sentiments font surface dans le roman, ce sont ceux de la lutte corps à corps. Toujours dans le cadre du soulèvement de Milan, par exemple on peut lire :

Depuis longtemps, il n'était plus question de combat pour la liberté ou pour l'Empereur. La rixe corps à corps enchantait tout le monde. Rath tira son sabre et se mit à tailler à grands coups en poussant des cris qui n'avaient plus rien de romantique, ni de tactique, et qui exprimaient simplement des sentiments personnels.¹⁰⁶

4.2.3 *Le Bonheur fou*. Engagement ou désengagement ?

L'actualisation du texte, déclarée par Giono même, nous a invité à le lire à la lumière des thèmes liés à la société et à la politique chers à l'auteur. Aux réflexions sur les forces qui agissent dans le monde, des passions humaines, et plus en particulier des passions politiques, du passage de l'individu à la masse, des forces des tyrans, s'ajoutent des considérations sur la violence, sur l'instrumentalisation de la part des politiques et sur l'influencabilité des masses, sur la guerre en tant que mécanisme d'horlogerie et sur les atrocités qu'elle comporte et la critique a suggéré la présence d'attaques à toute forme de pouvoir. Pour notre part, il a été intéressant de nous concentrer sur l'apport que les lectures de l'après-guerre ont pu donner à l'idéation et à la réalisation du roman, réfléchissant sur une intertextualité moins ponctuelle qu'auparavant mais qui nous semble bien présente.

Comme nous l'avons relevé, le roman propose une réflexion sur le rapport entre l'individu et la lutte pour une cause collective. La critique a déjà souligné comment, à la suite de la déception sur le plan politique, Angelo décide de renoncer à l'action et de ne poursuivre que son bonheur personnel, ce qui aurait des échos avec l'expérience de Giono

¹⁰³ GIONO, Jean, *BF*, cit., pp. 757-758.

¹⁰⁴ *Ivi*, p. 819.

¹⁰⁵ *Ivi*, p. 838.

¹⁰⁶ *Ivi*, p. 847.

même. D'après Ricatte, l'union des termes *bonheur* et *fou* dans le titre annule, sur le plan politique « toutes les obligations et sanctions que comporte l'engagement public : Angelo n'est comptable qu'envers lui-même d'un bonheur ingénu et sauvage ». ¹⁰⁷ Or, à la lumière des considérations que nous venons de tirer de notre lecture, nous pouvons nous demander si l'importance accordée à la prise de conscience individuelle et l'individuation du bonheur comme nouveau point de départ pour l'homme ne constituerait pas une étape nécessaire pour la création d'une politique plus saine et plus en contact avec les besoins réels des citoyens. Dans une époque et une Histoire récente qui ont mis à nu les dangers de l'asservissement aveugle à toute idéologie, *Le Bonheur fou* décrit les forces qui agissent dans le monde et propose une réflexion sur une individualité qui répond à ses propres valeurs qui est en constante évolution et qui refuse les machinations. Paradoxalement, le recentrement sur l'individu, qui marche de pair avec la prise de conscience de traits qui composent la nature humaine et à l'attention aux besoins intimes, refusant de s'asservir à toute idéologie stérile, représente un nouveau point de départ dans un parcours vers l'unité des êtres humains. Si la politique propose des systèmes pour gérer le pouvoir, le bonheur devrait rentrer à juste titre dans les valeurs sur lesquels ces systèmes reposent, à partir de l'importance que l'on accorde aux intérêts économiques, à la production et à la consommation de masse. Nous avons souligné l'importance que le Giono polémique des années Trente accordait à une vie à l'échelle humaine et aux simples plaisirs. Si Ricatte affirme que, dans *Le Bonheur fou*, « seul le bonheur est signe qu'on réussit à vivre selon soi-même et non selon l'opinion et les mots d'ordre, et par là le bonheur assure une politique saine, une action combattante qui n'est ni aliénée ni hypocrite », ¹⁰⁸ nous pourrions ajouter que cette prise de position ne peut que suggérer la présence d'un engagement dans le texte, Giono prônant un contact nouveau entre la politique et les exigences des êtres humains, contact qui, à son époque, manque, comme lui-même l'affirme :

il y a un fossé très grand entre nous, les Français, et notre gouvernement, vous savez. Quand le gouvernement s'écroule et on n'a pas de gouvernement, ça marche très bien, on est très content. C'est, d'un côté, le gouvernement, c'est-à-dire, une société de bavards qui sont en train de discuter en vase clos sans trop savoir exactement et sans lien direct avec la vie elle-même, soit qu'ils décident des choses qui se passent

¹⁰⁷ RICATTE, Robert, *Notice au Bonheur fou*, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., p. 1542.

¹⁰⁸ *Ibidem*.

à 800 kilomètres d'eux sans savoir si c'est exact ou si c'est faux. C'est purement dialectique ».¹⁰⁹

Comme le souligne Angelo, au chapitre IV, il faut tenir compte de notre besoin de bonheur, et « [n]otre bonheur, c'est d'être des hommes ».¹¹⁰

Si donc nous décidons de parler d'engagement dans *Le Bonheur fou*, il nous semble intéressant d'observer plus dans le détail la forme par laquelle cet engagement se réalise dans le texte. Nous avons déjà parlé d'intertextualité, qui s'exprime par des renvois aux idées et à l'expérience de penseurs politiques tels que Machiavelli ou Saint-Just. Une première hypothèse sur la forme serait celle d'un engagement par personnage interposé et donc d'Angelo. Nous pouvons donc nous demander si Giono cherche à faire passer des idées à travers l'expérience, le parcours de son personnage, avec sa lutte, son désenchantement, ses réflexions et sa décision finale de rentrer en France après les combats. Dans son carnet, Giono écrit : « Pensées que je voudrais voir exprimer par Angelo, qu'il faudrait qu'Angelo exprime (après la révolution – conversation avec le général Lecchi) », ¹¹¹ ce qui mettrait bien sur cette voie. D'après nous, l'engagement du texte est à chercher, d'une part dans le choix des événements historiques que l'écrivain décide de représenter, et, de l'autre dans l'écart entre réalité historique et fiction, donc dans ce qui relève de son imagination : personnages fictifs, personnages réellement existés qui acquièrent des traits ou qui agissent de manière différente par rapport à la réalité, dialogues et monologues intérieurs, variation du point de vue. L'épisode charnière de Brescia, où Angelo est attaqué par la foule déchaînée, par exemple, est tirée presque dans sa totalité des mémoires du comte Joseph-Alexander de Hübner (1811-1892),¹¹² ambassadeur d'Autriche à Paris entre 1850 et 1859.¹¹³ En particulier, l'arrivée à Brescia,

¹⁰⁹ CLARKE, Katherine, *Interview*, cit., p. 7.

¹¹⁰ GIONO, Jean, *BF*, cit., pp. 760-761.

¹¹¹ GIONO, Jean, *Carnet 1952 - F° 16, v°*.

¹¹² Joseph-Alexander de Hübner était un diplomate autrichien. Nommé ambassadeur, il représenta l'Autriche à Paris de 1849 à 1859. Ensuite il fut envoyé à Naples, puis, en 1865, au Saint-Siège. Après avoir quitté ses fonctions, il publia, en 1891, son journal : *Une année de ma vie*. La première partie de l'ouvrage décrit les événements de la première guerre pour l'indépendance de l'Italie en Lombardie. Lors du retrait de Radetzky, Hübner fut envoyé à Vérone pour demander la libération d'otages lombards. Parti de Milan le premier avril 1848, il fut arrêté à Brescia, soupçonné d'être un traître. Il fut attaqué par la foule. À la suite de cet épisode, il renonça à sa mission et rentra à Milan.

¹¹³ L'ouvrage en question, HÜBNER, Comte de, *Une année de ma vie 1848-1849*, Hachette, 1896, est présent dans la bibliothèque de Giono au Paraïs. Voir RICATTE, Robert, *Notice au Bonheur fou*, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., pp. 1525-1526.

l'accusation d'être un traître, l'arrestation, l'attaque de la foule correspondent au récit de Hübner, ce dernier sera sauvé par un savoyard, tandis que Angelo est tiré de l'affaire par un avocat qui prononce, peu après le discours sur la conduite du peuple, sur le pouvoir et sur la liberté qui donne un sens à l'épisode et en aide l'élaboration de la part d'Angelo et du lecteur, faisant comprendre à Angelo la difficulté de mener une lutte pour une cause collective alors que les masses sont des forces aveugles au service des puissants. Dans ce cas, donc, l'engagement réside dans l'écart entre la source historique et les passages qui relèvent de l'invention littéraire. Enfin, sur le plan de l'esthétique, il y a un lien entre la représentation du paysage et le contenu idéologique du roman. Nous avons déjà cité les images qui renvoient au *Grand Troupeau*, même si en nombre beaucoup plus réduit. Ajoutons que, le parallélisme du cosmique et de l'humain, relevé par Ricatte, avec le mélange de la météorologie et de la politique qui sollicite l'auteur,¹¹⁴ suggère la présence de ce parcours de réinsertion de l'être humain disons post-Libération, celui que dans l'esprit de Giono s'est confronté avec les considérations sur la nature humaine de Machiavelli et de Hobbes, dans le paysage qui l'entoure et dans le monde de la nature, parcours que, comme nous allons le voir maintenant, caractérise l'écriture gionienne pendant les années Cinquante et Soixante.

4.3 Élévation, détachement et reconstruction. *L'homme qui plantait des arbres*

L'homme qui plantait des arbres (1953) est un récit devenu célèbre auprès du grand public en raison de l'éthique de l'environnement qu'on a pu tirer de ses pages ou du court métrage réalisé en 1987 par Frédérick Back. Reçu comme un véritable manifeste écologique, ce texte a contribué à donner de l'écrivain une image d'écologiste avant la lettre, étiquette que la critique a mis en discussion en raison de la complexité de son rapport avec la nature.¹¹⁵ L'histoire d'Elzéard Bouffier, un homme isolé de la société qui vit seul sur les hauteurs de « cette très vieille région des Alpes qui pénètre en

¹¹⁴ RICATTE, Robert, *Notice au Bonheur fou*, in *ORC IV*, cit., p. 1556.

¹¹⁵ À ce sujet, voir VAGO, Davide, *Le tissage du vivant. Écrire l'empathie avec la nature (Pergaud, Colette, Genevoix, Giono)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon «Écritures», 2023, p. 109, qui soutient que la prétendue étiquette d'écologiste ne sied pas à Giono. D'autres critiques ont pu lire le récit en tant que texte pacifiste qui n'exclut pas une dimension écologiste. SCHAELECHLI, Édouard, *Giono Politique, Les Acteurs du Savoir*, 2023, pp. 194-195.

Provence », ¹¹⁶ et qui passe son temps à planter des chênes dans un territoire désert, permettant à la région de renaître, nous semble révélatrice d'une attitude moins pessimiste par rapport à celle que l'écrivain adopte dans sa production romanesque à partir de l'après-guerre. L'histoire de Bouffier est évoquée par le narrateur intradiégétique, dont le point de vue ne permet pas de suivre les actions du planteur d'arbres à cause de la mobilisation de 1914. À la fin des combats sur le front, expérience résumée par deux aspects, à savoir l'impossibilité de sortir de l'immédiat par des réflexions trop abstraites ou envers des choses qui sur le moment apparaissent futiles, ¹¹⁷ et la vue des morts, ¹¹⁸ le narrateur retrouve à nouveau Bouffier, qui n'a jamais interrompu son activité :

Il n'était pas mort. Il était même fort vert. Il avait changé de métier. Il ne possédait plus que quatre brebis mais, par contre, une centaine de ruches. Il s'était débarrassé des moutons qui mettaient en péril ses plantations d'arbres. Car, me dit-il (et je le constatais), il ne s'était pas du tout soucié de la guerre. Il avait imperturbablement continué à planter. ¹¹⁹

La possibilité de s'échapper de l'horreur du conflit grâce à l'abri offert par les hauteurs montre une nouvelle approche dans la représentation de la guerre de la part de Giono. Effectivement, si l'écrivain a eu tendance dès les débuts de sa carrière à représenter la guerre comme un mal omniprésent, duquel personne ne pouvait échapper, ¹²⁰ son optimisme consiste ici à suggérer l'existence d'un espace en dehors de la société dans lequel une action de construction d'un nouveau système est possible. Si la critique a pu lire l'action de Bouffier en tant que symbole de la reprise de la terre de la part des paysans, ce qui montrerait la continuité de la pensée exprimée dans les textes pacifistes des années Trente, ¹²¹ en particulier dans la *Lettre aux paysans* que nous avons déjà évoquée, de notre

¹¹⁶ GIONO, Jean, *HPA*, cit., p. 757.

¹¹⁷ « Un soldat d'infanterie ne pouvait guère y réfléchir à des arbres. À dire vrai, la chose même n'avait pas marqué en moi : je l'avais considérée comme un dada, une collection de timbres, et oubliée ». Ivi, p. 761.

¹¹⁸ « J'avais vu mourir trop de monde pendant cinq ans pour ne pas imaginer facilement la mort d'Elzéard Bouffier ». Ibidem.

¹¹⁹ Ivi, p. 762.

¹²⁰ La narration du *Grand Troupeau* est structurée autour de la dichotomie entre le front et l'arrière, les horreurs de l'arrière se réverbérant dans l'arrière, alors que dans *Promenade de la mort et départ de l'oiseau bague le 4 septembre 1939* (1943), la présence de la guerre se manifeste par une nuit noire et sans fin ou, le jour après, par une lumière aveuglante qui engloutit les personnages et de laquelle on ne peut pas échapper. Le choix d'associer, dans le *Hussard sur le toit*, la guerre et le choléra, montre encore une fois la volonté de peindre le conflit sous forme d'un ennemi invisible et omniprésent.

¹²¹ Schaelchli, par exemple, associe l'action de planter des arbres à l'intervention sur le territoire de la part du paysan, qui se réapproprie du terrain exproprié par le système économique et industriel. SCHAELECHLI, Édouard, *Giono Politique*, cit., p. 195.

part nous pouvons réfléchir à la forme que cette action individuelle, devenue enfin possible, prend par rapport à la société et à la politique.

Dans une modernité désormais figée, qui a séparé l'homme de la terre proposant un système artificiel de valeurs, l'action individuelle ne peut que se réaliser en dehors de ce système et comporte un éloignement physique de la société où ce système est enraciné. Ainsi, l'exil, le détachement, la fuite de la société peuvent être choisis par l'individu à la recherche d'un parcours alternatif. De Bouffier, personnage entièrement fictif malgré les attentes du *Reader's Digest*,¹²² on sait peu de choses sur son compte. Lors de leur première rencontre avec le narrateur, il a cinquante-cinq ans. Après avoir perdu sa femme et son fils unique dans des circonstances que ne l'on connaît pas, il abandonne sa ferme et se retire dans la solitude. Outre ce peu d'informations, ce que l'on apprend du personnage relève surtout de son action, de sa manière de vivre et de sa personnalité. Le narrateur se présentant comme un connaisseur de l'âme humaine, dans la lignée des observateurs lucides dont Machiavelli constitue le modèle, son jugement relatif à la pureté des gestes de Bouffier vient forcément d'une comparaison avec le reste de la société. Effectivement, lorsqu'il affirme qu'il connaît « parfaitement le caractère des rares villages de [la] région », le narrateur renvoie, d'une part, à l'approche du secrétaire florentin envers les êtres humains, et, de l'autre, au lien qui subsiste entre l'environnement et ses habitants. Ainsi, en descendant des landes désertes où le planteur d'arbres mène son action, il y a des villages dispersés habités par des bûcherons : « Ce sont des endroits où l'on vit mal. Les familles serrées les unes contre les autres dans ce climat qui est d'une rudesse excessive, aussi bien l'été que l'hiver, exaspèrent leur égoïsme en vase clos. L'ambition irraisonnée s'y démesure, dans le désir continu de s'échapper de cet endroit ».¹²³ On imagine bien que, dans un endroit pareil, la pureté de Bouffier avec son action gratuite serait rapidement étouffée par les ambitions et l'égoïsme des autres habitants. Au niveau lexical, à cette société des passions incontrôlées s'oppose la relation qui s'instaure entre le narrateur et Bouffier, décrite par une simplicité syntaxique et terminologique qui reflètent l'objet de la description : « La société de cet homme donnait la paix ».¹²⁴ Une fois déterminé qu'il est nécessaire de s'éloigner de la société et une fois

¹²² On connaît les circonstances de la rédaction du récit, qui a été proposé à la revue américaine pour la série « Les personnages le plus extraordinaires que j'aie rencontrés ». CITRON, Pierre, *Giono 1895-1970*, cit., pp. 487-488.

¹²³ GIONO, Jean, *HPA*, cit., p. 759.

¹²⁴ *Ibidem*.

trouvé cet espace, ce qui est déjà une conquête, il reste à voir ce que l'on peut faire de cet espace et la forme et le caractère de l'action que l'on décide de mener. Elzéard Bouffier vit seul avec son chien, dans un environnement où il faut lutter pour trouver de quoi se nourrir. La lutte qu'il mène seul contre les forces de la nature est déjà victorieuse au moment de la première rencontre avec le narrateur, puisqu'il extrait l'eau d'un puit, il a des plats chauds et il habite dans une maison qu'il a remis à neuf. Son style de vie est donc réduit à l'essentiel, et la solidité de sa personnalité, qu'une telle lutte contre un environnement hostile demande, se reflète sur ce qui l'entoure : « Il n'habitait pas une cabane, mais une vraie maison en pierre. [...] Son toit était solide et étanche ».¹²⁵ Son ménage est en ordre, sa vaisselle lavée, son parquet balayé, son fusil graissé et sa soupe bout dans sur le feu. Lorsqu'il pourrait négliger son aspect extérieur, n'ayant pas à interagir avec d'autres membres de la société, il se rase, il coud ses boutons et reprise ses vêtements avec un soin minutieux.¹²⁶

En ce qui concerne son action, elle semble être complètement gratuite, une manière d'occuper son temps et une manière de sortir du désespoir causé par la perte de ses proches. Dans un monde où l'égoïsme et l'ambition règnent, le caractère de gratuité de cette action surprend. Lorsque le narrateur découvre ce que fait Bouffier avec ses glands, la première explication d'un tel comportement est celle d'une action finalisée à la satisfaction d'un intérêt personnel :

Il plantait des chênes. Je lui demandai si la terre lui appartenait. Il me répondit que non. Savait-il à qui elle était ? Il ne savait pas. Il supposait que c'était une terre communale, ou peut-être, était-elle propriété de gens qui ne s'en souciaient pas ? Lui ne se souciait pas de connaître les propriétaires. Il planta ainsi cent glands avec un soin extrême.

Les réponses de Bouffier révèlent son caractère exceptionnel, caractérisé par une « générosité sans exemple » et qui ne cherche pas de récompense.¹²⁷ L'action de cet homme extraordinaire est finalisée à la création de beauté et de vie et suit l'éthique de la

¹²⁵ Ivi, p. 758.

¹²⁶ Ibidem.

¹²⁷ On renvoie ici à l'incipit du récit: Pour que le caractère d'un être humain dévoile des qualités vraiment exceptionnelles, il faut avoir la bonne fortune de pouvoir observer son action pendant de longues années. Si cette action est dépouillée de tout égoïsme, si l'idée qui la dirige est d'une générosité sans exemple, s'il est absolument certain qu'elle n'a cherché de récompense nulle part et qu'au surplus elle ait laissé sur le monde des marques visibles, on est alors, sans risque d'erreurs, devant un caractère inoubliable ». Ivi, p. 757.

sensibilité vers le monde naturel et vers la postérité qui l'hériterait. Elle est axée sur la lenteur, sur le travail attentif, minutieux, aspects que Giono exalte depuis toujours et qui se lient au travail artisanal, source de liberté pour l'homme, en opposition au travail à la chaîne.¹²⁸

Il s'agit donc d'une action dont les traits montrent une continuité avec la pensée de l'écrivain dans les années Trente et la reconstitution d'un village qui avait été déserté par ses habitants ne peut que faire penser à *Regain* (1930), où l'action de Pantourle et Arsule se termine avec la renaissance d'un village.¹²⁹ Dans *Regain* comme dans *L'homme qui plantait des arbres*, Giono poursuit la réflexion que l'on trouve déjà dans *Colline* (1929) sur la cyclicité de la nature et sur la lutte de l'homme pour survivre dans un environnement hostile et la présence d'une fontaine sèche dans *L'homme qui plantait des arbres* souligne renvoie davantage à *Colline*. Dans *Regain*, la verticalité de l'homme qui « conquiert la terre sauvage pour enfin se dresser comme le regain après la fauchaison » s'oppose avec « l'horizontalité implacable du plateau ».¹³⁰ Le motif d'un village isolé du reste de la société, déjà paru dans *Un de Baumugnes* (1929), évoque l'abandon des villages vers les villes à l'époque de l'industrialisation. Après l'abandon des anciens habitants, Aubignane est plongé dans une réalité soumise aux lois de la nature, une réalité isolée du monde « civilisé » où les personnages se retrouvent dans des besoins primordiaux. À la réalité d'Aubignane s'oppose la réalité extérieure, où les hommes sont contraints par les lois de la société et inexorablement influencés par les modes du capitalisme, et sont intéressés uniquement par le profit. Grâce à son travail dans les champs, Pantourle arrive à trouver la liberté et à subvenir aux besoins de sa nouvelle famille. Si ce personnage incarne parfaitement la figure du paysan pur décrit par Giono dans sa *Lettre aux paysans*,¹³¹ Bouffier s'élève encore plus menant une action pour le bien

¹²⁸ Dans la *Lettre aux paysans*, Giono fait l'apologie du travail artisanal prenant son père Jean Antoine comme modèle et critique le modèle du capitalisme industriel. GIONO, Jean, *LP*, pp. 83-84.

¹²⁹ Le passage qui suit reprend notre analyse de *Regain*. MELOTTO, Virginia, *Une lecture de Promenade de la mort*, cit., pp. 22-30.

¹³⁰ D'après Luce Ricatte, ces deux lignes perpendiculaires structurent le récit et constituent le thème central du roman, éclipsant une prise de position explicite sur la résurrection de la paysannerie. RICATTE, Luce, *Notice à Regain*, in GIONO, Jean, *ORC I*, cit., p. 995. Comme nous l'avons montré, le roman présente plusieurs éléments conceptuels qui seront explicités dans la *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix* en 1938, reprises thématiques qui nous semblent révélatrices de la position de Giono à l'égard des bouleversements des équilibres économiques mondiaux de son époque. MELOTTO, Virginia, *Une lecture de Promenade de la mort*, cit., p. 24.

¹³¹ Rien ne s'interpose entre lui et sa terre, qu'il travaille manuellement. D'abord, il est riche « selon la vérité », puisqu'il partage sa vie avec une femme qu'il aime et ils disposent des produits de la terre, fruits de leur travail. Ensuite, c'est un « héros individuel », qui mène seul sa lutte contre la nature sans être

de l'humanité. Les analogies entre *Regain* et *La lettre aux paysans* nous ont permis de lire dans *Regain* une opposition entre la force individuelle de l'homme, représentée par la verticalité, et l'horizontalité du conformisme de la société capitaliste, avec une analogie homme-arbre, présente dans les deux ouvrages,¹³² qui s'insère parfaitement dans cette lecture. Dans *Regain*, Pantourle est décrit comme « un homme énorme. Un arbre ». ¹³³ À la fin du roman, il est comparé à une colonne lorsqu'il regarde les champs qu'il a cultivé, qui sont le fruit de son travail individuel, avec un renvoi de ce succès avec la « victoire de l'homme sur la condition humaine », de la *Lettre aux paysans*.¹³⁴ Lorsque le narrateur de *L'homme qui plantait des arbres* aperçoit pour la première fois la silhouette d'Elzéard Bouffier, il affirme :

À cinq heures de marche de là, je n'avais toujours pas trouvé d'eau et rien ne pouvait me donner l'espoir d'en trouver. C'était partout la même sécheresse, les mêmes herbes ligneuses. Il me sembla apercevoir dans le lointain une petite silhouette noire, debout. Je la pris pour le tronc d'un arbre solitaire.¹³⁵

La solidité et la force de caractère de ce héros solitaire lui permettent de se dresser contre toute adversité et de mener à bien sa lutte même en temps de guerre, ce qui est extraordinaire. La lenteur et la gratuité de son action le rendent « insoupçonnable » face à un système adverse : « C'est pourquoi personne ne touchait à l'œuvre de cet homme. Si on l'avait soupçonné, on l'aurait contrarié. Il était insoupçonnable. Qui aurait pu imaginer, dans les villages et dans les administrations, une telle obstination dans la générosité la plus magnifique ? ». Si, donc, dans *L'homme qui plantait des arbres*, l'action ne peut pas se réaliser au sein de la société, en raison des effets néfastes des passions humaines et d'un système axé sur l'intérêt économique, une fois qu'elle prend de la force et ses effets deviennent visibles, une fois, donc, que les glands deviennent des

influencé par les modes du moment. Enfin, il est libre, parce qu'il n'est pas assujéti par l'argent, moyen de contrôle de l'État moderne : « vous êtes là, vous et votre famille, dans la liberté la plus totale. Ici, rien ni personne ne peut vous commander, vous êtes au commandement ». GIONO, Jean, *LP*, cit., pp. 38-85.

¹³² Dans la *Lettre*, Giono affirmait : Le paysan...c'est l'individu pur ; c'est l'homme qui n'a pas besoin de la société, qui se suffit à lui-même. Il est exactement comparable à un arbre. Il est profondément enraciné dans un sol d'où il tire sa nourriture. Il est formé par le sol qu'il habite. Il en a les qualités et les défauts. Il en est le complément pur, l'expression pure. Sa forme physique et sa matière spirituelle sont des produits de ce sol. Il n'est ni une classe, ni une race ; il est une subdivision de règne animal ; il est l'homme...il ne se classe pas dans la sociologie, il se classe dans la zoologie ; il ne fait pas partie d'un système spirituel d'invention : il est un transformateur naturel de matière. GIONO, Jean, *LP*, cit., pp. 41-42.

¹³³ GIONO, Jean, *REG*, cit., p. 329.

¹³⁴ GIONO, Jean, *LP*, cit., p. 88.

¹³⁵ *Ivi*, p. 758.

chênes et que les chênes se multiplient à perte de vue, le système s'apercevra de son existence et cherchera de s'en approprier :

En 1933, il reçut la visite d'un garde forestier éberlué. Ce fonctionnaire lui intima l'ordre de ne pas faire de feu dehors, de peur de mettre en danger la croissance de cette forêt naturelle. [...] En 1935, une véritable délégation administrative vint examiner la « forêt naturelle ». Il y avait un grand personnage des Eaux et Forêts, un député, des techniciens. On prononça beaucoup de paroles inutiles. On décida de faire quelque chose et, heureusement, on ne fit rien, sinon la seule chose utile : mettre la forêt sous la sauvegarde de l'État et interdire qu'on vienne y charbonner.¹³⁶

Bouffier, anonyme et insoupçonnable, a gagné contre le système qui ne peut que se rendre dignement.

L'homme qui plantait des arbres présente, comme d'autres textes gionien rédigés à partir de l'après-guerre, les marques des lectures politiques. Le regard du narrateur, sous le signe de Machiavelli et la description des passions humaines relèvent de ses lectures et relie le récit aux Chroniques romanesques. Le narrateur est un homme qui a fait l'expérience de la vie en société et qui vivra l'expérience traumatisante de la guerre. Il s'agit donc d'un individu qui acquiert de la sagesse grâce à son expérience, à son pouvoir d'observation, à sa lucidité. Si sa première rencontre avec Bouffier semble relever de la chance, c'est le déplacement qui le rend possible. Dans sa biographie romancée, Prezzolini décrit l'importance que revêt le déplacement « par monts et par vaux » de Machiavelli. Comme l'on peut lire dans ce passage, qui nous fait penser aux *Grands Chemins*, le voyage permet de faire des rencontres et d'acquérir une conscience du monde grâce au contact avec la nature :

Lecteur, si tu n'aimes pas les sentiers, tu ne me ressembles pas et je ne peux pas t'aimer ; si ce mot de sentier n'évoque pas en toi le souvenir des champs dont aucun fossé ne vous sépare, d'incursions entre des rangées de vignes, de grappes saccagées, de fleurs attrapées au passage, de feuillages de laurier fixés autour de ton chapeau, de haltes à l'ombre d'un peuplier, ou de conversations engagées avec un paysan qui monte ou qui descend ; tu n'es qu'un pauvre homme un homme de route nationale, et je ne veux pas t'en dire davantage. Arrête-toi de lire.¹³⁷

Si le voyage permet à Machiavelli de connaître les mécanismes qui règlent les actions humaines et d'entrer en contact avec d'autres cultures et d'autres réalités politiques, l'exil

¹³⁶ GIONO, Jean, *HPA*, cit., pp. 763-764.

¹³⁷ *NMPREZ*, cit., pp. 99-100.

et l'isolement jouent également un rôle clé dans l'évolution du penseur. Comme on le sait, c'est dans cet état d'isolement de la société que Machiavelli écrira la plupart de ses œuvres, y compris le *Prince*, plantant des idées qui trouveront un terrain fertile dans les siècles à venir. Ainsi, l'acte de l'écriture qui advient dans l'isolement, comme celui de Giono qui a toujours été décentré par rapport au monde des lettres, permet l'expression d'idées nouvelles qui pourront pousser et grandir et, quelques fois, même changer le monde.

L'homme qui plantait des arbres s'insère par ses traits dans la production romanesque gionienne des années Cinquante et Soixante. Outre à un renouveau de l'intérêt du rapport entre l'homme et la nature, on retrouve l'éloignement de la société pour suivre un parcours individuel. Dans *l'Iris de Suse* (1970), par exemple, nous retrouvons les hauteurs en tant que lieu qui permet le détachement avec la société, créant un espace qui favorise l'évolution personnelle, comme nous le verrons. En effet, le pays lumineux où arrive Tringlot avec les bergers, se trouve très haut sur une montagne. Le désir de s'isoler, de rester dans les hauteurs, loin de tout et tous, est rendu explicite par les mots de Louiset :

Le lendemain, après s'être faufileés et montés lentement à travers des gorges, ils émergèrent sur un vaste découvert. Ils étaient maintenant très haut dans un pays lumineux.

— L'air est un pernod, dit Louiset ; moi il me saoule et j'ai le vin triste. Je me dis : « Qu'est-ce que tu vas foutre ailleurs ? Fais-toi une cabane, reste ici et bonsoir ». ¹³⁸

Avant d'entrer plus dans le détail dans *l'Iris de Suse*, nous allons nous arrêter sur un autre écrit qui témoigne l'importance que Giono accorde au parcours individuel et à la recherche d'un espace en dehors de la société : *Le déserteur*.

4.4 Déserter la société pour trouver sa place. *Le déserteur*.

Rédigé de juillet à octobre 1965, *Le déserteur* (1966) est une « biofiction » ¹³⁹ inspirée par la vie d'un peintre d'*ex-voto*, vécu au XIX^e siècle : Charles-Frédéric Brun. Le texte a été commissionné par un éditeur suisse, René Creux en 1964. Pour la rédaction, Giono se

¹³⁸ GIONO, Jean, *IS*, cit., p. 384.

¹³⁹ MORZEWSKI, Christian, *Déserteur (Le)*, in *Dictionnaire*, cit., p. 287.

sert de la documentation fournie par l'éditeur, qui présente déjà des lacunes, le peintre étant méconnu et n'ayant laissée que peu de traces sur sa globalité de sa vie, et de son imagination. *Le déserteur* offre des éléments intéressants dans le cadre de la réflexion gionienne sur le rapport entre l'individu et la société, l'engagement de l'auteur se fixant à la croisée de la vérité historique et de l'invention fictionnelle, avec une prééminence de la seconde. Au centre du roman il y a le parcours de Brun, qui fuit la société bourgeoise à la recherche de sa place dans le monde. Les thèmes abordés dans ce roman sont la quête individuelle, le rapport avec la société et avec la nature, l'intégration et l'acceptation de l'étranger et le rapport entre la liberté individuelle et les institutions.

Charles-Frédéric Brun est un peintre du XIX^e siècle né en Alsace et qui s'est ensuite installé dans le canton du Valais, dans le sud de la Suisse, où il se déplaçait de village en village pour réaliser des peintures religieuses. Outre à la certitude d'une vie nomade, les informations sur sa vie sont assez réduites. Dans le roman gionien, la vie de Brun est racontée par un narrateur extradiégétique qui semble coïncider avec l'écrivain-chercheur, qui exploite ses sources et remplit les vides présents dans la biographie de l'homme par des inférences et des hypothèses, mais qui cède par trait à la tentation de l'intradiégétique, chère à l'écrivain.¹⁴⁰ Au début du roman, le narrateur s'intéresse au passé obscur de Brun et aux raisons qui l'ont poussé à quitter sa terre natale. Parmi les premières hypothèses, il y a celle d'un passé criminel : « Il a dû commettre on ne sait quel crime, en tout cas celui d'anarchie ». ¹⁴¹ Rapidement, le narrateur se résigne à devoir accepter ce manque d'informations. Bien qu'avec un regard influencé par Machiavelli, qui le tient en alerte lorsqu'il poursuit le récit, la possibilité d'un passé noir étant présente puisqu'on connaît la nature humaine, le narrateur s'arrête sur une constatation, premier fruit de l'imagination de Giono. Ce qui est sûr de ce personnage, c'est qu'« il est bien tout simplement un *déserteur*. Il déserte une certaine forme de société pour aller vivre dans une autre ». ¹⁴² La société qu'il a désertée est celle des bourgeois et, à partir de cette action ainsi que de son métier, la personnalité et ses idées commencent à s'esquisser dans l'esprit du narrateur :

¹⁴⁰ Dans le passage suivant, par exemple, l'emploi de ce « chez nous » trahit cette tentation : « Alors, vous savez, un de plus, un de moins, qu'est-ce que vous voulez que ça nous fasse ? Disons simplement que notre peintre est bien tombé, quand il s'est arrêté chez nous. Trois lieues plus loin, il était peut-être perdu ». Ivi p. 228.

¹⁴¹ GIONO, Jean, *DÉS*, cit., p. 193.

¹⁴² Ivi, p. 199.

Il a déserté d'une société ; il a fui la société bourgeoise ; c'est bien le fait d'un timide, comme on voit bien qu'il l'est. Les Valaisans qui le baptisent Déserteur sur le simple aspect de sa dégainé ne se trompent pas.

Les « petits peintres de sacristie », comme les appelle Gérard de Nerval, ne se recrutent pas seulement parmi les sans-foyer, les va-de-la-gueule et les roubards ; la profession est encombrée d'anarchistes, de philosophes, de timides (précisément), de solitaires, de prêcheurs de carême, de disciples de Raspail, de botanistes, de théologiens du dimanche, ces derniers plus spécialement surnommés « fils d'archevêques ». On ne peint pas que l'ex- voto, on « fait des phrases », on explique le fond des choses, on « enchante » les maladies, on guérit les brûlures avec de la salive et un signe de croix, on délie les sorts que les sorcières ont jetés, on prépare des philtres herbacés et surtout on prêchi-prêchote : on met à de nombreuses sauces un vague souvenir des textes sacrés.¹⁴³

Toujours dans le but de comprendre cet homme mystérieux, le narrateur exploite ses connaissances du monde et de la société, dans laquelle il y a bien deux groupes de gens : ceux qui ont l'esprit bourgeois et ceux qui sont des *outsiders* :

Cette profession ne ramasse pas le dessus du panier. Qui a l'esprit bourgeois se dirige vers des métiers stables, reconnus, ayant pignon sur rue : charpentier, menuisier, imprimeur, etc. ; ce filon mène vers le mariage, l'établissement, le livret de caisse d'épargne, les enfants, la famille. Les autres, les aventuriers, les solitaires, les anarchistes, les insociables, ceux qui généralement n'ont pas de papiers et qu'on représente dans la bonne presse « entre deux gendarmes » se font réparateurs de porcelaine ou de parapluies, ramoneurs de cheminées, porteurs d'eau, ou peintres d'ex-voto. Dès qu'un délit se commet dans une commune, on ne cherche pas midi à quatorze heures, on fourre au bloc un de ces particuliers, n'importe lequel ; ils sont tous constamment en contravention, on ne risque pas de se tromper. De là leur habituel côté fuyard, leur marche oblique dès qu'ils peuvent lire l'enseigne d'une « gendarmerie royale ». Ils n'ont pas fait grand-chose, souvent ils n'ont absolument rien fait, mais comme on leur reproche tout, les plus faibles prennent des consciences de coupables. Leur rêve est d'aller s'installer dans des endroits où on ne les connaît pas.¹⁴⁴

Cet abandon de la société comporte l'acceptation de la condition de misère, difficile à comprendre pour ceux qui sont habitués à vivre dans le confort : « On ne s'improvise pas déserteur ; on ne saute pas d'un seul coup dans la vie d'un contemplatif et surtout dans la peau d'un homme qui accepte la misère ».¹⁴⁵ La condition de misère constitue le point de départ lorsque l'individu abandonne la société dans laquelle il n'arrive pas à s'insérer.

¹⁴³ GIONO, Jean, *DÉS*, cit., p. 235. C'est nous qui soulignons.

¹⁴⁴ Ivi, p. 234.

¹⁴⁵ Ivi, p. 198.

Cependant, le déserteur est facilité dans cette tâche puisque la richesse matérielle ne rentre pas dans ses ambitions :

C'est un pays pauvre. Mais le Déserteur n'a pas besoin de richesses, au contraire. Les gens riches ont la voix vinaigrée et le geste brusque. Il a peur de leur compagnie ; il y a toujours quelques bicornes dans leurs alentours. Il ne se sent à l'aise que dans les pays comme ici. Les champs de céréales et de pommes de terre sont minuscules ; le foin est manifestement court et sans regain. Les raccards sont en bois, montés sur pilotis et munis de perches pour faire sécher les herbages.¹⁴⁶

Ainsi, ce personnage se sent plus à l'aise dans la nature, et dans une dimension plus à l'échelle humaine par rapport à celle des plus gros agrégats humains. C'est un homme qui sait vivre petit, qui connaît la valeur des simples produits de la terre et du travail paysan :

Il ne s'est pas arrêté dans le village. Depuis longtemps, il a pris l'habitude de négliger les grouillements de son estomac vide. Lui aussi il sait vivre petit : il a encore dans sa poche un bout de fromage et un quignon de pain d'avant-hier aux mayens des Prabys. Il se cherche un abri et il s'accoite en belle vue du petit lac.¹⁴⁷

Le renoncement à la vie de consommation lui permet de goûter des plaisirs de la nature, dont la grandeur s'oppose à la petitesse des moyens de subsistance :

« C'est dans cet abri qu'il mange son pain et son fromage, pendant que la bise qui frôle les eaux du petit lac fait trembler les murs du château de la Vouivre et mélange les bruns, les bleus, les verts, les blancs et même les noirs (qui sont une couleur, quoi qu'on en dise) ».

Et pourtant, « pour si paradoxal que ce sentiment ait l'air d'être à première vue », le Déserteur ressent ce besoin d'être en contact avec la nature, il veut entrer en contact avec ses éléments, « même déchaînés », qui semblent, « et qu'en fait ils sont » faits pour l'homme : « cette terreur et ce froid n'existent que par rapport à l'être humain qui les subit ; il sait qu'il n'est pas oublié, qu'il est indispensable. Toutes les places sont prises dans l'univers, notamment celles qui sont à côté des poêles. Celles au milieu de la bise sont libres ».¹⁴⁸ Le lien qui s'instaure entre lui et la nature se manifeste par les analogies

¹⁴⁶ Ivi p. 206. C'est nous qui soulignons.

¹⁴⁷ Ivi, p. 207.

¹⁴⁸ Ivi, p. 209.

avec le monde animal que le narrateur emploie pour le décrire : « À partir d'ici ses traces sont semblables à celles d'un renard affolé ». ¹⁴⁹ Tel qu'un renard, il se cache, « il renâcle devant ces lieux civilisés ». ¹⁵⁰

Outre au besoin de vivre dans un endroit plus proche de la nature, le déserteur nécessite d'être aimé et de faire partie d'une communauté. Effectivement, le besoin de suivre son parcours personnel n'exclut pas celui de se lier aux autres et, au bout d'une longue pérégrination, le moment vient de sortir de sa cachette et se révéler à nouveau au monde : « Il arrive un moment où celui qui se cache a besoin de se montrer, celui qui fuit veut faire face, celui qui se tait brusquement parle, celui qui craint affronte. Ce moment était arrivé pour le Déserteur ». ¹⁵¹ La solution est alors celle de s'installer dans un petit village, à Haute-Nendaz, chez une communauté paysanne qui arrive à l'accepter malgré la difficulté que cette inclusion comporte. Le déserteur s'insère dans une nouvelle société, même si, après l'expérience de la vie nomade, en strict contact avec les forces de la nature, il a changé et il n'arrive plus à accepter l'hospitalité d'un foyer humain. L'importance et les effets du lien avec la nature est plus facilement compréhensible pour les paysans, qui sont la forme de société humaine la plus proche de la nature. Le prêtre que Brun rencontre avant de s'installer à Haute-Nendaz, par exemple, est aux deux tiers paysan, comprend bien ce lien :

On imagine très bien le pourquoi et le comment d'un tel saint Maurice. Le Déserteur a refusé d'accompagner le prêtre jusqu'au presbytère. Il a fait comprendre à l'homme de Dieu qu'il ne peut plus, qu'il ne doit plus accepter l'hospitalité d'un foyer humain, qu'il y va de sa vie, que même le misérable décor d'un pauvre presbytère habité deux fois par semaine par un prêtre itinérant est un danger mortel pour lui. Depuis sa fuite du val Ferret il n'a été rasséréiné ici que par l'impersonnalité du foyer de Dieu et par l'odeur de l'encens. Il ne demande qu'une grange, qu'un raccard, qu'un tas de foin, où se retrouvent précisément l'impersonnalité de la chapelle et l'odeur suave des herbes de la terre. Et le prêtre (qui est aux deux tiers paysan) a fort bien compris. ¹⁵²

Chez la communauté de Haute-Nendaz, Brun se sent à l'aise, même s'il doit s'adapter. En effet, pour pouvoir vivre dans ce type de société, il est obligé d'établir des relations, et s'il se sent habile vis-à-vis du rapport qu'il doit créer avec la nature, il l'est moins dans son interaction avec les paysans. La variation du point de vue nous permet d'observer la

¹⁴⁹ Ivi, p. 214.

¹⁵⁰ Ivi, p. 215.

¹⁵¹ Ibidem.

¹⁵² Ivi, p. 212. C'est nous qui soulignons.

réaction des habitants du village à l'égard de cet étranger qui se présente chez eux. En général, leurs raisonnements sont très simples (il a un métier, donc c'est un homme) : « C'est un métier, somme toute, comme de faire un soulier, ou de traire, de faire un fromage, de tracer un labour, ou raboter une planche, planter un clou, etc. Ce que font les hommes. Ceci est donc un homme ». ¹⁵³ Même si le métier du Déserteur n'est pas si facile à comprendre par des agriculteurs et des artisans, ils arrivent à lui offrir et donc à offrir à l'art une place dans leur société, ce que le narrateur, qui représente, nous le rappelons, l'écrivain-chercheur du XX^e siècle, souligne comme un acquis important :

On a vu du premier coup (quand pour la première fois il a préparé ses couleurs sous les yeux des gens du village) que c'était un homme, et qui connaissait son métier. Chacun son métier, dit le proverbe. Il ne nous demande rien pour peindre tous nos saints patrons portant nos visages, nous n'avons pas le droit de lui demander de nous aider à rentrer le foin.

C'est un respect plus grand qu'on ne croit, qu'on lui porte ainsi. C'est une grande victoire de l'art, de l'esprit sur la matière. Il faut tirer son chapeau à ces Hauts-Nendards qui en plein XIX^e siècle (et Dieu sait s'il était attaché à la monnaie fiduciaire, ce siècle) donnent libéralement des droits magnifiques à l'artiste.

Peu à peu, avec ces victoires (qui ont l'air menues et ne le sont pas), le Déserteur gagnait non seulement son droit à la vie mais sa paix. ¹⁵⁴

Ces affirmations de la part du narrateur nous semblent donc correspondre à une prise de position de la part de l'écrivain, qui se fait défenseur de l'art dans la société, de l'importance de l'esprit par rapport à la matière et des valeurs humanistes dans un monde où la technique et le rationalisme, les intérêts économiques considèrent l'expression artistique comme superflue ou inutile.

Même s'ils font preuve d'une capacité de compréhension de d'intégration extraordinaire, les paysans de Hautes-Nendaz ne sont pas non plus idéalisés et le narrateur reste toujours conscient de l'obscurité de l'âme humaine, en ligne avec l'approche de Machiavelli à l'égard des êtres humains. Par exemple, le président qui, lorsqu'il accepte d'aider le déserteur, sait qu'il fait son compte (il veut rester tranquille), comme nous le voyons dans son monologue intérieur : « De toute façon, il n'est pas question que j'abandonne ce zèbre à son triste sort. C'est aussi important pour moi que pour lui ». ¹⁵⁵

¹⁵³ Ivi, p. 220.

¹⁵⁴ Ivi, p. 238. C'est nous qui soulignons.

¹⁵⁵ Ivi, p. 217.

Un autre exemple est fourni par sa femme, qui est flattée par le portrait que le déserteur lui a réalisé, révélant ainsi son besoin de reconnaissance : « Marie-Jeanne fut flattée de cette promotion. Jusqu'à ce moment-là c'est Jean-Barthélemy qui avait eu les honneurs. Son tour était venu. Et grâce à qui ? ». ¹⁵⁶ En voyant le portrait de la femme du président, les paysans aussi désirent se sentir flattés, c'est pourquoi ils font des pressions au déserteur qui décide de quitter la grange et de s'installer dans une cabane des bois. ¹⁵⁷ Brun non plus est exempt de son humanité mais il a lui aussi son côté d'ombre. Comme le suggère le narrateur, dès les premières pages, en effet, le néant autour de son passé doit faire réfléchir sur l'homme :

Quand il nous semblera un peu trop facile à comprendre, un peu trop simple, un peu trop naïf, nous aurons besoin, pour le voir tel qu'il est, de nous rappeler le soin avec lequel il a su effacer sa piste, ou alors admettre le transport des dieux, ce qui, dans les deux cas, ajoute pas mal à la naïveté. Sous la candeur de ses coloris, sous la fraîcheur de ses émois, il ne faudra jamais oublier le noir d'où il vient, l'ombre qui l'a longtemps contenu. ¹⁵⁸

En ce qui concerne les couches sociales, le déserteur est décrit comme un aristocrate de l'âme :

C'est ainsi, comme on le disait dès le début, que le Déserteur reste toute sa vie un personnage des *Misérables*. Parce qu'il choisit aristocratiquement ses rapports de couleurs, on l'imagine aristocrate. Il l'est bien sûr, mais d'âme seulement. L'âme ne suffit pas aux Hauts-Nendards.

S'ils pouvaient imaginer (les Hauts-Nendards) qu'on peut être misérable et aristocrate, et surtout que l'aristocratie n'est pas un rang social mais la qualité d'un cœur, tout serait dit ; mais ils ne le peuvent pas et tout reste toujours à dire sur cet homme aux mains blanches qui donne nos visages à nos saints patrons avec de si belles couleurs. ¹⁵⁹

Cette phrase montre que les paysans, même s'ils agissent en faveur de l'intégration du déserteur, n'ont pas le niveau de conscience qui leur permet de réaliser l'importance de l'art dans la société. Le narrateur va plus loin et arrive à tisser un lien entre le travail artistique et le travail agricole, les représentants des deux métiers ayant cette capacité de

¹⁵⁶ Ivi, p. 224.

¹⁵⁷ Ivi, p. 229.

¹⁵⁸ Ivi, p. 202.

¹⁵⁹ Ivi, p. 236.

vivre de leurs modestes gloires et de ne pas se laisser tenter par les saints simulacres de la modernité :

Avec la Montagne d'Orseraz, qui nous reste, nous pouvons imaginer quels étaient les bonheurs que goûtait le Déserteur dans les bons jours. Bonheurs bucoliques, c'est Hésiode. Les vaches, les pâturages, les travaux quotidiens, le sapin, les troupeaux, le village, les montagnes et au-dessus le ciel où les aigles prennent naturellement la forme d'avions en piqué qu'on donne dans les « religiosités » au Saint-Esprit. Il goûtait donc la paix des jours campagnards et il était sensible à leurs modestes gloires. Il voyait donc au-delà des saints simulacres et la réalité ne le rebutait pas. Il était plus près des paysans que les paysans ne le pensaient. Il usait simplement de l'organisation agricole à la façon d'un aristocrate.¹⁶⁰

L'histoire du déserteur illustre le parcours d'un homme qui reste toujours entre deux mondes, celui de la nature et celui des êtres humains. L'acceptation de la part de la communauté paysanne a un effet positif sur son état psycho-physique : « les choses ont l'air de s'arranger. Il n'a plus cette désastreuse impression d'être “ promis au monde minéral ” ». Il redevient (ou peut-être devient-il pour la première fois) membre d'une communauté « en chair et en os »¹⁶¹ et il éprouve de l'amour pour cette société paysanne, avec laquelle il s'identifie. Si, d'une part, il exprime, à travers ses peintures, la volonté « de vivre enraciné, de ne plus fuir, d'être accepté, adopté, aimé, admis »,¹⁶² comme le souligne le narrateur, de l'autre il garde son côté sauvage, l'inhumanité de la cabane étant « plus conforme » à ses désirs.¹⁶³ C'est toujours le narrateur qui, grâce à son rôle de chercheur et interprète du langage secret des peintures, émet des hypothèses sur les motivations qui poussent le personnage à refuser les invitations des habitants du village :

Son raisonnement est peut-être le suivant : « Vous m'invitez aujourd'hui de bon cœur ; si j'acceptais, je prendrais vite l'habitude du confort et quand je serais habitué, l'habitude aurait fait disparaître le bon cœur. Ce n'est pas facile d'avoir toujours un étranger dans la maison et c'est par contre très facile de s'habituer à un bon feu quand il fait froid. Non. Restons à notre place. Ce que j'ai est déjà bien beau. Je n'en demande pas plus. Je reste au froid, vous restez chez vous, et les choses pourront durer ainsi. C'est tout ce que je désire ». ¹⁶⁴

¹⁶⁰ Ivi, pp. 246-247.

¹⁶¹ Ivi., p. 222.

¹⁶² Ivi, p. 231.

¹⁶³ Ivi, p. 229.

¹⁶⁴ Ivi, p. 242.

Ainsi, le déserteur ne veut pas entrer dans les maisons paysannes pour ne pas s'accoutumer aux confort.

Si le parcours du peintre, qui fuit la société bourgeoise, s'achève avec son installation au sein d'une communauté qui l'accepte et qu'il accepte, un ennemi invisible vient troubler son existence et le plonge dans un véritable enfer. Il s'agit de la peur d'être toujours traqué par les gendarmes, à cause de son manque de papiers. La fuite et le choix heureux d'une société à sa taille, opération bien réussie et dans laquelle le personnage donne preuve d'une conduite impeccable, n'efface pas son étrangeté aux institutions, pour lesquelles il reste un hors-la-loi. Le narrateur souligne d'une part la discrimination à la base de cette poursuite, qui ne vise que les pauvres, alors que ceux qui ont un statut n'ont rien à craindre de la part des autorités, comme le témoigne l'étonnement du président du village face aux révélations du déserteur :

Français, et il insiste tout de suite pour bien mettre les choses au point (et apaiser le souci principal qu'il a depuis Le Trétien), qui a peur des gendarmes. – Pourquoi ? Il dit la vraie raison : il n'a pas de papiers, mais le président de la commune est loin d'imaginer qu'une absence de papiers suffise à donner la peur du gendarme, lui qui depuis son enfance se promène de haut en bas et de bas en haut, de Sion à Nendaz sans le moindre bout de papier en poche et qui n'a pas peur des gendarmes pour ça. Il n'est pas riche, ce président, mais il est loin d'imaginer la misère du Déserteur, et que, dans cette misère-là, on ne peut plus compter que sur le crédit de la pitié.¹⁶⁵

Plus loin dans le texte, le fait que le personnage est victime de l'injustice sociale est souligné à nouveau par le narrateur, qui insiste sur les effets psychologiques que cette injustice cause chez le personnage :

L'enfer (oh ! pas celui de Dante, le vrai qui ne fait pas d'esbroufe), l'enfer, le Déserteur le passait sur terre. Un enfer d'inquiétude, d'incertitude ; toujours sur la corde raide, jamais assuré, non pas du lendemain mais de l'heure qui vient. À chaque instant une main emmanchée d'uniforme pouvait sortir de l'ombre, au nom de la loi. La loi aux regards de laquelle il n'avait que le tort d'être misérable. Car, il faut encore ici le préciser, il n'a pas l'étoffe ni d'un droit commun, ni d'un assassin, ni d'un politique. Pendant les vingt ans qu'il passe à Nendaz, on ne lui voit jamais ni ruse ni hypocrisie (ses prières publiques ne sont que de l'automatisme de défense vis-à-vis de la société en général), il ne trafique de rien, ni de sentimentalité, ni de vertu, ni même de sa simplicité, ce qu'il ferait sûrement si elle était fausse. Non, s'il a fui la France et s'il tremble à chaque instant ici, c'est qu'il est misérable, sans papiers, et destiné selon la loi à être la proie du premier gendarme qui lui mettra la main à l'épaule.

¹⁶⁵ Ivi, p. 216-217.

Après ces algarades, il ne se fixera plus nulle part. Il reviendra toujours avec plaisir à Haute-Nendaz, mais il ne restera jamais plus d'un jour dans la même cabane.¹⁶⁶

L'absence de pitié de la part des autorités est l'écho de la froideur des institutions et d'une politique qui, aveuglée par la bureaucratie, perd d'humanité et se détache des êtres humains, comme le témoigne l'échec de la demande de papiers du déserteur. En effet, il ira jusqu'à la frontière, expliquera sa situation aux douaniers et sera refoulé par ceux-là, « qui sont du peuple, qui savent bien que le délit de Charles-Frédéric Brun ne sera jamais pardonné par personne ».¹⁶⁷ L'image de l'enfer pour décrire ce monde froid fait de lois, évoque la force que cette dénonciation prend chez le narrateur, toujours dans un cadre qui est en dehors de la réalité historique : « Dieu est facile à contenter, mais les hommes ! Il allait être constamment aux abois ! Il suffisait d'une rencontre fortuite comme celle-ci pour qu'il soit plongé tout vivant dans l'enfer, le vrai : celui des lois. Il lui fallait trouver au plus vite un village où se cacher et disparaître ».¹⁶⁸ Pour le personnage qui choisit de désertier la société, l'enfer est donc celui des lois et il se trouve en rupture avec les institutions sans être un criminel. En effet, si au début il se cachait pour des raisons liées à sa fuite, que nous ne connaissons pas, maintenant, le motif est simplement son état de misère et l'absence de papiers. C'est pourquoi il doit se cacher et disparaître.

Dans ses lectures politiques d'après-guerre, Giono s'est arrêté sur le concept de loi dans plusieurs contextes. Étant données les réflexions sur l'âme humaine et sur les mécanismes qui règlent le fonctionnement des hommes, ainsi que sur la masse aveugle facilement influençable et susceptible d'actions dictées par l'émotivité, telles que nous les avons décrites plus haut, nous pourrions nous demander quelle est la position de l'écrivain vis-à-vis des lois que tout gouvernement impose pour régler la vie de l'État. Est-ce qu'il approuve l'ensemble de règles aptes à protéger les citoyens les uns des autres, et à punir les criminels ou alors est-ce que ces règles n'ont selon lui pour but que d'assurer le maintien du pouvoir ? Pour tenter de répondre, ou du moins pour avoir une idée de quelques réflexions qu'il a pu mener autour de ce thème, il est intéressant d'observer les marques de lecture qu'il a apportées dans quelques-uns de ses textes. Dans le cadre des

¹⁶⁶ Ivi, p. 245.

¹⁶⁷ Ivi, p. 249.

¹⁶⁸ Ivi, p. 214.

lectures sur Saint-Just et sur la Révolution de 1789, le discours sur les lois ouvre le discours sur la cause de tout soulèvement populaire, ce que Giono remarque (Fig. 4.20).

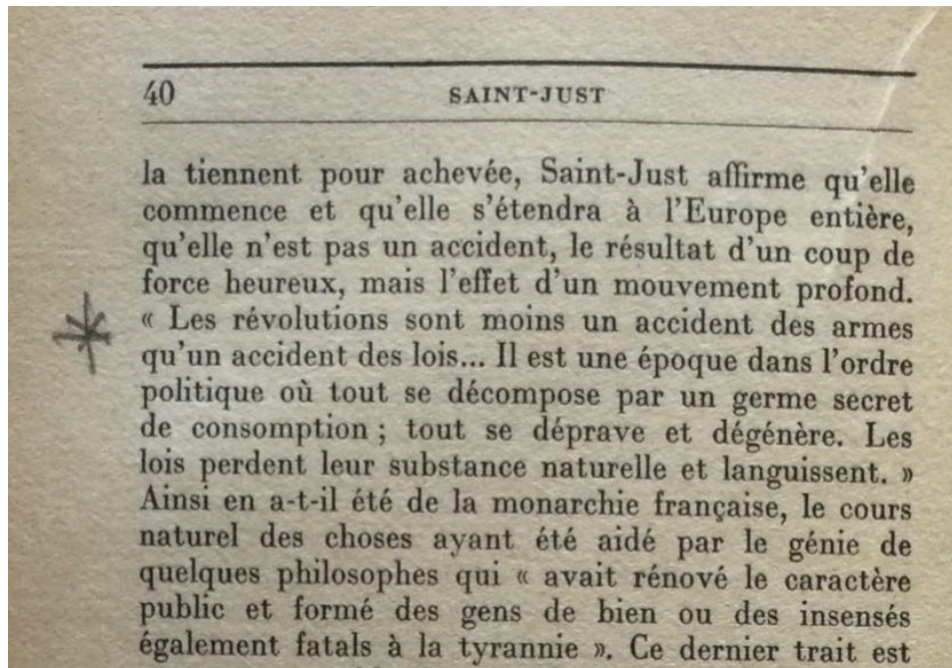


Fig. 4.20 P. 40 de *SJGIGN*.¹⁶⁹

Cet astérisque, à côté d'un passage tiré de l'*Esprit de la Révolution* de Saint-Just, attire particulièrement l'attention de Giono, puisqu'il l'apporte à nouveau dans un extrait plus ample du texte, qu'il trouve dans le volume de Vellay (Fig. 4.21).

¹⁶⁹ *SJGIGN*, cit., p. 40.

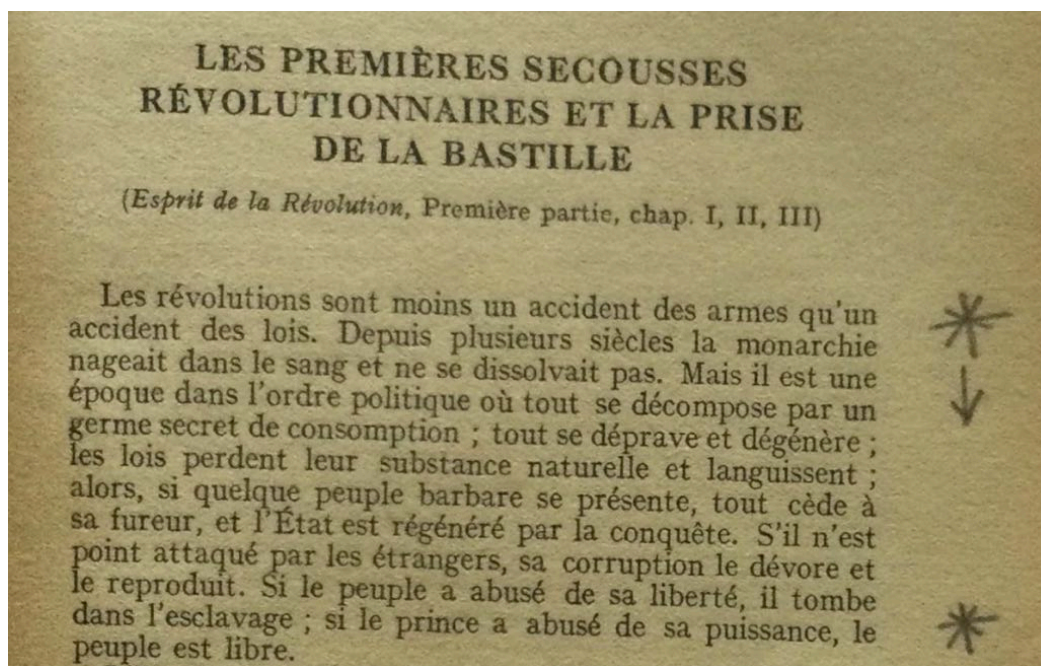


Fig. 4.21 P. 37 de *SJVEL*.¹⁷⁰

Le constat du fait qu'à une décomposition de l'ordre politique puisse faire écho un affaiblissement des lois, souligne sûrement le lien qui subsiste entre les deux, les lois reflétant le gouvernement au pouvoir. À noter la formulation de Saint-Just, qui étend ses observations à toutes les révolutions, et non pas seulement à celle de 1789. L'intérêt de Giono à propos des lois dans le cadre de la révolution se manifeste à nouveau au bout de quelques lignes, comme le montrent l'astérisque et les soulignages à côté du passage suivant (Fig. 4.22).

¹⁷⁰ *SJVEL*, cit., p. 37.

SAINT-JUST, THÉORICIEN DE LA RÉVOLUTION

Le premier coup porté à la monarchie est sorti de ces tribunaux ; on sait tout.

Il faut ajouter à cela que le génie de quelques philosophes de ce siècle avait remué le caractère public, et formé des gens de bien ou des insensés également fatals à la tyrannie, qu'à force de mépriser les grands on commençait à rougir de l'esclavage ; que le peuple ruiné d'impôts s'irritait contre des lois extravagantes, et que ce peuple fut heureusement enhardi par de faibles factions.

* Un peuple accablé d'impôts craint peu les révolutions et les barbares.

La France regorgeait de mécontents prêts au signal, mais l'égoïsme des uns, la lâcheté des autres, la fureur du despotisme dans les derniers jours, la foule des pauvres qui mangeaient la cour, le crédit et la crainte des créanciers, le vieil amour des Rois, le luxe et la frivolité des petits, et l'échafaud ; toutes ces causes réunies arrêtaient l'insurrection.

Fig. 4.22 P. 38 de *SJVEL*.¹⁷¹

Ici nous avons une description du contexte historique et politique de l'époque, avec une liste des raisons économiques qui sont à l'origine de la rage du peuple. Si les soulignages montrent l'intérêt autour des lois, l'astérisque est à nouveau à côté d'une maxime, comme si Giono était intéressé par les caractéristiques des révolutions en général.

Dans le volume de D'Astorg, un passage sur la relation entre lois, obéissance et liberté attire l'attention de l'auteur (Fig. 4.23).

¹⁷¹ Ivi, p. 38.

I N T R O D U C T I O N A U

dans *l'Esprit de la Révolution*, qui date de 1791, on trouve cette phrase significative : «... Je me suis cherché moi-même; membre du souverain, j'ai voulu savoir si j'étais libre et si la législation méritait mon obéissance; dans ce dessein, j'ai cherché le principe et l'harmonie des lois et je ne dirai point comme Montesquieu que j'ai trouvé sans cesse de nouvelles raisons d'obéir, mais que j'en ai trouvé pour croire que je n'obéirais qu'à ma vertu. »

Étrange déclaration qui décrit tout un drame de conscience mais à hauteur du citoyen : il fait le point tout d'abord pour se trouver et s'affirmer et pose, en face des lois, la question de sa propre liberté. Il accepterait donc une contrainte collective pourvu qu'elle réponde aux exigences de sa conscience; et tout examen fait, c'est sur un retour à l'homme qu'il achève, à l'homme qui ne se fie plus qu'à sa vertu, aux voies de sa propre perfection. Déclaration d'anarchie en somme, puisqu'il cherche d'abord sa liberté et ne reconnaît finalement ni raison d'état ni argument du bien public, mais point d'une anarchie de principe puisque c'est du côté des lois qu'il cherche instinctivement. Qu'un jour ces lois soient le reflet de sa vertu (entendons le mot dans un sens romain qui est le sentiment intime de la grandeur, avec un je ne sais quoi de gravité et de rigueur), ce jour-là l'homme et le citoyen seront en lui accordés. Et il ne serait pas difficile de montrer comment tout son effort, durant sa foudroyante ascension au pouvoir, a été de faire de la loi, de la constitution, de la justice,

Fig. 4.23 P. 50 de *MTDAST*.¹⁷²

La citation de *l'Esprit de la Révolution* de Saint-Just témoigne d'une attitude critique vis-à-vis de l'obéissance aveugle et nous semble attribuer une importance à la liberté individuelle qui est égale à celle du déserteur, qui, comme Saint-Just, pose « en face des lois » la question de sa propre liberté.

¹⁷² *MTDAST*, cit., p. 50.

Ajoutons que Giono crée des parallèles intéressants entre le discours de D'Astorg sur Saint-Just et la pensée de Machiavelli, comme on peut l'observer des marginalia et des astérisques présents deux pages plus loin (Fig. 4.24).

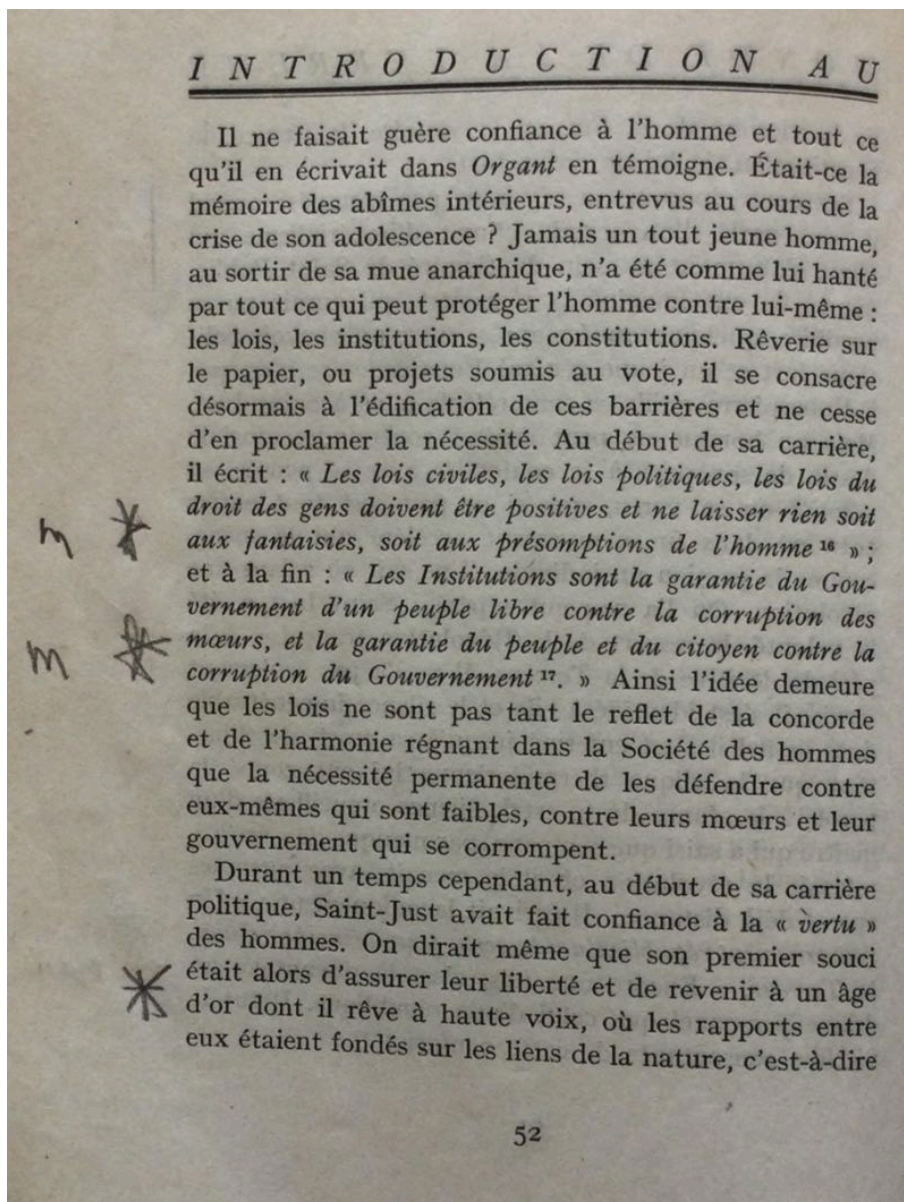


Fig. 4.24 P. 52 de *MTDAST*.¹⁷³

¹⁷³ Ivi, p. 52. Nous ajoutons également la page suivante pour permettre au lecteur de suivre entièrement le discours (Fig. 4.25).

M O N D E D E L A T E R R E U R

les affections familiales et les amours. A ces rapports de la nature, les gouvernements ont substitué des rapports de force, en faisant croire aux hommes que leur état naturel était un état sauvage, du retour duquel ils se devaient de les préserver. C'est sur cette imposture séculaire que s'est constituée la tyrannie ! Il est curieux de suivre là le cheminement de la pensée de Saint-Just : comme ses analyses sont pénétrantes dès qu'il démonte le mécanisme des tyrannies ! Et ses appels aux concitoyens ou aux représentants du peuple pour qu'ils cèdent enfin à la vertu, qu'ils plient sous le joug de la liberté (étrange formule et significative — elle est de lui) comme ils semblent des ultimatums !... Cette période va jusqu'au discours du 24 avril 1793 où Saint-Just soumet à la France un projet de constitution. Projet beau comme un poème, comme un chant du cygne, au final impérissable : « Art. 9. — *Le peuple français vote la liberté du monde* ». La constitution est votée...

En vain : la bataille révolutionnaire bat son plein et le rôle de Saint-Just grandit ; il grandit précisément dans la mesure où la situation empire, où le fédéralisme menace l'unité intérieure, les armées étrangères nos frontières. Et c'est l'homme, toujours l'homme faible, jouisseur, ambitieux, fourbe qui en est la cause : celui-là même que Saint-Just accuse chaque fois qu'il monte à la tribune pour demander sa mort, comme il a déjà demandé et obtenu celle du roi, croyant, en

Fig. 4.25 P. 53 de *MTDAST*.¹⁷⁴

Le passage en question souligne le lien de la réflexion sur les lois avec la nature humaine, ce qui renvoie évidemment au Machiavelli selon Giono, observateur et connaisseur des passions. Cet aperçu de l'intérêt de Giono à l'égard des lois peut révéler la présence d'une intertextualité entre les volumes que nous venons de citer et *Le Déserteur*. Certes, il ne s'agit pas d'une intertextualité citationnelle, mais d'une élaboration d'un concept qui est ensuite proposé, sous forme de commentaire du narrateur et de l'invention d'une histoire

¹⁷⁴ Ivi, p. 53.

qui représente clairement la souffrance d'un personnage causée par les lois ainsi et qui montre les injustices et les discriminations d'un gouvernement qui, peut-être en raison de sa décadence, n'arrive pas à établir un lien avec les êtres humains.

Par la distance qui prend de la réalité historique, distance obligée à cause des vides dans la biographie de Charles-Frédéric Brun, et aussi par la tendance qu'a Giono de s'approprier les personnages historiques pour leur attribuer des traits de la personnalité complètement inventés, ce qu'il a fait avec Melville et Machiavelli par exemple, le *Déserteur* est un texte qui présente des prises de positions intéressantes vis-à-vis du rapport entre l'individu et la société, et entre l'individu et les autorités, en particulier dans le cadre d'une recherche de bonheur personnel qui ne va pas forcément de pair avec les règles de conduite prévues par les institutions. Le déserteur est le représentant d'une minorité de gens qui, pour une raison ou pour une autre, sont en marge de la société bourgeoise. La fuite de cette société, physique dans le son cas, représente tout parcours de recherche personnelle d'une vie en ligne avec ses propres aspirations et besoins. Dans ce cadre, le lien avec la nature résulte particulièrement important et la société paysanne montre bien une reprise de thèmes qui sont chers à Giono depuis les années Trente, tels que le lien entre les paysans et la terre qu'ils travaillent. Sans être nullement idéalisés, et donc en dépit de leur nature, les paysans de ce roman font preuve d'une grande humanité, accueillant chez eux cet étranger « aux mains blanches » et donc faisant de la place pour l'art dans un monde axé sur le travail agricole et artisanal. La posture des paysans reflète bien sûr celle de Giono, qui, avec son ami Lucien Jacques, a toujours prôné le travail manuel, artisanal et artistique, au sein de la société rurale. Si les paysans du *Déserteur* ne sont pas conscients de l'importance de leur geste, l'écrivain/narrateur est là pour le rappeler au lecteur.

Sur le plan de la forme, l'engagement qui nous semble s'exprimer dans le texte se réalise par le biais des commentaires du narrateur, ainsi que par les monologues intérieurs, par la variation des points de vue et, en général, par le trajet du personnage principal en rupture avec la société bourgeoise et les institutions. Ces stratégies s'insèrent dans la dimension de la création littéraire et de l'invention, l'écrivain ayant à sa disposition peu d'informations sur la vie du peintre. La dénonciation des discriminations basées sur le rang social, répétée plus d'une fois dans le texte, nous semble donner une clé de lecture

claire d'un roman qui est une dénonciation de la distance qui sépare les institutions politiques des êtres humains, et qui peut les condamner à vivre dans l'enfer de lois.

4.5 Les hommes et le territoire. *Ennemonde et autres caractères*

Dans la première partie de son œuvre romanesque, jusqu'à la Seconde guerre mondiale, Giono avait opéré une décentralisation de l'être humain par rapport aux autres êtres vivants et non vivants, montrant, dans ses romans, les forces paniques en action dans le monde. Cette stratégie avait été le reflet d'une série de valeurs liées à l'engagement politique de l'auteur, dans lequel la nature revêtait un rôle considérable. La critique à l'industrialisation et à l'asservissement des Pays occidentaux à l'économie de production à large échelle, qui, dans le domaine agricole, implique un appauvrissement des paysans ainsi qu'une perte qualitative des produits de la terre, est ouvertement exprimée dans les textes polémiques des années Trente, comme *Les Vraies richesses* et la *Lettre aux paysans*. Ainsi, dans l'œuvre gionienne, le fait de décentraliser l'homme, de le remettre à sa place dans le milieu naturel duquel il fait partie, correspond à une manifestation de l'engagement sur le plan littéraire. À partir de l'après-guerre, le nouvel intérêt que l'écrivain porte sur l'être humain influence sa production romanesque et on assiste à la réduction ou l'élimination des digressions ayant pour protagonistes les animaux et les plantes. Depuis *Un roi sans divertissement*, en effet, les récits gioniens sont centrés sur les personnages humains, et la nature, même étant présente, perd l'ampleur qu'elle avait auparavant. S'il est vrai, par exemple, que l'esthétique du roman cité est axée autour de l'hiver, avec l'opposition du blanc de la neige et du rouge du sang des victimes et que les thèmes du roman (angoisse, solitude, violence meurtrière, ennui) sont strictement liés au paysage, on constate que les actions des hommes sont au centre du roman, ce qui peut être considéré, comme nous l'avons souligné, le reflet des lectures et des réflexions de l'écrivain sur l'homme. Suite à nos considérations précédentes, nous pouvons lire ce changement à la lumière de la réflexion autour de l'homme, de la société et de la politique que l'écrivain manosquin est en train de mener, supporté par ses lectures politiques.

Or, à partir du début des années Cinquante, un nouveau changement se produit dans son esprit. En effet, l'écrivain semble renouveler son intérêt pour la nature. Comme

nous l'avons observé dans le cadre de notre analyse des écrits sur l'affaire Dominici,¹⁷⁵ lors de sa participation comme auditeur au procès, il s'intéresse d'abord à chacun des participants pour élargir ensuite son regard à tous les habitants de la région et à l'influence que joue l'environnement sur leurs caractères et sur leurs comportements. La compréhension et la connaissance du milieu permettent à l'écrivain-observateur de saisir plus en profondeur l'être humain et d'en déchiffrer la personnalité. Ainsi, les considérations des essais sur l'Affaire Dominici nous semblent révélatrices d'une tentative de réintégrer l'être humain qui ressort de la rencontre avec Machiavelli et Hobbes avec le monde nature. La production romanesque de la période que nous sommes en train de prendre en considération dans le présent chapitre, nous semble révéler la présence d'une nouvelle posture de l'auteur vis-à-vis de l'homme et de la nature, avec une nouvelle décentralisation, qui comporte pourtant un regard plus complet sur les êtres humains, avec leurs passions et leurs mécanismes, au sein du milieu naturel dont ils font partie. En ce qui concerne le discours sur l'engagement, cette posture serait révélatrice d'une continuité de la pensée de Giono vis-à-vis des thèmes tels que l'industrialisation, l'urbanisation et la perte du lien avec la nature, la production agricole à petite échelle, le travail artisanal, l'économie de consommation, l'emploi de la technique, ainsi que de sa posture éthique envers la nature. Une lecture d'*Ennemonde et autres caractères* nous permettra de l'observer en profondeur.

Paru en 1968 chez Gallimard, *Ennemonde et autres caractères* est un roman divisé en deux parties : *Le Haut Pays*, daté de la fin du 27 mars 1964, et *Camargue*, remontant au 6 août 1960. Le premier volet raconte l'histoire d'Ennemonde, une femme qui s'émancipe et atteint ses objectifs dépassant les préceptes de la morale, expérience parfaitement en ligne avec les autres *Chroniques romanesques* à commencer par *Les Âmes fortes*. Comme Thérèse avant elle, Ennemonde agit pour s'affirmer dans le monde et obtenir ce qu'elle désire, à savoir le renouvellement de sa vie autour de sa nouvelle liaison amoureuse, ce qui rend impossible la présence de son mari, devenu désormais inutile. Ainsi, la description des passions humaines et des forces qui poussent les êtres humains revient dans ce roman grâce à la présence d'un narrateur-observateur lucide, qui adopte encore une fois l'approche que Giono attribue à Machiavelli. Cependant, *Ennemonde et autres caractères* présente des traits nouveaux par rapport aux *Chroniques*

¹⁷⁵ Voir chapitre I, pp. 81-92.

romanesques qui le précèdent. Dans les deux parties, et en particulier au début de *Camargue*, l'histoire et les actions des personnages se situent dans un milieu naturel qui prend beaucoup plus d'ampleur par rapport aux romans de l'après-guerre. En effet, le paysage remplit une fonction qui va au-delà du décor et influence le caractère et le comportement des personnages. Son observation est donc utile à connaître et à comprendre les actions humaines. Dans les deux parties de ce roman, les animaux sont à nouveaux des personnages à plein titre, avec l'attribution d'une conscience plus ou moins développée et d'un point de vue. En outre, on retrouve certains stylèmes de la première production romanesque. Les éléments constitutifs du paysage, par exemple, sont dynamisés par l'emploi de verbes à la voix active et l'on assiste à un mélange qui rappelle, entre autres, celui de la « Trilogie de Pan ». Ainsi, « [I]es routes font prudemment le tour du Haut Pays », ¹⁷⁶ phrase qui présente un verbe à la voix active ainsi que l'attribution d'une forme de conscience par l'emploi de l'adverbe, *prudemment* ; la lumière « se dévore elle-même, et, s'étant dévorée, laisse à sa place cet abîme qui n'est même pas cosmique » ; ¹⁷⁷ « [I]es garrigues de Nîmes n'arrivent pas à sortir de ce brasier », ¹⁷⁸ et, le soleil *descend* sur les montagnes, les *abolit*, les *efface*, et, plus vers le nord, il *allume* ses artifices. ¹⁷⁹ Pour citer quelques passages parmi d'autres, au début de la seconde partie, le narrateur décrit ainsi le comportement d'un fleuve :

La Camargue est un delta, le dépotoir d'un fleuve, une alcôve. Jusque-là il a coulé, rapide, sans avoir le temps de faire de la métaphysique, il a vécu. Dans ce delta il est sur sa fin, il va disparaître dans la mer, alors il s'alanguit, il flâne, il se partage, il se love sur lui-même, il rumine, il hésite, il récapitule ; tout ce qu'il a jusqu'ici charrié il le compulse, il le mélange, il le pourrit, il en tire gloire.

Tout ce qu'il a arraché à ses bords il en fait du limon, de l'humus et du sable. Tout ce qu'il a tué il s'ingénie à le ressusciter, tout ce qui est mort en lui il le fait vivre. La graine qu'il a transportée furieusement, ici il la cajole, il la couve, il la fait éclater. ¹⁸⁰

Ce passage montre clairement le foisonnement des verbes que l'écrivain emploie pour représenter le fleuve comme un être conscient qui exerce une action dans le monde. Toujours dans la seconde partie, l'écrivain choisit le procédé de personnalisation puis

¹⁷⁶ GIONO, Jean, *EN1*, cit., p. 253.

¹⁷⁷ *Ivi*, p. 270-271.

¹⁷⁸ *Ibidem*.

¹⁷⁹ *Ibidem*.

¹⁸⁰ GIONO, Jean, *EN2*, cit., p. 326.